

L'ECRAN FANTASTIQUE

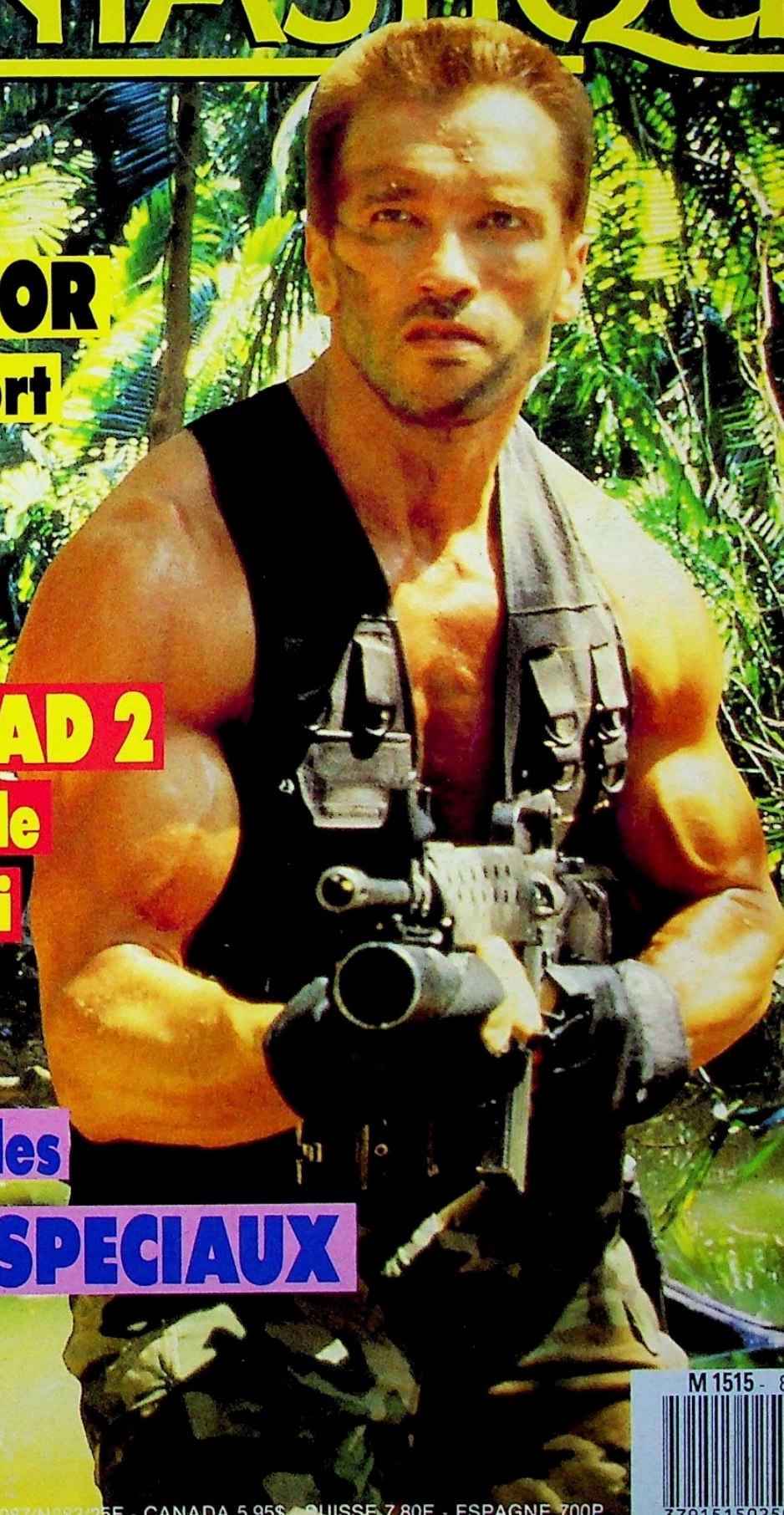
PREDATOR

**Arnold mort
ou vif!**

EVIL DEAD 2

**Le délire de
Sam Raimi**

**A l'Ecole des
EFFETS SPECIAUX**



M 1515 - 83 - 25,00 F



3791515025004 00830

M1515 - 83 - 25F AOÛT 1987/N°83/25F - CANADA 5,95\$ - SUISSE 7,80F - ESPAGNE 700P

RENÉ CHATEAU
présente

JACKIE
CHAN

POLICE
STORY

DES
CASCADES
D'ENFER



LES
FILMS
La Rochelle
3000
DIFFUSION

RÉDACTION :

9, rue du Midi, 92200 Neuilly.

Directeur de la publication :

Alain Schlockoff.

Rédacteurs en chef :

Alain Schlockoff et Cathy Karani.

Secrétaire de rédaction :

Lionel Collin.

Comité de rédaction :

Jean-Pierre Andrevon, Bertrand Borie, Laurent Bouzereau, Pierre Gires, Dominique Haas, Cathy Karani, Jean-Marc et Randy Lofficier, Daniel Scotto, Giuseppe Salza, Alain et Robert Schlockoff.
Traductions : Dominique Haas.

Collaborateurs :

Forrest J. Ackerman, Elisabeth Campos, Richard Combailot, Claude Ecken, Lee Goldberg, David Hutchison, Marc E. Louvat, Ron Magid, Norbert Moutier, Charles Moreau, Richard D. Nolane, Alain Paris, Jean-Pierre Piton, William Rabkin, Steve Swires, Anthony Tate, Jack Tewksbury.

Correspondants :

Laurent Bouzereau (New York), Randy et Jean-Marc Lofficier (Los Angeles), Danny de Laet (Belgique), Uwe Luserke (Allemagne), Giuseppe Salza (Italie), Salvador Salnz (Espagne), Indra Bhose, Philip Nutman (G.B.).

Remerciements :

Michèle Abitbol, Cannon France, Pierre Carboni, Carlton Film Export, Michèle Darmon, D.D.A., Dino De Laurentiis group, Fox, Eurogroup, Samuel Hadida, J and M Film Sales, Japan Audiovisual Network, Pierre Kalfon, Larco Production, Gaumont, Andrée Koob, Lumière, Anne Lara, Manson International, Metropolitan Film Export, The Norkat Company, New Line, New World, Alain Rouleau, Trans World Entertainment, Daniel Thierry, Warner-Columbia, U.I.P., U.G.C., Universal Studio, Jean-Pierre Vincent, les éditeurs, et les compagnies vidéo.
Crédit photos : Alain Pallier, Philippe Guersan, Georges Chamchoum.

EDITION :

I.MÉDIA, 69, rue de la Tombe Issolre, 75014 Paris.
Tél. : 43.27.52.78.

Directeur gérant :

Francis Cocagnac.

Gestion :

Danièle Juffet.

Commission paritaire :

n° 55957.

Abonnements :

Tarif : 1 an, 12 numéros : 250 F.

2 ans, 24 numéros : 450 F. Europe :

320 F et 600 F.

Publicité : au journal.

Distribution : N.M.P.P.

Réassorts et modifications :

au journal.

Direction artistique :

Francis Cocagnac.

Notre couverture :

"Predator" (Fox).

© 1987 by I.MÉDIA et les rédacteurs. La rédaction n'est pas responsable des textes, illustrations et photos publiés qui engagent la seule responsabilité de leurs auteurs. Tous droits réservés. Dépôt légal : 3^e trimestre 1987. Composition : Compo Imprim. Photogravure : P.O.P. Printed in Italy.

Tirage : 70.000 exemplaires.

S O M M A I R E



Evil Dead 2 : le délire de Sam Raimi.

26 SAM RAIMI CONTRE-ATTAQUE

Cinq ans après *Evil Dead 1*, qu'est devenu le plus doué des jeunes cinéastes américains de l'horreur ?

34 PREDATOR

Arnold Schwarzenegger, à nouveau en plein "commando", devra combattre cette-fois-ci un "alien" aussi belliqueux que redoutable.



Le Petit chaperon rouge, production Cannon.

68 L'ECOLE DES MAQUILLAGES

L'Atelier international de maquillages de Paris nous ouvre ses portes.

76 CHERRY 2000

Melanie Griffith, desperado implacable dans un western futuriste tourné dans les canyons de l'Ouest américain.



Bela Lugosi dans The Black Sleep.

12 LE 16^e FESTIVAL DE PARIS

Un compte-rendu complet de la meilleure édition du festival du film fantastique et de science-fiction.

16 FREDDY KRUEGER DÉMASQUÉ

Sous l'effroyable apparence d'un monstre sanguinaire et particulièrement cruel, se cache le plus adorable des comédiens. Il a pourtant des projets diaboliques...



Predator, Arnold (presque) seul dans la jungle.

52 LES FILMS DE LA RENTRÉE

Petites productions à découvrir et films-événements vous attendent dès le mois prochain, pour une saison qui s'annonce particulièrement diversifiée. En avant-première, un tour d'horizon...

59 LES ARCHIVES :

BELA LUGOSI II

Bela Lugosi au sommet de sa gloire.



L'Ecole de maquillage, un bébé d'It's Alive.

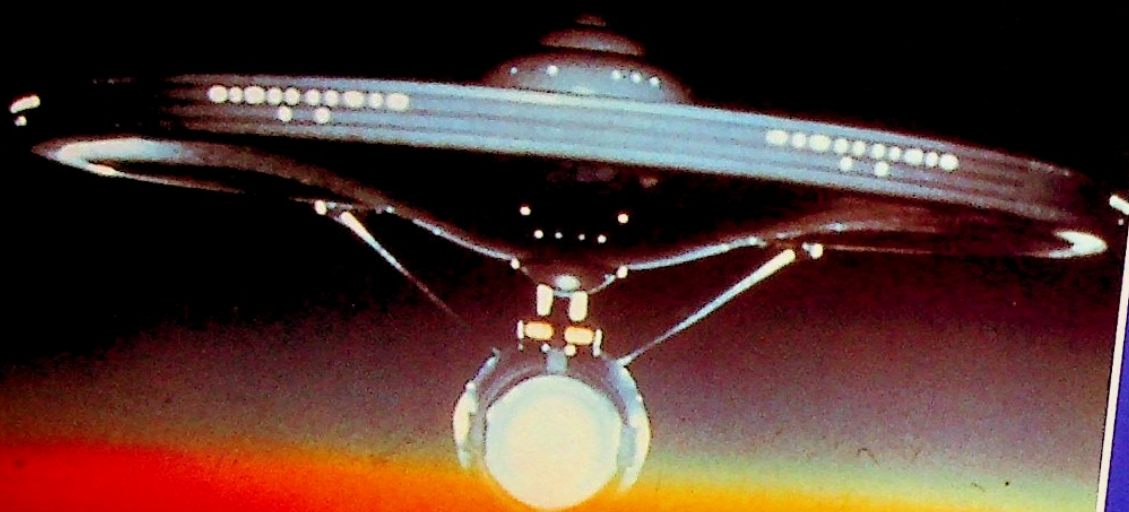
LES RUBRIQUES :

- Sur nos écrans (p.5)
- L'Actualité musicale (p.9)
- Cinéflash (p.10)
- Horrorscope (p.72)
- La Gazette (p.66)
- Vidéo-Show (p.78)
- Bloc note (p.82)
- Posters : Predator (p.42)
- Fiches-ciné : Predator, Barbarians, Peter Pan, Les Yeux sans visage.

SPOTLIGHT

SPÉCIAL SCIENCE-FICTION
TOUT

STAR TREK



SPOTLIGHT N° 9 - STAR TREK
SORTIRA LE 25 JUIN RESERVEZ DES MAINTENANT
CE NUMERO HISTORIQUE EN RENVOYANT LE BON CI-DESSOUS

BON DE COMMANDE A ENVOYER A
I.MEDIA, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 PARIS.

Veuillez m'expédier à parution le 25 juin, ex.
de Spotlight n° 9 à 25 F, soit :
+ 4 F de frais de port par exemplaire soit :

TOTAL :

Nom
Prénom
Adresse
Code Postal Ville

Que je règle par chèque joint à l'ordre d'I.MEDIA., pour l'Etranger, règlement par mandat international uniquement.

Les Écrans de l'été

Mois privilégié du *dolce farniente*, août est aussi pour beaucoup, celui de la lecture. Ceux ayant provisoirement abandonné leur libraire favori nous retrouverons probablement au bord d'une plage. Sans oublier pour autant d'aller au cinéma, au moins une fois par semaine, entouré vraisemblablement d'une bande de joyeux drilles...

Juillet vous aura permis de savourer le nouveau Sam Raimi, *Evil Dead 2*, sur lequel nous faisons le point en compagnie du jeune réalisateur tout heureux de son succès en France. L'événement d'août, ce sera assurément *Predator*, qui marque les retrouvailles de Schwarzenegger et d'un cinéma de qualité. Loin de l'univers intimiste et parfois onirique de *Nomads*, John McTiernan nous entraîne dans un film d'action où le spectateur vit intensément chaque scène de cascades et de combat (la plupart ont été magiquement dirigées par Craig Baxley, un nom à retenir). L'an dernier, Arnold avait incarné à lui tout seul un commando. Cette fois-ci, il s'est entouré d'une équipe d'élite pour affronter la plus infâme et dangereuse créature de l'univers, un monstre délirant à sa mesure campé par Kevin Peter Hall (l'ours géant de *Prophecy* !). Il nous fait part de sa joie de partager les dangers avec les autres membres de son expédition (parmi lesquels l'étonnant Jesse Ventura, ex-lutteur international champion du monde qui débute au cinéma, et Carl Weathers, l'ancien adversaire puis ami de Rocky/Stallone).

Nous vous présentons également dans ce numéro certaines œuvres que vous pourrez voir au cours du prochain semestre, telles que *Retribution* (octobre), *Maximum Overdrive* et *Cat's Eye* (de et d'après Stephen King, novembre), *Hellraiser* (Le film anglais de l'année !), etc. Les événements de la rentrée, ce seront, en septembre, le nouveau visage de James Bond (Timothy Dalton, admirable dans *Le Docteur et les assassins* de Freddie Francis) et en octobre *Les sorcières d'Eastwick*, de George Miller (celui des *Mad Max* !) où Jack Nicholson n'est plus simplement "possédé" (comme dans le *Shining* de Kubrick) mais incarne le diable lui-même ou presque !

L'été, aux U.S.A., c'est la saison des grandes sorties. Nos lecteurs ayant la chance de pouvoir y séjourner auront pu apprécier *The Believers*, une histoire de sorcellerie dans la lignée de *Rosemary's Baby*, signée John Schlesinger. Mais le véritable choc aura sans doute été la vision du *Robocop* de Paul Verhoeven, le premier film de SF du réalisateur de *La chair et le sang*, avec Peter Weller (lauréat d'un prix d'interprétation pour *Of Unknown Origin*) et Nancy Allen, une œuvre violente comme il se doit (au point qu'elle eut des démêlés avec la censure, tout comme *Angel Heart* d'Alan Parker). Un film sur lequel nous nous pencherons attentivement lors de sa sortie en France, fin janvier. Les heureux fans américains auront découvert avant nous *Superman 4*, *Les maîtres de l'Univers*, *Jaws 87*, *Harry and the Hendersons* et *Innerspace*, lesquels envahiront nos salles lors d'un mois de décembre exceptionnellement riche. Autres titres alléchants d'un été faste et diversifié outre-Atlantique : *The Princess Bride* (un héroïc-fantasy, tourné à Londres), *The Running Man* (à nouveau Schwarzenegger dans un thriller de SF), *The Monster Squad* de Fred Dekker (qui fit des débuts très intéressants avec *Night of the Creeps*), *Lost Boys* (des adolescents vampires ; dans la lignée de *Fright Night* ?), *Spaceballs* (une parodie de *Star Wars* par l'auteur de *Frankenstein Junior*), etc. Profitons-donc de ce mois d'août pour recharger nos batteries (*not included*) afin d'affronter vaillamment tous les maléfices et enchantements que nous réserve la rentrée.



Bonne vacances !
Alain Schlockoff

HORIZONS PERDUS

USA. 1937. Réalisation : Frank Capra. Scénario : Robert Riskin, d'après le roman de James Hilton. Musique : Dimitri Tiomkin. Interprétation : Ronald Colman (Robert Conway), Jane Wyatt (Sondra), John Howard (George Conway). Durée : 132 mm.

Le diplomate Robert Conway doit quitter la Chine — où éclate une révolution — avec quatre compatriotes à bord d'un avion supposé les emmener en Angleterre mais qui se dirige en réalité vers le Tibet et les montagnes de l'Himalaya. Ils y découvrent Shangri-La, une lamaserie cachée dans une vallée paradisiaque. Le temps semble ne pas avoir d'emprise sur ses habitants. Cependant, le Grand Lama, âgé de deux siècles se meurt et demande à Conway de continuer son œuvre. Conway hésite entre le désir de vivre dans ce paradis perdu où règne une sagesse éternelle et celui de revoir notre monde...

Horizons perdus de Frank Capra constitue l'un des classiques du cinéma d'aventures et d'exotisme, et ressortit ce chef d'œuvre de 1937 ne peut mériter que des louanges : seuls les fortunés parisiens pouvaient revoir ce film de temps à autre en cinémathèque. Cependant la "nouvelle" version projetée actuellement sur les écrans comprend plusieurs précieuses minutes disparues depuis des décennies et que beaucoup vont découvrir pour la première fois. Encore une raison d'applaudir ce travail méticuleux qui va jusqu'à nous présenter de rares... photos lorsque seule la bande-son, pour certaines scènes, a été retrouvée. Ces scènes, racontées alors — telles les pages d'un livre ancien tournées devant nos yeux, confirment l'idée de ce qu'appelait Capra un "conte moral, un récit poétique", en parlant de son film. Car si *Horizons perdus* comprend dans sa première partie des morceaux de bravoure étonnants — cette révolution filmée en pleine nuit où des milliers de figurants courent dans tous les sens au milieu de l'aéroport d'où doit décoller l'avion de Conway, la délirante escale au Tibet où les habitants fous semblent se jeter sur l'avion... avant de remplir avec fébrilité son réservoir ! la laborieuse et majestueuse marche sur les pics enneigés de l'Himalaya — le film n'en reste pas moins avant tout une merveilleuse leçon de philosophie et de sagesse, une fable pour adultes. Tourné à l'aube de la Seconde Guerre mondiale, *Horizons perdus* prenait, en nous montrant l'harmonie d'un peuple vivant en paix à l'écart des jalousies, veuleries et hypocrisies de notre monde, l'allure d'un message de foi et d'espérance en l'Homme. Sans doute Capra n'était-il pas dupe alors

TABLEAU D'HORREUR

CK : Cathy Karani. JCR : Jean-Claude Romer. RS : Robert Schlockoff. AS : Alain Schlockoff. DS : Daniel Scotto.

TITRE DU FILM	CK	JCR	RS	AS	DS
ALADDIN		1			
LES BARBARIENS	2	1		2	1
CHERRY 2000		3			
EVIL DEAD 2	4	3	4	4	4
HUNDRA	3		2	3	3
HISTOIRES FANTASTIQUES	2	2	2	2	3
HORIZONS PERDUS (reprise)		3	4	4	4
PREDATOR	3			3	4
VAMP	1	2	2	2	2

4 : Excellent. 3 : Bon. 2 : Intéressant. 1 : Médiocre. 0 : Nul. Nous avons déjà parlé de : HUNDRA (n° 41, p. 23).



qu'une telle guerre ne pouvait plus être évitée, mais du moins croyait-il qu'au fil des ans, on pourrait changer la mentalité de l'Homme, renverser certaines valeurs, destructrices, et les remplacer par d'autres, plus justes, voire vitales. Ainsi les compagnons de voyage de Conway sont montrés dès le début avec leurs haines envers l'humanité : le Pdg dont l'entreprise a fait faillite et qui en veut à notre société le menaçant de prison, la jeune femme malade, proche de la mort et qui voue une haine à l'humanité, le savant paranoïaque, lâche et égoïste... Tous ces personnages vont changer au contact de Shangri-La et se trouver une autre nature où domineront les plus nobles sentiments humains : amitié, solidarité, courage, don de soi-même... Cette philosophie audacieuse dans le cadre d'un grand film d'aventures de l'époque (bien que certains films exotico-fantastiques tels *L'Atlantide* flirtaient parfois, mais avec une innocence qui prête aujourd'hui à sourire, avec une certaine philosophie de la vie), loin de freiner l'aspect épique du film, également présent, donne en fait toute sa majesté aux *Horizons perdus* et place ce film parmi les grandes aventures fantastiques du cinéma de l'âge d'or. Mais *Horizons perdus* constitue aussi l'un des plus beaux messages de vie d'un cinéaste à l'Humanité, et si l'on doit se féliciter et réellement s'émerveiller qu'il ait connu un tel triomphe à sa sortie, on ne peut à présent que lui souhaiter de ne plus jamais disparaître de nos écrans !

Robert Schlockoff

LOST HORIZONS. Production : Columbia. Prod. : Frank Capra. Phot. : Joseph Walker. Architecte déc. : Stephen Goosson. Prises de vues aériennes : Elmer Dyer. Dir. musicale : Max Steiner. Mont. : Gene Havlick et Gene Milford. Cost. : Ernst Dryden. Conseiller technique : Harrison Forman. Effets spéciaux : E. Roy Davidson et Ganahl Carson. Int. : Edward Everett Horton (Alexander P. Lovett), Thomas Mitchell (Henry Barnard), Margo (Maria), Gloria Stone (Isabel Jewell), H.B. Warner (Chang), Sam Jaffe (le Grand Lama), Hugh Buckler (Lord Gainsford). Dist. en France : A.A.A. Classic (réédition). Noir et blanc.

PREDATOR

USA. 1987. Réalisation : John Mc Tiernan. Scénario : James et John Thomas. Musique : Alan Silvestri. Interprétation : Arnold Schwarzenegger (Dutch), Carl Weathers (Dillon), Elpidia Carrillo (Anna). Durée : 107 mm.

Nouveau film de John Mc Tiernan — qui pour sa première réalisation, *Nomads*, avait conçu une œuvre suffisamment originale pour que toute la presse spécialisée en parle, en bien ou en mal — *Predator*, nous entraîne dans les profondeurs de la jungle amazonienne. Schwarzenegger, reconverti en militaire spécialisé dans les interventions de choc, est chargé par la C.I.A. de retrouver l'équipage d'un hélicoptère perdu dans le labyrinthe végétal. En arrivant sur les lieux, il découvre un véritable carnage. Six corps déchiquetés, vidés de leurs viscères. Les responsables ne peuvent être que ces mercenaires qu'Arnold et ses amis musclés repèrent à l'orée du bois. Œil pour œil, dent pour dent, et en bon Américain vengeur, notre baroudeur, cigare au coin de la bouche, "exterminé" la vermine, dans un ballet d'explosions et de flammes, jamais montré jusqu'alors sur un écran. L'ennemi réduit à néant, tout irait pour le mieux, si quelque chose, dans les arbres, ne se lançait à la poursuite du commando de choc. L'horreur commence alors. Le Predator attaque brutalement, surgissant de nulle part, invisible. Un incroyable affrontement oppose l'homme et la chose venue de l'espace, un extra-terrestre d'un autre type, pratiquant sur Terre son sport favori, la chasse. Film violent, *Predator* confirme l'aisance cinématographique de John Mc Tiernan. Un contrôle total de l'image, du montage, de la mise en scène, une bande son d'Alan Silvestri puissante à souhait, font de ce film une réussite totale, nous rappelant que Samuel Fuller et



Stanley Kubrick ne sont pas loin. Cet *Alien* des années 90 bouleverse les conventions établies de la Science-Fiction. *Predator* fascine, trouble, et s'affirme en hallucinant prémice d'un cinéma du futur. □ ■

Daniel Scotto

PREDATOR. Production : Fox.
Prod. : Lawrence Gordon, Joël Silver et John Davis. Prod. ex. : Laurence P. Pereira et Jim Thomas. Prod. ass. : Beau E.L. Marks et John Vallone. Phot. : Donald Mc Alpine. Phot. (Mexique) : Leon Sanchez. Architecte déc. : John Vallone. Mont. : John F. Link et Mark Helfrich. Son. : Manuel Topete. Conseiller technique : Gary Goldman. Maq. : Scott Eddo. Maq. de boue : Jefferson Dawn. Cost. : Marilyn Vance Straker. Effets spéciaux visuels : R. Greenberg. Associates Inc. Créature conçue par : Stan Winston. Superviseurs effets spéciaux : Al Di Sarro, Laurencio Cordero. Réal. 2^e équipe et coordinateur des cascades : Craig R. Baxley. Superviseur des effets visuels : Joël Hynek. Superviseur des effets vision thermique : Stuart Robertson. Camouflage co-développé par : Eugène Mamut. Chef animateur : Robert Mrozowski. Effets visuels additionnels : Dream Quest Images. Couteaux conçus par : Jack W. Crain. Int. : Bill Duke (Mac), Jesse Ventura (Blain), Sonny Landham (Billy), Richard Chaves (Poncho), R.G. Armstrong (le général Philips), Shane Black (Hawkins) et Kevin Peter Hall (le "Predator").
Dist. en France : Fox. Couleurs. Dolby Stéréo.



100 PLACES GRATUITES POUR POLICE STORY AVEC JACKIE CHAN

Facile ! Il vous suffit de nous envoyer le bon à découper ci-dessous à I. MEDIA "Police Story" 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris, accompagné d'une enveloppe timbrée à vos nom et adresse. Vous recevrez votre invitation par retour du courrier. Cette invitation sera valable dans n'importe quelle salle, à la séance de votre choix. ATTENTION : Cette offre est réservée à nos abonnés.

BON A DECOUPER pour une place gratuite "Police Story", un film de Jackie Chan.



Pour recevoir régulièrement votre revue en début de mois.

Pour bénéficier d'une reliure gratuite en s'abonnant pour deux ans.

Pour posséder une affichette de film, offerte à tout nouvel abonné.

Pour réaliser une économie de plus d'un numéro pour un abonnement d'un an, et de plus de cinq numéros pour un abonnement de deux ans.

Pour avoir accès gratuitement à la rubrique « Petites Annonces ».

Pour que L'ÉCRAN FANTASTIQUE progresse toujours davantage...

ABONNEZ-VOUS !

D'accord, je m'abonne à l'Écran Fantastique et j'en verse ci-joint le montant, soit 250 F pour 1 an (12 numéros) ou 450 F pour 2 ans (24 numéros) en France, par chèque bancaire, CCP ou mandat à l'ordre de I. Média, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris.

Etranger : règlement par mandat uniquement.
Europe : 320 F pour un an et 600 F pour deux ans. Reste du monde (par avion) : 440 F et 850 F.

Je choisis l'affichette suivante :

- ☐ Freddy III ☐ Les av. de Jack Burton
☐ Le jour des morts-vivants ☐ La mouche

NOM
PRÉNOM
ADRESSE



Géniale l'idée d'une reliure qui permet de conserver sa collection de L'Écran Fantastique à l'abri des intempéries ! Toilée, outre-mer avec titre argenté au fer, elle trouvera sa place dans votre bibliothèque.

Pratique, élégante et pouvant contenir jusqu'à 12 numéros, elle ne coûte que 65 F + port 12 F, soit 77 F par reliure, par chèque bancaire, CCP ou mandat à l'ordre de I. Média, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris. (gratuite pour tout abonnement de 2 ans)

**LE CLASSEMENT
IDÉAL POUR VOTRE
COLLECTION !**

Je commande reliures au prix unitaire de 77 F, soit un total de F que je règle par chèque bancaire, CCP ou mandat à l'ordre de I. Média, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris.
Pour l'étranger : règlement par mandat poste uniquement.

**OFFREZ-VOUS
LA SUPER-RELIURE !**

NOM
PRÉNOM
ADRESSE

NO MERCY



Intéressante musique que celle de Silvestri pour *Sans pitié*, le film de Richard Pearce avec Richard Gere et la délicieuse Kim Basinger, et ce dès le "Man Title", dont la mélodie et le rythme s'allient à merveille pour planter le décor du film. Dès qu'on entre dans le vif du sujet avec "The Barge", à compris que, une fois de plus, l'emploi des synthétiseurs allait imposer des limites : mais quand on sait combien Silvestri a prouvé depuis des films comme *Clan of the Cave Bear* qu'il faisait partie des compositeurs qui savent parfois jouer avec ces limites — voire les reculer —, on garde quelques illusions qui, dans l'ensemble, ne seront pas déçues. La douceur un peu nonchalante et nostalgique de "The Delivery" possède, en dépit de sa brièveté, un réel pouvoir de séduction, tout comme la mélancolie tendre de "After Glow", ce qui ne peut que faire regretter le côté pas trop lancinant d'extraits comme "River Crash", tandis que certaines notes de "Like your friend" nous ramènent directement à des effets de *Clan of the Cave Bear*. Mais avec "Michel Arrives" le ton est de nouveau celui d'une chaleur trouble, dans laquelle on se laisse entraîner avec une sorte de délectation, surtout après les rythmes effrénés et quelque peu exotiques de "Losado's Woman", en attendant la langueur suggestive de "I was late". Au total une musique parfois inégale, mais souvent non dénuée de charme ni d'intérêt, comme le démontre "What do you say", en prélude à une reprise finale du thème principal.

("Sans pitié" — Alan Silvestri — Silva screen films 015/Pathé marconi import).

MY DEMON LOVER

Dès "Intro/what's up" l'atmosphère trouble et violente si caractéristique de David Newman dans *The*

kindred apparaît. Mais bientôt, avec "Headless granny" un côté plus "acidulé" nous permet de déceler que cette fois, le ton ne sera pas aussi dramatique, ce que confirme, malgré sa tension contenue, la légèreté de "Subway kills" et "Transformation". Avec "Possessed room" et surtout "Hospital", la partition prend un rythme nouveau, plus moderne aussi, dans lequel la fantaisie du sujet perce davantage, tandis que "Rainy window" ramène une note de suspense, sinon de violence, révélatrice du caractère composite de l'atmosphère générale du film.

Mais au fur et à mesure que se prolonge l'audition, on a du mal — et c'est dommage — à sentir quelque unité au sein de l'œuvre musicale. La seconde face ne dément pas ce sentiment de disparité qui à la longue, dessert l'enregistrement qui s'avère rarement convaincant, en dépit de quelques élans comme "Dynamite/Kaz Saves Denny". On a en particulier bien du mal à discerner derrière tout cela l'histoire d'amour — même baignée d'humour et de parodie. Un petit coup de chapeau toutefois au "Finale" — curieusement placé en milieu de la seconde face ! — qui permet manifestement à David Newman d'extérioriser cette unité d'inspiration qui manque tant au reste de la composition, avec une puissance qui, par moments, rappelle ses précédentes musiques.

My Demon Lover (David Newman — VARESE 81322/PATHE MARCONI IMPORT).



ANASTASIA

Après *Peter the Great*, le réalisateur Marvin J. Chomsky revient à l'histoire russe avec *Anastasia*, et "noblesse oblige", a de nouveau fait appel à Laurence Rosenthal pour la musique. Même qualité indéniable dans le sérieux de la composition — même côté un peu figé aussi, sinon rigoureux. Rosenthal, toutefois, joue à fond la carte d'une

dramaturgie tragique qui ne néglige pas d'emprunter à la musique traditionnelle le russe des accents et des mélodies qui achèvent de rendre la partition convaincante. Par moments, on retrouve sans ambiguïté les intonations chères au compositeur du *Choc des titans* ("to Siberia" par exemple) tandis que d'autres passagers, assez puissants, sont réellement épiques ("The sled") ou que d'autres encore — de façon plus inattendue mais, finalement non surprenante — nous ramène en splendide *Nicolas et Alexandre* de Richard Rodney Bennett. Il manque toutefois à Rosenthal, une fois de plus, l'étincelle qui donnerait au drame épique son caractère étincelant et grandiose — mais peut-être aussi sa musique est-elle ainsi mieux appropriée au cadre d'une série télévisée. A l'écoute, toutefois, cette nuance frappe, et, par rapport à l'ampleur du contexte historique, surprend si l'on n'y est pas préparé.

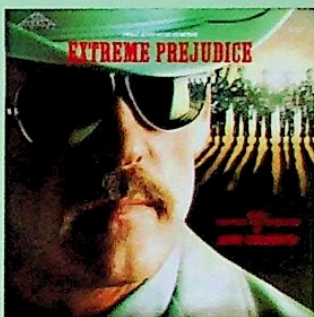
The Mystery of Anna (Laurence Rosenthal — Silva screen film 010 — compact disc : FILMCD 10/Pathé marconi import).

EXTREME PREJUDICE

Pour son dernier film, Walter Hill a confié la musique à Jerry Goldsmith qui signe là encore une composition remarquable, à sa façon "nouvelle", quoique le style du compositeur y soit indéniablement perceptible à chaque mesure, et qui prouve que le film l'a joliment inspiré. L'une des recettes est une alliance tout à fait remarquable entre l'orchestre symphonique et le synthétiseur. Le compositeur de *Rambo* (et surtout *Rambo II*) est de tout évidence celui dont la marque est la plus manifestement reconnaissable. Mais ajoutez-y assez bêtement une autre facette : celle d'*Under Fire*, et vous aurez compris pourquoi *Extrême Préjudice* mérite qu'on l'achète les yeux fermés du moment qu'on a les oreilles grandes ouvertes. D'autant que sans même aller jusqu'au compact, la gravure du L.P. est, à l'image de la musique, superbe. Autre élément non négligeable : de larges extraits offrent souvent au musicien l'occasion de développement dont la progression soigneusement étudiée prend parfois littéralement "aux tripes" : c'est le cas de "Arrivals", qui ouvre la seconde face, mais aussi de "Cash" et de l'excellent "The Plan", qui

allient une tension et une violence parfaitement maîtrisées à la richesse d'un thème plein d'envolée, qui offrira un très beau finale ("A Deal"). Ecoute au casque indispensable pour apprécier toutes les finesses de l'orchestration et extrême plaisir garanti !

(Jerry Goldsmith/Hungarian State orchestra — Silva screen film 011 — compact disc : FILMCD 011).



EN BREF

Notons la très belle musique de Jerry Goldsmith *Islands in the Stream* vient de faire l'objet, comme on pouvait s'y attendre, d'un compact disc (RVFCD Pathé marconi import). Par ailleurs Pathé marconi importe également sur notre territoire une réédition de *Alien* (Silva Screen Film 003) et de *Omen II* — *Damien* (Silva Screen FILM 002 — remixage numérique) tous deux de Jerry Goldsmith, ainsi qu'un compact disc de *The Cardinal*, une des très grandes musiques du trop rare Jérôme Moross (Silva Screen PRCD 1778).

Parmi les dernières nouveautés annoncées : *Empire State* (musiques de groupe comme Yello, the Communards, New Ordes, etc./Filmtrax State LP1), *The Believers* (J. Peter Robinson Varese STV 81328) et *Prick up your ears* (Stanky Myers — Silva Screen film 014). Tous trois également emportés par Pathé Marconi.

Signalons chez Varese (STV 81319 - Pathé Marconi Import) une musique très intéressante et variée, dans le style cette fois moderne, signée Barry Goldberg : *Three for the Road*. Pathé Marconi annonce l'importation de *Pee Wee's Big Adventure* (Danny Elfman/Varese 704370) et, rappelons-le, distribue en France, toujours chez Varese, *Down Twisted* (Le trésor de San Lucas/ Berlin Game-STV 81305) et *Nightmare on Elm Street 3* (Freddy 3-Les Griffes du cauchemar/Angelo Badalamenti-STV 81302).

EN BREF....

■■■■ John Landis vient d'être acquitté de l'inculpation d'homicide involontaire, à la suite de l'accident qui avait coûté la vie à Vic Morrow et à deux enfants sur le tournage de *Twilight Zone : The Movie*. Les hélicoptères sont décidément meurtriers au cinéma : quatre personnes viennent de trouver la mort aux Philippines sur le tournage de *Braddock Missing in Action III*, avec Chuck Norris.

■■■■ Gunnar Hansen, le bon Leatherface de *Massacre à la tronçonneuse* va tourner dans une comédie d'horreur intitulée "Chainsaw Hookers" réalisé par Fred Olen Ray.

■■■■ En préparation, *Prince of Darkness* réalisé par John Carpenter avec, en vedette, Donald Pleasence, Lisa Blount et Jameson Parker.

■■■■ La Paramount, en association avec la World Wildlife Fund, présentent à Moscou *Star Trek IV*, en présence de Leonard Nimoy et Harve Bennett dans une série de rencontres pour la préservation des espèces animales. Rappelons que *Star Trek IV* fait la part belle aux baleines à bosses.

■■■■ Après le phénoménal succès de *Freddy 3*, *Dream Warriors* aux USA, la mise en chantier de *Freddy 4* est déjà prévue pour la fin de l'année. L'histoire commencera avant *Les Griffes de la nuit*. Robert Englund, très sollicité, passe également derrière la caméra cet été.

■■■■ Aux USA, la télévision s'intéresse au fantastique. A la rentrée, la série *Friday the 13th* doit démarrer. Autre projet, *Nightmare in Elm Street* et *Bates Motel*, un téléfilm de deux heures, inspiré du film de Hitchcock, devant servir de pilote à une série future. Norman Bates est mort, et un nouveau propriétaire, ex-pensionnaire d'asile psychiatrique, Bud Cort (le jeune homme d'*Harold et Maude*), prend possession des lieux... Ce film est écrit et réalisé par Richard Rohstein pour la NBC.

■■■■ *China Marines*, le nouveau film de Georges Pan Cosmatos (*Cobra*) raconte la quête d'aventuriers à la recherche de la selle de Gengis Khan en 1935.

■■■■ David Lynch (*Dune*) va pouvoir réaliser un projet de longue date : *Ronnie Rocket*. Un budget de 7 M\$ pour l'histoire d'un héros haut de 1 m, roux et affublé de quelques insurmontables problèmes avec son physique.

■■■■ Michael Biehn (*Aliens*) est un procureur harcelé par un psychopathe contre lequel il avait requis la peine de mort dans *Rampage* le nouveau film de William Friedkin (*l'Exorciste*, *Police Fédérale Los Angeles*).

■■■■ De nouvelles étoiles scellées dans le fameux walk of Fame d'Hollywood : The Lone Ranger, Arnold Schwarzenegger et Blanche Neige.

STAR WARS FAN CLUB



Darth Vader, le sombre héros de "Star Wars".

Le Lucasfilm Fan Club vous ouvre ses portes. Vous recevrez, moyennant une cotisation annuelle de 8 \$, le bulletin trimestriel du Star Wars Official Fan Club, 16 pages en couleur, avec des news, interviews, photos exclusives sur Stars Wars passé, présent et futur, ainsi que des articles sur les productions Lucas, telle *Willow* de Ron Howard. La première édition du bulletin sortira en octobre 87. Avant d'acquiescer votre cotisation (par mandat poste international, en dollars US) renseignez-vous au Lucasfilm Fan Club, B.O. Box 111000, Aurora, CO 80011, USA.

L'ECHO DES TOURNAGES

■■■■ Sylvie Kristel (*Emmanuelle*) sera la vedette de *Dracula's Widow* — la veuve de Dracula, réalisé par Christopher Coppola.

■■■■ Tournage en septembre de *The Impostor of Baker Street*, réalisé par Tom Eberhardt (*Night of the comet*). Un budget de 10 millions \$ pour les aventures du Dr Watson, le véritable cerveau derrière Sherlock Holmes.

■■■■ Ray Parker Jr (l'interprète de la chanson générique *SOS fantômes*) et Jan Michael Vincent (*Supercopter*) réunis dans *Enemy Territory*, produit par Charles Band pour Empire. Toute une nuit, deux hommes sont traqués par un gang de détraqués.

■■■■ Les spectateurs n'en sont pas encore revenus... Le film de Bigas Luna, *Angustia*, est un des plus grands succès de l'année en Espagne (voir l'article de notre correspondant Salvador Sainz dans l'Ecran n° 80). Bigas Luna prépare actuellement une adaptation cinématographique du roman de Patricia Highsmith : *Le Couteau*.



SYBIL COLIN

The Phantom Empire est la nouvelle production de la compagnie de Fred Olen Ray, l'AIP.

Un hommage volontaire à l'ancienne compagnie AIP (American International Pictures), spécialisée dans les films de série B des années cinquante. "C'est un clin d'œil évidemment", note Ray, réalisateur de nombreux films d'action dont *Prison Ship*, *Cataclysm*, inédits en France.

The Phantom Empire est très librement adapté du sérial de 1935, interprété à l'époque par le plus célèbre des chanteurs de country music passés à l'écran : Gene Autry. L'histoire contient les déboires du cow-boy chantant avec les habitants du continent disparu de Mu, résidant sous terre. Le héros avait à faire aux robots-esclaves des Muranians, à l'allure très boîte de conserve. La nouvelle version remplace Autry par Sybil Danning, nettement plus sexy et les robots par Robby lui-même, la vedette de *Planète interdite*, légèrement modifié au niveau de la tête par son propre agent, Bill Malone. Le reste de la distribution comprend Jeffrey Combs (*Re-animator*, *From Beyond*), Russ Tamblyn (*West Side Story*).

URT-CIRCUITE ROBBY



BOX-OFFICE 86



Jeff Goldblum dans "La Mouche"

LES FILMS FANTASTIQUE ET SCIENCE-FICTION

Sur les 327 films sortis aux USA en 1986, 83 (26 films de SF, 31 fantastiques et 26 d'horreur), représentent plus de 25 % du total des recettes. Le fantastique et la SF ont chuté par rapport à 85, seuls les films d'horreur pure ont augmenté de 16 %, merci à Jason et Freddy.

Voici le Top-15 de 86 avec en regard les recettes en M.\$.

1. Aliens 23,5 M\$
2. La Mouche 11 M\$
3. Poltergeist II 10 M\$
4. Short Circuit 9 M\$
5. Le Diamant du Nil 8,7 M\$
6. Jojo Dancer your life is calling 6,8 M\$
7. Vendredi 13, part 6, Jason le Mort Vivant 4,8 M\$
9. Basil Detective privé 4,8 M\$
10. Freddy II 4 M\$
11. Psychose III 3,9 M\$
12. April Fool's Day 3,5 M\$
13. Critters 3,4 M\$
14. Brazil 3,3 M\$
15. Flight of the Navigator 3,3 M\$

■■■ D'après Agatha Christie, *Appointment with Death* met en scène une nouvelle fois Peter Ustinov-Hercule Poirot. A ses côtés, Lauren Bacall, Carrie Fischer, John Gielgu, Piper Laurie, David Soul et Hayley Mills. Michael Winner est derrière la caméra.

■■■ Jonathan Kaplan (*Project X*) tourne *Reckless Endangerment*, un thriller avec Kelly McGillis et Jodie Foster.

■■■ Gregory Peck et Geneviève Bujold réunis dans *The Suspect* réalisé par Daniel Petrie, d'après le best-seller de L.R. Wright.

■■■ On refait une beauté aux charmants *Critters*, les Chiodo Brothers préparent le retour des bêtes à poil dans *Critters II*.



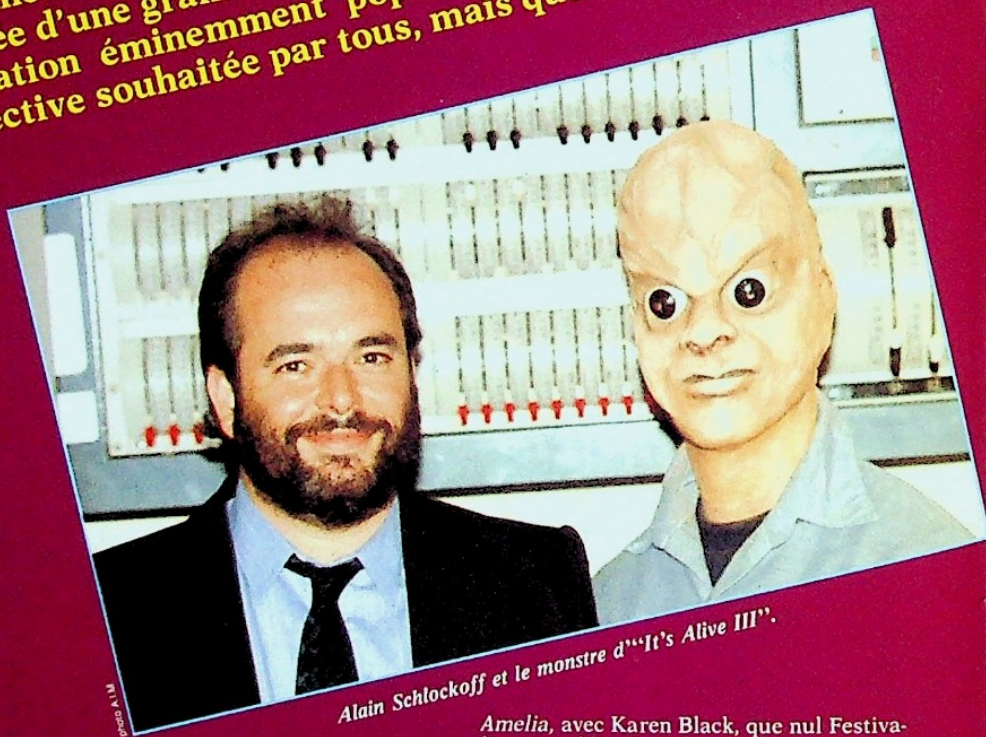
■■■ Arnold Schwarzenegger pourrait interpréter Fred Flintstone dans une version cinéma du célèbre dessin animé préhistorique d'Hanna et Barbera : Les Pierrafeu (Flintstones).

■■■ Le tournage du prochain *Star Wars* aura lieu au Kenya, Maroc et Suisse et aux Studios Elstree en Angleterre. Le titre en sera *The Clone Wars* et contera l'histoire des jeunes Obi Wan Kenobi et Darth Vader bien avant les aventures du premier volet de la Saga. Lucas surveillera de très près le budget, notamment les effets spéciaux d'I.L.M.

LE 16^e FESTIVAL INTERNATIONAL DE PARIS DU

Une fois de plus, le Festival du Film Fantastique et de Science-Fiction de Paris a semé la terreur dans la salle du Grand Rex, à l'occasion de sa seizième Edition qui eut lieu du 10 au 16 juin 1987, où 17 longs métrages inédits furent confrontés, ainsi qu'une dizaine de courts et moyens métrages. De l'avis unanime, la sélection fut cette année d'une grande qualité, l'une des meilleures de l'histoire de cette manifestation éminemment populaire, nous faisant oublier l'absence d'une rétrospective souhaitée par tous, mais que nous retrouverons certainement bientôt.

Comme il se doit, monstres divers, psycho-killers, entités diaboliques et dangers venus de l'espace se bousculèrent allègrement sur l'écran gigantesque de la salle à la voûte étoilée pour le plus grand plaisir des adorateurs du Dieu Fantastique, le Merveilleux et la Poésie étant également au programme confirmant la variété inépuisable de ce genre qui peut se comparer à l'hydre aux cent têtes. Parmi les inédits figuraient plusieurs "premières mondiales" ainsi que plusieurs "premiers films" de jeunes réalisateurs qui, à en juger par leur travail, devraient faire parler d'eux à l'avenir, s'ils réussissent le passage difficile du "second film" confirmant leurs évidentes aptitudes au métier ingrat qu'ils ont choisi. Quoiqu'il arrive, le Festival s'enorgueillit, en tous cas, d'avoir révélé au public français les noms de Gavin Millar, Frank Dekker, Chuck Russel ou Jim Muro, comme il le fit jadis pour Sam Raimi pour ne citer que le plus célèbre exemple.



Alain Schlockoff et le monstre d'"It's Alive III".

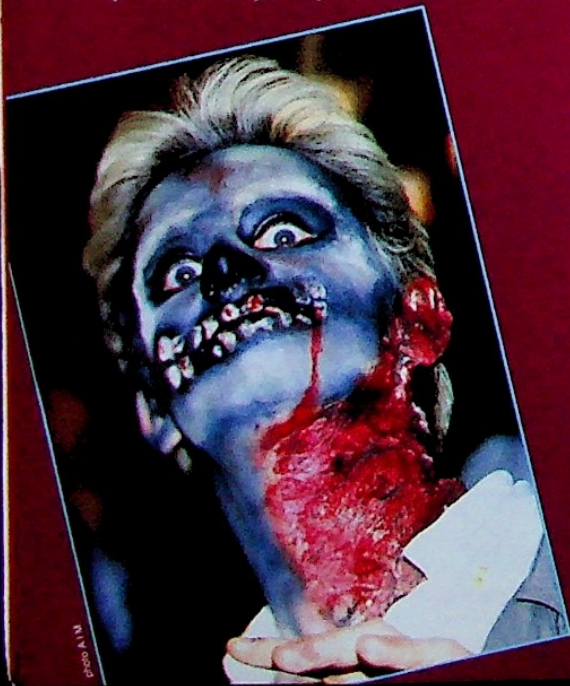
Rendez-vous avec Stephen King

Mais passons aux films présentés en compétition pour signaler d'abord que, par deux fois, nous avons eu rendez-vous avec Stephen King, grâce à deux productions mystérieusement encore inédites en France quoique antérieures à d'autres déjà présentées chez nous. *Cat's Eye*, réalisé par Lewis Teague sur un script de King adaptant trois de ses nouvelles constituant autant de sketches reliés par la présence d'un très photogénique matou superbement photographié par Jack Cardiff, est bien digne du grand romancier de la terreur. Si le premier sketch s'adresse surtout aux fumeurs qui devraient en méditer la leçon tout comme le protagoniste qu'interprète James Woods, le second est un exercice de haute voltige plus vertigineux que l'hitchcockien *Vertigo*, en illustration d'une machiavélique vengeance de mari trompé. Mais c'est surtout le dernier sketch qui est remarquable, mettant en vedette la charmante Drew Barrymore que le chat du titre défend héroïquement des intentions meurtrières d'un jouet diabolique aussi agressif que l'idole miniature du mémorable court-métrage de Dan Curtis

Amelia, avec Karen Black, que nul Festivalier n'a oublié. *Cat's Eye*, par la progression dramatique de ses trois récits et l'explosion finale d'un fantastique spectaculaire, et bien l'un des meilleurs films à sketches du répertoire.

Avec *Maximum Overdrive*, Stephen King est passé pour la première fois derrière la caméra pour illustrer son propre script, lequel imagine les effets néfastes du passage d'une comète près de notre globe, à savoir la révolte des mécaniques qui décident soudain de ne plus obéir aux humains et même de les attaquer.

Second film à sketches du Festival : *From a Whisper to a Scream*, de Jeff Burr, marque le retour du grand Vincent Price en tant que bibliothécaire reliant les quatre histoires se déroulant dans une ville du Sud des USA : l'une se termine par l'apparition d'un enfant monstrueux né d'une malheureuse violée dans son cercueil ; le second confronte un fugitif égaré dans les marais à un vieux Noir pratiquant la sorcellerie et le troisième nous restitue le monde inquiétant des "erreurs de la nature" des milieux saltimbanques (parmi lesquels le nain Angelo Rossitto qui fut déjà en 1932 l'un des protagonistes de *Freaks* de Tod Browning). Mais c'est le dernier sketch où Cameron Mitchell, soldat nordiste captif d'un groupe d'enfants sudistes, connaîtra une mort affreuse qui demeurera en notre



FILM FANTASTIQUE ET DE SCIENCE-FICTION

par Pierre Gires

LES FILMS PRÉSENTÉS :

ALLEMAGNE

- Joey

GRANDE-BRETAGNE

- Dreamchild
- Rawhead Rex

ETATS-UNIS

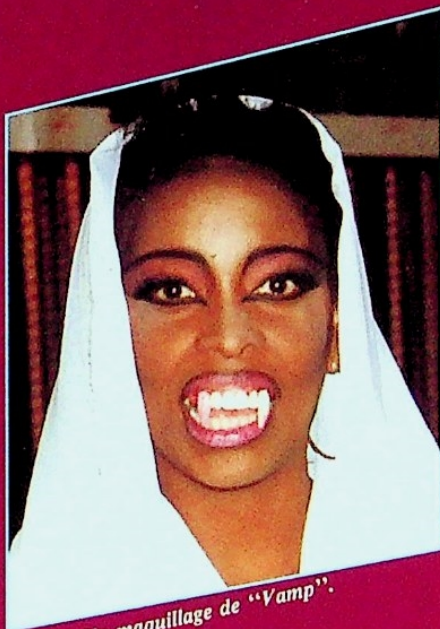
- The Boy who could fly
- Cat's Eye
- Evil Dead II
- The Farm
- From a Whisper to a Scream
- It's Alive 3
- The Kindred
- Maximum Overdrive
- Monster in the Closet
- Night of the Creeps
- A Nightmare on Elm Street 3
- Retribution
- Street Trash
- Vamp

LA SECTION INFORMATIQUE

- The legend of the Overfiend (Japon)

LES COURTS METRAGES FRANÇAIS

- Le compagnon des ténèbres
- Le chemin d'Azatoth
- Haute pression
- Metrovision
- Pourquoi les Martiens sont-ils verts ?
- Synthétique opérette.



Un maquillage de "Vamp".

mémoire, par sa cruauté et son atmosphère d'horreur dignes des pages les plus sulfureuses d'Ambrose Bierce. Ajoutons que la séquence d'ouverture nous restitue trop brièvement la belle Martine Beswick et voilà une dernière raison pour avoir apprécié un film digne du passé cinématographique de Vincent Price qui le parraine de sa talentueuse présence.

Créatures monstrueuses en série

Trois créatures monstrueuses inédites ont surgi sur l'écran du Festival, mais curieusement celle qui nous a le moins effrayé est aussi celle dont nous nous souviendrons avec le plus grand plaisir. *Rawhead Rev*, de George Pavlou, libère dans la campagne anglaise un horrible géant avide de meurtres, sa puissance destructrice se doublant de pouvoirs télépathiques lui permettant de se faire des alliés imprévus soumis à sa démoniaque volonté, le script racontant une fois de plus la lutte éternelle du Bien et du Mal, vue schématiquement sous l'angle religieux. Par contre, le monstre hybride de *The Kindred* de Jeffrey Obrow et Stephen Carpenter, est le résultat des travaux d'un émule du Docteur Moreau ayant créé un être mi-homme, mi-pieuvre de la plus hideuse apparence, avec ses multiples tentacules et ses énormes yeux globuleux. Cette chose abominable vit dans le sous-sol du laboratoire de la généticienne qui n'a pas eu le temps de la détruire avant de mourir elle-même. C'est son fils, docteur lui aussi, qui en "héritera" et devra livrer une lutte dantesque avant de pouvoir l'anéantir, non sans que plusieurs de ses assistants n'aient connu un destin atroce. On retrouve ici Kim Hunter en tant que créatrice du monstre et Rod Steiger, savant essayant de découvrir un secret dont il n'aura la pleine révélation qu'au moment de sa fin tragique. Mais notre préférence ira

cette année à une autre créature, celle de *The Monster in the Closet*, de Bob Dahlin, parodie hilarante de tous les grands moments du cinéma fantastique et notamment des séries B d'antan, avalanche de gags percutants et succession ininterrompue d'éclats de rires comme on n'en avait plus eu, de mémoire de festivalier, depuis l'extraordinaire *Adèle n'a pas encore diné* ! De Jack Arnold à Steven Spielberg, en passant par Hitchcock et George Pal, tous les archétypes du cinéma que nous adorons se retrouvent pastichés



La réception de clôture du Festival.

avec une saveur et une habileté incomparables, réussite semblable au *Frankenstein Junior* de Mel Brooks ou au *Bal des Vampires* de Polanski.

La crise des scénarios qui sévit dans l'ensemble du cinéma n'épargne pas le Fantastique, c'est pourquoi l'on assiste depuis quelques années à des "suites" numérotées de grands

succès publics ; lorsqu'il s'agit de nouvelles aventures d'un même personnage (*Superman*), le renouvellement est toujours possible, mais plus difficile est l'entreprise consistant à rééditer, à quelques variantes près, un scénario original qui fit l'unanimité (*Les dents de la mer*, *Halloween*, *Vendredi 13*) d'où les déceptions qui s'accumulent au fil du temps. Le Festival nous a présenté cette année trois "suites numérotées" s'échelonnant de la banalité à la réussite totale. *It's Alive 3* de Larry Cohen, n'apporte guère de

UN FREDDY PLUS VRAI QUE NATURE CRÉE PAR L'ÉCOLE FRANÇAISE DE MAQUILLAGE



dienne d'une famille américaine moyenne, confrontée à un mystère stupéfiant en la personne d'un jeune voisin qui se déplace dans les airs comme les oiseaux. Rien à voir avec *Superman*, car on est plus proche de *Birdy* ou des contes de fées inspireurs de Walt Disney, tandis qu'avec *Dreamchild* de Gavin Millar, c'est l'univers onirique de Lewis Carroll qui est ressuscité par le truchement d'un scénario imaginant le voyage aux USA de celle qui inspira le personnage d'Alice, à l'occasion de la célébration du centenaire de l'auteur. Les effets spéciaux de Jim Henson donnent vie (mais trop épisodiquement) aux personnages fabuleux rencontrés par Alice au cours de son périple au Pays des Merveilles, cependant que Coral Browne (à la ville Madame Vincent Price) campe avec une majestueuse autorité la vieille dame assaillie par ses souvenirs de jeunesse alors qu'elle se sait au terme de son existence. Un film très émouvant où passé et présent s'interpénètrent, où rêve et réalité se confondent, sur fond pittoresque, excellentement reconstitué, du New York des années 30.

Pas de Festival sans vampires : celui de 1987 est du sexe féminin puisqu'il s'agit de Grace Jones, vedette de *Vamp*, de Richard Wenk, bénéficiant de plusieurs séquences de pure horreur (la première métamorphose de la voluptueuse Grace).

HORREUR ET SCIENCE-FICTION

Avec *Retribution* de Guy Magar, nous retrouvons un cas typique de possession dia-

surprises malgré la décision de montrer les bébés-monstres devenus grands, parqués dans une île déserte où des scientifiques reviennent pour les étudier. Cela nous permet, a minima, de retrouver deux actrices chères aux festivaliers : Karen Black (*Burnt Offerings*) et Laurence Landon (*Hundra*). *Nightmare on Elm Street 3* (*Freddy 3 : les griffes du cauchemar*), de Chuck Russell, remet en selle l'horrible Freddy Krueger créé par Wes Craven, qui revient hanter et déchiqueter d'infortunés teen-agers, l'intérêt de la projection ayant été valorisé par la présence sur la scène du Rex de Robert Englund, titulaire du rôle diabolique dont le vrai visage, enfin dévoilé, n'a vraiment rien de terrifiant, l'aimable comédien ayant cependant avoué préférer incarner l'affreux Freddy plutôt que le gentil extra-terrestre de V. Ce fut, en guise d'ouverture, un intermède humoristique, Robert Englund s'étant spontanément muni des griffes de son inquiétant personnage pour mimer un meurtre sanglant sous les flashes des photographes. *Freddy 3* apporta aux spectateurs une ration suffisante de séquences d'horreur qui les enchantait sans réserves.

Le triomphe de Sam Raimi

Mais la suite la plus attendue, et qui se révéla réellement la plus extraordinaire ce fut bien *Evil Dead 2* où Sam Raimi a réussi le tour de force de faire oublier le n° 1 par une accumulation d'effets spéciaux, de mouvements de caméras, d'idées neuves de pur fantastique visuel, qui laissa pantelants les spectateurs les plus exigeants, y compris ceux qui "attendaient au tournant" ce nouvel exercice de style du jeune réalisateur révélé par le Festival 1982. Un scénario plus travaillé au niveau des événements relatés, une interprétation paroxystique de Bruce



Jim Muro et les victimes de "Street Trash", dans les coulisses du Rex.

Campbell sur les robustes épaules duquel repose tout le dynamisme des péripéties, une maîtrise parfaite de tous les trinquages utilisés (beaucoup plus variés que pour le n° 1), un humour latent et des clins d'œil inattendus (*Rambo*), bref, jury et public ravis ont réservé à Sam Raimi, présent à la projection, un accueil délirant rappelant d'autres grands moments des festivals passés, *Evil Dead 2* ayant constitué l'apothéose inoubliable de cette seizième édition, ce dont le palmarès fait foi.

Poésie et Merveilleux sont aussi des ingrédients susceptibles d'engendrer de bonnes histoires fantastiques, comme en témoignent deux productions dissemblables autant qu'agréables. *The Boy who could fly*, de Nick Castle, nous introduit dans la vie quoti-

bolique dont un malheureux peintre dans le dénuement est la victime, le tout pimenté de séquences d'horreur sanglantes parsemant un scénario fort bien construit, distillant un suspense angoissant débouchant sur un dénouement très spectaculaire. *Night of the Creeps*, de Fred Dekker, grapple ses idées chez d'illustres prédécesseurs, débutant comme *Le Météore de la Nuit* pour s'achever par un remake condensé de *La Nuit des Morts-Vivants* après avoir lorgné du côté de *Parasite Murders*, ce qui ne l'empêche pas d'être très valable, sur le plan des personnages (notamment le policier en quête de vengeance incarné par Tom Atkins) et du scénario lui-même, qui mêle en outre allègrement extra-terrestres, psycho-killer à la hache et hiberné ressuscité ! Tout un programme qui s'achève dans le bruit, la fureur et les flammes purificatrices, grâce

à une mise en scène vigoureuse et très réaliste. Notons la bonne idée d'avoir présenté en noir et blanc la première partie se déroulant dans les années 50, la couleur n'apparaissant que pour le reste de l'histoire située de nos jours.

The Farm, de David Keith, nous décrit par le menu détail les conséquences désastreuses de la chute d'un météore près d'une ferme, les fruits de la propriété devenant soudain la proie d'une armée de vers énormes, tandis que les personnages ayant bu l'eau du puits contaminée par une substance visqueuse s'écoulant de la pierre céleste, subissent une monstrueuse métamorphose physique et deviennent des démons assoiffés de sang et de meurtre. Le drame ne se précise que progressivement, par les agissements étranges et l'aspect de plus en plus effrayant de la mère littéralement possédée par la chose venue d'ailleurs... après l'avoir été par son ouvrier agricole ! Les émotions fortes ne nous sont pas comptées, et nous sommes souvent rivés à notre fauteuil par l'intensité de l'horreur dominant cette terrible aventure.

Avec *Jœy*, de Roland Emmerich, nous retrouvons le monde de l'enfance et du surnaturel magique, le jeune garçon du scénario entrant en communication avec son défunt père par le truchement d'un téléphone-jouet, mais tombant lui-même au pouvoir de la marionnette d'un ventriloque lui aussi trépassé.

Street Trash, de Jim Muro nous plonge dans un maelstrom d'outrances et de mauvais goût, brassant allègrement le nauséabond jouant à fond la carte de la laideur visuelle, obtenant un vif succès auprès d'un certain public. Victimes d'un breuvage mystérieux découvert au fond d'une caisse, des clochards et autres déshérités de la société se décomposent et se liquéfient en quelques secondes sous nos yeux peu habitués (malgré les surenchères des effets spéciaux d'aujourd'hui) à tant d'horreurs répugnantes, contrebalancées par des moments d'humour agressif. Présent au Festival, Jim Muro, autre jeune réalisateur (22 ans) a décidément frappé fort en guise de coup d'essai ! Puisse-t-il prouver, avec d'autres sujets, ses aptitudes à la mise en scène et son goût (!) du Fantastique.

A ces 17 films en compétition, ajoutons le moyen métrage d'animation japonais *Legend of the Over Fiend* de Hideki Takayama où un érotisme d'une audace rarement égalée se mêle à un fantastique plus traditionnel nous rappelant les Goldorak et autres monstres géants de l'univers dessiné nippon.

LES COURTS METRAGES

Terminons en évoquant les courts métrages français (à défaut de grands films) qui ont complété les soirées où ne figuraient que deux longs métrages au programme. *The Wasp* s'inspire nettement de tous les drames mettant en vedette des abeilles meurtrières, d'où son manque d'originalité. *Metrovision*, de Yann Piquier utilise le monde claustrophobique d'une rame de métro en un exercice de style aussi bref qu'incisif. *Synthétique Opérette*, d'Olivier Eismein, ironise fort humoristiquement sur les pouvoirs étranges de la télévision tandis que *Haute Pression* d'Olivier Ringer expédie une jeune fille dans un labyrinthe parcouru par les curseurs d'un centre pneumatique : cauchemar ou évasion dans un autre monde après une chute fatale ? *Le Chemin d'Azatoth* de Clément Delage, met en scène un fugitif rencontrant dans le désert un moine mystérieux et une belle amazone ; chacun des deux l'attirera mais il ne fera pas le bon choix et ne se rendra compte de son erreur que trop tard : la Mort sait parfois prendre une apparence



L'arrivée d'une spectatrice qui n'en croit pas ses yeux...

agréable pour parvenir à ses fins ! Avec *Pourquoi les Martiens sont-ils verts ?* de Caroline Vié, c'est une mini-comédie musicale qui répond à la question posée, parodiant gentiment à la fois le Fantastique et le Musical. Il nous paraît que la réalisatrice a mieux assimilé l'élément Fantastique de ces deux genres ce qui n'est pas étonnant de sa part ! Tel fut le Festival 87, seizième du nom, qui confirme la bonne santé certaine d'un genre encore capable d'attirer dans les salles obs-

cures un public qui, au fil des années, les déserte progressivement. Les bons films fantastiques, heureusement, sont moins rares que ceux de n'importe quel autre genre, et s'il y a pénurie de réalisateurs pour (par exemple) la comédie, musicale ou non, on constate que la plupart des jeunes metteurs en scène américains font leurs classes avec des scripts fantastiques ce qui est de bon augure pour l'avenir. Cela nous promet, n'en doutons pas, d'autres bonnes soirées et, bien entendu, d'autres bons Festivals auxquels, dès maintenant, nous vous convions. ■

PALMARES 87 :

le Jury du 16^e Festival International de Paris du Film Fantastique et de Science-Fiction, composé de : Brigitte Lahaie, Merzak Allouache, Jean Badal, Gérard Krawczyk et Renée Manzor, a décerné les prix suivants :

Licorne d'Or, Grand Prix du Festival :
Evil Dead 2, de Sam Raimi (USA).

Prix d'interprétation masculine :
Bruce Campbell dans *Evil Dead II*.

Prix d'interprétation féminine :
Coral Brown dans *Dreamchild* (G.B.).

Prix spécial du Jury et Grand Prix de l'Humour :
Monster in the Closet de Bob Dahlin (USA).

Prix de la mise en scène :
Lewis Teague pour *Cat's Eye* (USA).

Prix de la première œuvre :
Fred Dekker pour *Night of the Creeps* (USA).

Prix du meilleur scénario :
Dennis Potter pour *Dreamchild*.

Prix des effets spéciaux :
A Nightmare on Elm Street 3 de Chuck Russell (USA).

Prix du court métrage :
Olivier Ringer pour *Haute Pression* (France).

Le Prix de la Critique décerné par Gilles Gressard, Pierre Gires, Gérard Lenne, Eric Leguèbe, Pascal Dumont et Jean-Claude Romer attribué à : *Cat's Eye* de Lewis Teague (USA).

Le Prix de la musique de film décerné par l'Association Miklos Rozsa France a été attribué à : Bruce Broughton pour *The Boy who could fly* (USA).

Le Grand Prix du Public "Hit FM" décerné par les spectateurs du Festival a été attribué à : *Evil Dead II* de Sam Raimi (USA).

Le Prix Spécial "Gore" décerné par Eliane Arav, J.L. Fromenthal, A. Jodorowski, Jean Mazarn, J.P. Mochon et Daniel Riche et attribué par les Editions Fleuve-Noir récompense : *Street Trash* de Jim Muro (USA).

FREDDY KRUEGER DÉMASQUÉ!

Entretien avec Robert Englund
par Bertrand Borie



Invité vedette du Festival du Film Fantastique, Robert Englund a été visiter le cimetière du Père Lachaise - (Photo Philippe Guersan)

Comment avez-vous été conduit à jouer dans le premier Freddy ?

Je jouais dans une série télévisée qui passe à la télévision française en ce moment et qui était un gros succès. En fait, les spectateurs américains connaissaient mon visage depuis des années, mais ils n'avaient jamais mis un nom dessus ! Avec "V", ils le faisaient pour la première fois. C'est dans la foulée qu'on m'a proposé des tests pour le premier Freddy, qui se sont bien passés. Mais à l'époque, j'étais loin d'imaginer le succès que cela aurait. Cela m'étonne chaque fois que j'y pense !

Il n'y a donc que dans certains pays qu'on vous a connu en premier sous le visage de Freddy...

Oui. Je n'ai pas eu le problème d'un Boris Karloff. Même en Europe, dans des pays comme la Grande-Bretagne, les gens me connaissaient. Pour moi, Freddy a véritablement constitué une extension, un enrichissement de ma carrière de comédien. Pas un moyen de me "révéler".

Freddy 3 s'avère être assez différent des deux précédents films. Est-ce que cette évolution vous paraît bonne ?

Oui. Je crois qu'il y a eu ici un travail d'imagination considérable et fort bien fait. La conséquence immédiate est d'ailleurs, selon moi, que l'argent dépensé dans le film est bien sur l'écran, dans les effets spéciaux bien sûr, mais aussi dans les idées. Et puis, je crois que Wes Craven avait une conception qui, tout en posant bien les

bases, était un peu plus limitée. Et c'était bon de l'étendre.

Vous-même avez-vous participé de quelque manière au scénario ?

Non. Wes a écrit l'original, Chuck Russell le second jet. Quand j'ai eu le script en mains, il était très complet, très solide. Inévitablement, quelques idées nouvelles me sont venues à l'esprit, surtout quelques répliques que j'ai improvisées, comme celle au sujet du Bourbon ! Mais c'est tout. Sinon, tout était déjà dans le script.

Et comment s'est passé le travail avec Chuck Russell ?

Très durement. On a beaucoup travaillé, y compris les week-ends. Nous avions des impératifs serrés. Il y avait surtout beaucoup d'équipes : les effets, les maquillages, la première et la deuxième équipes traditionnelles... Chuck a un rythme de travail harassant. Certains jours, il m'a fallu travailler 16 ou 17 heures. Mais le résultat est là...

Avec les maquillages, certaines journées ont dû être difficiles : la scène où l'on voit votre poitrine avec les visages de vos victimes par exemple. Comment est-ce fait ?

Ah oui ! Certaines scènes ont demandé presque une journée de travail entre la préparation et le tournage. Pour la scène dont vous parlez, je portais une sorte de cuirasse, complètement adaptée à ma poitrine, et j'avais un dispositif aux pieds qui me permettait d'actionner une pompe : c'est elle qui

animait les rigures, par un système d'injection caché sous la cuirasse. Mais on ne voit rien parce que je suis en plan rapproché. C'était un système incroyable : tout était hydraulique. Mais ce n'était pas le plus dur : la scène était filmée dans un décor où il n'y avait pas de fenêtre. Et il faisait une chaleur épouvantable. L'oxygène, lui-même,

Englund toutes griffes dehors...



manquait, il y avait des vapeurs toxiques. C'était une sorte d'enfer. Comme sur l'image. Je crois bien que ça a été le pire de tout le tournage. Et pas tellement à cause des effets spéciaux. A cause des conditions de travail surtout.

C'est en plus une scène où il y a beaucoup de mouvement...

C'est vrai. A tout cela s'ajoutait la lutte physique, le mouvement. Et puis, dernier élément : tout a été filmé avec une grue : la mise en place, les réglages tout cela a demandé beaucoup de temps.

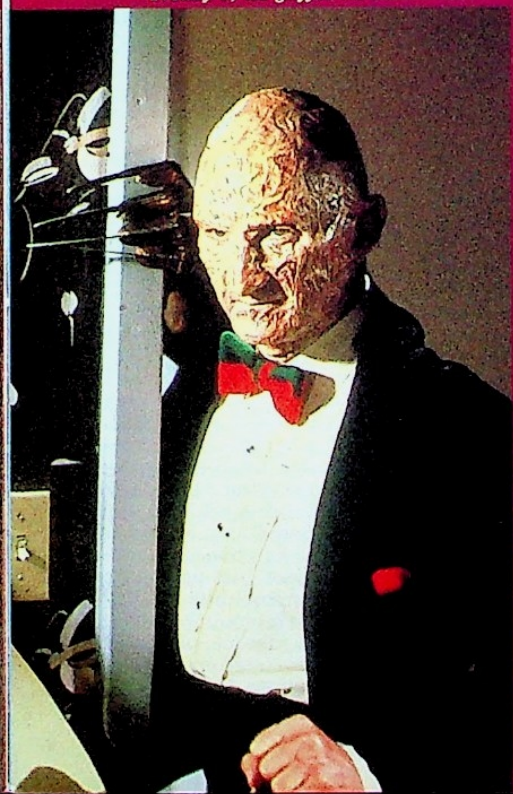
Et comment a été faite la scène finale, avec les lumières qui vous traversent ?

C'est au départ un peu le même procédé que quand on fait jaillir des flots de sang. Simplement c'était ici des systèmes combinés avec des effets optiques parfaitement réglés de façon à créer la sensation de rayons lumineux.

Votre personnage évolue d'un film à l'autre. Il a notamment davantage d'humour...

Cet humour existait déjà dans le premier Freddy : à la fin, il y avait un côté La Belle et la Bête, mais ramené davantage au plan sexuel. Et Wes Craven a poussé ce trait, cet humour cruel qui surgissait du personnage. Ce côté chat jouant avec l'oiseau mort. Wes aimait beaucoup cela. Mais les producteurs et les distributeurs ont été un peu effrayés à l'idée de perdre le "monstre" en tant qu'entité maléfique. Ils ont donc été prudents avec *Freddy 2*. Dans le premier, la conclusion était : "vous avez eu votre corps, moi j'ai eu le mien...". Dans le second : "Vous avez eu un corps, moi j'ai eu une âme...". *Freddy 3* pousse l'évolution du personnage jusqu'au bout, tout en gardant la progression, y compris dans le fait que Freddy a davantage de victimes, et qu'il joue littéralement avec elles...

Freddy 3, les griffes du cauchemar.



Un look plus proche du héros de "V".

Ce qui est symbolisé par l'épisode des marionnettes...

Tout-à-fait. Freddy se conduit à sa façon comme un enfant. Mais avec un côté maléfique. Il transforme un lieu de soins en une sorte d'enfer. Et en s'en prenant à des jeunes, il tue l'innocence, le futur...

Bien que meurtrier, Freddy attire cependant...

Oui, mais remarquez que dès le premier film, indépendamment de l'aspect fantastique, des effets spéciaux, Freddy a un côté qui peut séduire. Même socialement. En Amérique, en effet, l'idée d'"Elm Street" symbolise la normalité : la classe moyenne, la bourgeoisie, la tranquillité. "Nightmare on Elm Street", c'est un peu le loup dans la bergerie. Freddy est celui qui dérange la vie facile, ce qui peut avoir un côté amusant. Ajoutez à cela que l'action du personnage n'est jamais montrée sous des aspects repoussants. Dans *Freddy 3* en particulier, on évite tout côté "gore" poussé, risquant d'écœurer les spectateurs. C'est dû en grande partie au caractère onirique de l'action : ce n'est pas une violence "réelle". Même les aspects les plus violents passent par cette vision au second degré dans l'esprit du spectateur. Et je pense que c'est bien mieux ainsi.

Et êtes-vous déjà prêt pour Freddy 4 ? Vous avez déclaré qu'on y verrait le Freddy d'avant Nightmare on Elm Street I...

Pour le moment, rien n'est écrit, en tant que scénario. Mais mon souhait personnel, s'il y a une autre suite, c'est qu'elle opère un retour en arrière, qu'on explique le personnage, qu'on le voie tuer les enfants, être torturé, brûlé. Qu'on voie en lui s'opérer la naissance du monstre. Mais c'est mon idée, mon espoir. Car je crains qu'il soit difficile de dépasser *Freddy 3* en allant dans la même voie... Sinon on risque de faire cette fois de Freddy une sorte de vampire. Ceci dit, je pense qu'il y aura un *Freddy 4* mais pour l'instant rien n'est fait.

Pensez-vous que revenir en arrière vous permettrait de rendre le personnage plus "humain" ?

C'est vraisemblable. Je lui donnerais un autre visage, dans tous les sens du terme. Non qu'on pourrait provoquer à son égard un grand élan de sympathie. Là n'est pas le problème. Mais on le rendrait plus compréhensible, on montrerait son côté marginal.

On a parfois l'impression que Freddy est beaucoup plus important lorsqu'il n'est pas sur l'image...

Oui. C'est complètement vrai. Mais je crois que c'est un personnage qu'il faut "économiser", qu'il faut utiliser avec parcimonie, ce qu'on peut d'autant mieux faire qu'il existe aussi à travers des manifestations très spectaculaires. Certes, par ailleurs, je ne suis pas très souvent à l'écran. Cependant, à cause de l'importance des effets spéciaux, mon travail a été plus long sur *Freddy 3* que sur les deux autres films. Il y a même des scènes pour lesquelles j'ai dû me trouver sur le plateau sans apparaître à l'image : celle du squelette par exemple, car on avait besoin de moi pour s'inspirer de mes attitudes, de mes façons de bouger.

Finalement, Freddy est un paradoxe : le véritable héros du film est mauvais, et rarement sur l'écran...

Ah ! Dans l'ordre des anti-héros, on atteint des extrêmes, c'est vrai... ! Mais c'est vrai aussi que tout cela entre pour une large part dans la fascination qu'il exerce...

Quels sont vos projets actuellement ?

Je vais réaliser un film. Ce sera la première fois. Son titre ? *Nine-seven-six Evil*, qui est un peu inspiré du phénomène du téléphone rose, mais avec un côté satanique, occulte, du style *Rosemary's Baby* ou *Carrie*. Je m'attaque au casting en ce moment et le film sera tourné à Hollywood. Comme acteur j'ai un projet pour CBS qui m'intéresse beaucoup. Cependant, mon projet de réalisation m'occupe énormément. Je dois commencer le tournage le 27 juillet. Jusqu'à ce que cela soit fini, cela va me mobiliser complètement.

Que représente pour vous le fantastique ?

D'un point de vue pratique, je pense que c'est le genre dans lequel les jeunes réalisateurs peuvent le mieux montrer leur style, leur capacité à avoir un style de réalisation, dans le travail de caméra par exemple. Culturellement, je crois que, comme la science-fiction, c'est un genre qui nous pousse toujours aux confins de notre imagination : si l'on devait affronter ce qu'on voit sur l'écran, on aurait une attaque ! C'est donc la possibilité, pour nous, d'explorer toutes les capacités de notre imagination. C'est cela qui est formidable. Et je pense que c'est là que doit se situer le fantastique : pas dans l'utilisation d'effets gratuits accumulés. Ce que j'aime dans *Freddy 3*, c'est que tout y a son rôle. Et il y a une histoire, une vraie. S'il y a une histoire, vous respectez le réalisateur. Et vous-même. ■

LES FILMS EN COMPETITION

U.S.A.

THE BOY WHO COULD FLY

Prix de la meilleure musique de film

A quatorze ans, la jeune Milly a déjà appris à mûrir face aux réalités de l'existence, depuis que la mort de son père les a laissés seuls, sa mère, son frère et elle.

Rien d'étonnant donc, à ce que soit à elle qu'un professeur demande de se lier à son voisin, Eric, un adolescent autistique qui vit avec son oncle depuis la mort de ses parents, et qui, complètement replié sur lui-même, ne parle à personne. Seulement ce n'est pas la seule chose qui le différencie de ses camarades de classe et le tient quelque peu à l'écart : l'une des occupations favorites d'Eric est en effet de se mettre en équilibre sur le rebord de sa fenêtre, en face de celle de Milly d'ailleurs, quand encore ce n'est pas sur le faite du toit, en élevant les bras comme s'il s'apprêtait à voler et en faisant parfois un bruit d'avion. Fantômes d'un solitaire qui cherche à échapper au fil banal de l'existence, sans doute... sauf pour Milly, chez qui les duretés de la vie n'ont pas tué le rêve. Elle est prête à tout croire. D'autant qu'elle éprouve pour Eric un véritable élan de sympathie, en opposition ouverte avec la pitié un peu condescendante et amusée des camarades de celui-ci.

Conte plein de tendresse et de charme, *The Boy who could fly* puise un de ses principaux attraits dans le dépouillement de la mise en scène de Nick Castle. Il ne s'agit pas ici de multiplier les effets spéciaux pour faire d'Eric un surhomme, mais bien plutôt de bâtir un personnage doté d'un puissant potentiel de rêve en laissant planer l'équivoque : voler est-il chez lui un don ou bien la concrétisation de ce rêve rendue possible. Peter Pan n'est pas loin, non plus que le clin d'œil vers Superman, et même Dumbo — si l'on en croit le réalisateur lui-même : ainsi celui-ci nous offre là un film d'une rare fraîcheur dont l'intelligence est de savoir se

situer à différents niveaux de sentiments, depuis la love story version adolescente jusqu'au symbole.

Bertrand Borie

USA. 1986. Réalisateur et scénariste : Nick Castle. Producteur : Gary Adelson. Directeur de la photo : Steven Poster, Adam Holender. Montage : Patrick Kennedy. Musique : Bruce Broughton. Direction artistique : Jim Bissell, Graeme Murray. Supervision des effets spéciaux visuels : Richard Edlund. Interprètes principaux : Lucy Deakins (Milly), Jay Underwood (Eric), Bonnie Bedelia (Charlene), Fred Savage (Louis), Colleen Dewhurst (Mrs Sherman), Fred Gwynne (Oncle Hugo), Louise Fletcher (la psychiatre). Durée : 1 h 54. Distributeur : Number One.

CAT'S EYE

Prix de la critique 87 et prix de la mise en scène

F ilm à sketches réalisé par Lewis Teague, *Cat's Eye*, fut l'une des grandes surprises de ce Festival. *Cat's Eye* réunit trois nouvelles de Stephen King, adaptées par l'auteur lui-même (voir dossier E.F. n° 55), "Quitters Inc.", ou comment s'arrêter de fumer par la manière forte, "The Ledge", un voyage infernal sur la corniche d'un immeuble et "The General" où un chat — héros de cet épisode et lien entre les trois histoires — affronte un Troll maléfique.

FESTIVAL LES MONSTRES

Stephen King a veillé à la régularité de l'écriture (quelque peu négligée dans *Maximum Overdrive*) et Lewis Teague, usant d'une mise en scène à l'efficacité constante, réussit là où tant d'autres ont échoué. *Cat's Eye* est parfait en tout point, de la photo de Jack Cardiff à la musique d'Alan Silvestri, en passant par les effets spéciaux de Rambaldi. Comment demeurer indifférent à la vision d'un horrible Troll aux dents acérées, qui se nourrit du souffle de Drew Barrymore à peine échappée d'E.T. Il paraît même que le jury du Festival voulait attribuer un prix au dresseur du chat, tant celui-ci se comporte en authentique acteur, alors qu'un final inattendu lui confère un rôle, une mission dont la signification symbolique remonte à l'Égypte Ancienne. La déesse Bastet, le Chat Divin, protégeait l'homme des puissances des Ténébres. Voilà donc une juste réhabilitation.

Daniel Scotto

USA. 1985. Réalisateur : Lewis Teague. Productrice : Martha J. Schumacher. Scénariste : Stephen King d'après ses histoires. Directeur de la photo : Jack Cardiff. Montage : Scott Conrad. Musique : Alan Silvestri. Effets spéciaux : Carlo Rambaldi (le lutin) et Jeff Davis. Interprètes principaux : James Wood (Morrison), Mary d'Arcy (Mme Morrison), Alan King (Donatti), Tony Munafò (Junk) (1^{er} sketch) ; Robert Hays (Norris), Kenneth Mc Millan

(Cressner) (2^e sketch) ; Drew Barrymore (Amanda), Candy Clark (Sally Ann), James Naughton (Hugh) (3^e sketch). Durée : 1 h 31. Distributeur : Métropolitan Film Export.

EVIL DEAD 2

Licorne d'Or et prix du public

"Evil Dead est de retour, alléluia !" aurait pu chanter Sœur Sourire ! Et la masse grouillante des aficionados réunis en ce soir de clôture, grondait et hurlait en attendant fiévreusement que les lumières s'éteignent. Soudain, sur l'écran géant du Rex, une horde de monstre lovecraftiens assaillirent les innocents spectateurs, les tétanisant d'effroi et d'horreur. Tel le "Livre des Morts", *Evil Dead 2* offrit de fulgurantes visions sataniques, certainement les plus belles, les plus délirantes, les plus accomplies de ce Festival. Déjà *Evil Dead* avait surpris les plus blasés par son incroyable dynamisme et les mauvaises langues s'empressèrent de conclure à la non-existence d'une trame narrative. L'horreur gratuite ne suffisait pas à faire un film. Hélas pour les perfides, Sam Raimi revient les bras chargés de cadeaux empoisonnés. Bénéficiant d'un confortable budget, d'une équipe professionnelle et du soutien de Dino de Laurentiis, l'apprenti-sorcier qui étonna le monde entier avec un film fauché tourné en 16 mm, s'était métamorphosé en Maître du suspense et de l'épouvante, rendant hommage à l'un des Grands Anciens, Lovecraft lui-même !

Evil Dead 2 va vite, très vite, encore plus que l'épisode précédent, adoptant la vision accélérée que les réalisateurs asiatiques utilisent depuis de nombreuses années dans leurs multiples productions. Montage serré, ellipses importantes, cadrages provocateurs sont autant d'éléments que l'on retrouve, par exemple dans le troublant *Legend of the Over Fiend* avec, toutefois, une bonne dose d'humour corrosif en plus. Sam Raimi accumule pendant les quatre-vingt dix minutes de son long métrage des trouvailles inédites (l'œil volant, une scène spécialement conçue pour le public du Festival !), des plans chocs (la morte-vivante décapitée qui se "tronçonne" en deux dans le sens de la longueur), ainsi que des images de la grande tradition fantastique. Et si Raimi allège quelque peu l'aspect "gore" de son film, ce n'est que pour mieux nous surprendre, alors que les murs de la maison maudite perdue au fond des bois s'effondrent sous les litres de sang, que la tête empaillée d'un Elan ricane à nouveau, et que l'esprit du Mal rôde au-dehors sitôt la nuit tombée. Mais Sam Raimi ne se contente pas de reprendre les bonnes recettes qui firent de son premier film un succès. Cinq personnages se trouvent isolés dans une horrible mesure qui, de l'intérieur paraît dix fois plus grande. Ce ne sont que pièces qui se succèdent, égouts, caves, recoins, réduits, intensifiant l'aspect magique de cet incroya-

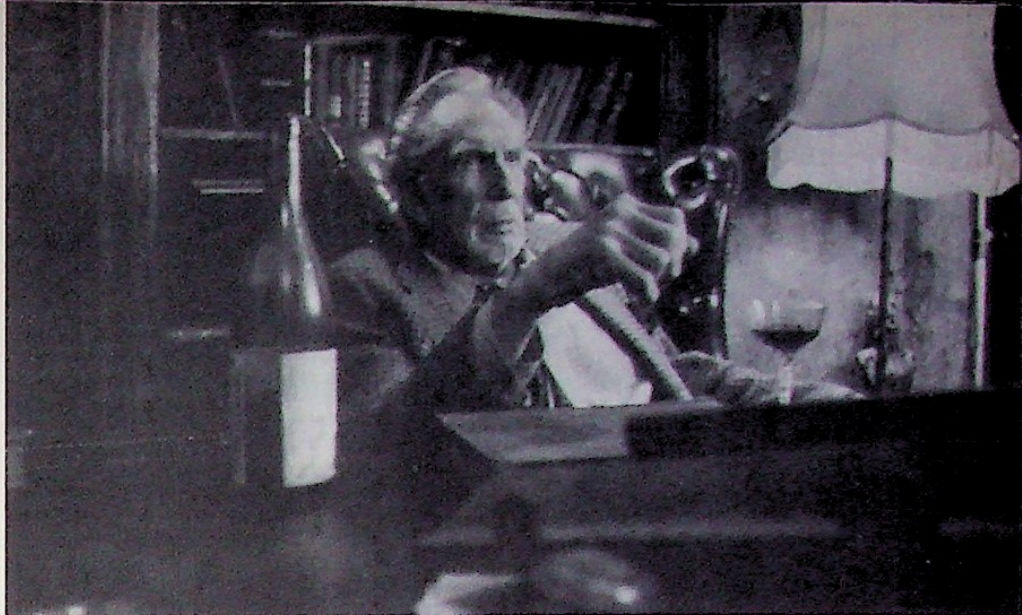


ble labyrinthe. Bruce Campbell, de retour pour le plaisir de tous, invoque malencontreusement les démons du Livre des Morts. Un pré-générique nous renseigne plus amplement sur le contenu exact du Livre. Impossible de douter, Lovecraft n'est pas loin ! Plus tard, une séquence flash-back nous montre le professeur Berry, sa femme et son assistant découvrant le fameux document dans une hideuse crypte. Un brin d'exotisme pour corser le tout ! Aidé de la fille du professeur venue seconder son père, Bruce Campbell, métamorphosé en Mad Max matiné de Rambo, se débarrassera des démons en ouvrant, grâce au Livre, une porte temporelle, avant qu'un imprévu coup de théâtre ne fasse rebondir l'intrigue vers un *Evil Dead 3* !

Entretemps, les cadavres volent dans les airs, les arbres se déracinent et marchent vers leurs victimes, l'Esprit du Mal lui-même se manifeste, réminiscence d'un cinéma digne de Méliès. Alors que les morts dansent sous la lune (excellente animation de Doug Beswick), la bande-son se déchaine pour mieux nous épouvanter. Comme dans *La Maison du Diable* de Robert Wise, les coups retentissent aux portes, les volets claquent, les démons rugissent et les femmes, hystériques, hurlent à qui mieux mieux. Sam Raimi, en maître absolu, contrôle chaque plan, chaque image, sans jamais s'éloigner de la mission qu'il s'est attribuée : faire peur.

Daniel Scotto

USA. 1987. Réalisateur : Sam Raimi. Producteur : Robert G. Tapert. Scénariste : S. Raimi et Scott Spiegel. Directeur de la photo : Peter Deming. Photographie de nuit : Eugène Shugleit. Montage :



Dans "From a Whisper to a Scream", Vincent Price est le narrateur de récits abominables...

même de l'exploitation. Aux légumes et aux fruits extérieurement sains mais au cœur gangréné fourmillant de vermine, succèdent bientôt les premières atteintes touchant les maîtres des lieux.

Tout comme chez Cronenberg, l'ennemi est intérieur, tapi et dévastateur, dissimulé mais virulent, en plein centre de l'organisme. Aux suspectes mais discrètes manifestations s'oppose une dévastation interne.

Atteints dans leur chair, les membres de la famille n'en conservent pas moins leur fière autarcie. Les manifestations pestilentiennes du mal atteignant d'abord discrètement le

tage : Claudio Cutry. Interprètes principaux : Wil Wheaton (Zach Hayes), Claude Akins (Nathan), John Schneider (Willis), Amy Wheaton (Alice Hayes), Malcolm Danare, Cooper Huckabee. Durée : 1 h 30. Production : Trans World Entertainment.

FROM A WHISPER TO A SCREAM

From a Whisper to a Scream marque le retour du film à sketches. Ce choix fut sans doute providentiel pour Jeff Burr, le réalisateur qui, connaissant les pires difficultés pour achever son film, eut au moins la possibilité de morceler son effort sans trop souffrir des effets dus à l'étirement du temps de tournage. Le thème principal et les séquences de raccordement sont assurés par le grand Vincent Price en personne, que l'âge n'a pas éloigné des sentiers de l'horrible.

Quatre histoires indépendantes se dégagent de cette macabre conversation. La première ne franchit pas l'intimité d'un "couple" dont la vie commune s'achèvera dans le sang. Le second sketch tourne autour du secret de la jeunesse éternelle détenu par un Noir vivant en ermite. Un don bien fabuleux que chacun rêverait de disposer mais aussi une dangereuse tentation pour ceux qui ont percé le secret. Déjà l'ambiance s'alourdit et le flirt avec la mort s'installe.

Le troisième épisode plonge dans l'univers malsain de *Freaks* avec ses parades de fêtes foraines alléchant à travers l'horrible ou la monstruosité. Le principal protagoniste, l'avaleur de verre, semble apporter la seule touche de normalité dans cette atmosphère sordide. Apparences aussi trompeuses que les promesses d'un bonimenteur de foire... On ne nargue pas la nature sans qu'elle se venge. L'avaleur de verre rejettera sa matière par plaques entières lui déchirant le corps. Quant au dernier épisode, il se situe dans cette époque de déchirement que fut la Guerre de Sécession. Triste est la guerre, mais mourir le jour de l'armistice...

Ce sketch, assurément le plus puissant de l'œuvre, suppose l'implacable vengeance d'un groupe d'enfants que la guerre a rendu insensibles et cruels. Leur mission punitive mélangeant l'innocence et la perversion nous vaut quelques scènes insoutenables d'autant plus réalistes que toute complaisance se trouve bannie. Les cinéphiles retrouveront en outre, dans cet ultime volet, le vétéran Cameron Mitchell, dont l'opiniâtreté à paraître dans quantité de films actuels n'a guère d'égale que l'impensable persévérance d'un John Carradine !

Norbert Moutier

USA. 1987. Réalisateur : David Keith. Producteur : Ovidio Assonitis. Scénariste : David Chaskin. Mon-

DE PARIS SONT LACHÉS...

Kaye Davis. Musique : Joseph Lo Duca. Direction artistique : Philippe Duffin, Randy Bennett. Effets spéciaux : Tom Sullivan. Effets de maquillage : Mark Shostrom. Animation : Doug Beswick. Interprètes principaux : Bruce Campbell (Ash), Sarrah Berry (Annie), Dan Hicks (Jake), Kassie Wesley (Bobby Joe), Theodore Raimi (Henrietta "possédée"), Denis Bixter (Linda), Richard Domeier (Ed), John Peaks (le professeur), Lou Hancock (Henrietta). Durée : 1 h 35. Distributeur : Twentieth Century Fox.

THE FARM

On pourrait croire la séquence d'entrée toute droite sortie d'un des classiques de la SF des années 50 : une boule de feu venue s'écraser sur terre s'échoie aux alentours d'une ferme américaine comme il en existe tant d'autres. Aucun extra-terrestre hideux ou conquérant n'en sortira toutefois et, le premier instant de stupeur passé, l'incident semble sans conséquences. En apparence... Porteur de maléfices, l'engin marque son passage insidieusement, venant peu à peu bouleverser la vie de cette famille rurale isolée partagée entre ses querelles internes, sordides et la rigueur née d'une éducation aux préceptes religieux. La contagion gagne d'abord la végétation, s'attaquant au produit

visage de certains membres de la famille demeurent communément éludées, chacun s'évertuant à donner l'image d'une hypocrite continuité du mode de vie journalier. Lentement, ce monde bascule, s'engouffrant avec une dignité toute terrienne vers un naufrage commun et inévitable, le pourrissement des organismes correspondant à l'effondrement d'une communauté enfermée jusqu'à l'entêtement dans son phénomène de repli séculaire.

A l'image de son propos, *The Farm* est un film s'empêtrant avec délice dans le mauvais goût progressivement maîtrisé. Du conflit entre deux frères se réglant par précipitation dans le purin, aux fruits grouillant de vers portés à la bouche, s'enchaînent les effets de liquéfaction des personnages animés néanmoins sur leur fin, de velléités meurtrières avec la fourche pour principale arme offensive. Cette nouvelle dissertation sur les menaces de la pollution ne peut que renforcer les thèses écologiques les plus primaires. Elle peut aussi être considérée comme une relance au sus à l'envahisseur dont le militantisme atteignit sa culminace durant les années cinquante.

Autre prince incontesté de l'horreur, Vincent Price apportera (à sa manière !) une conclusion à ces quatre récits qui ont constitué l'une des plus heureuses surprises du Festival.

Norbert Moutier

USA. 1986. Réalisateur : Jeff Burr. Producteurs : Darin Scott et William Burr. Scénaristes : C. Courteney Joyner, Darin Scott et Jeff Burr. Directeur de la photo : Craig Green. Montage : W.O. Garrett. Musique : Jim Manzie. Effets spéciaux de maquillage : Rob Burman. Interprètes principaux : Vincent Price (Julian White), Clu Gulagher (Stanley Burnside), Terry Kiser (Jesse Hardwick), Martine Beswick (Katherine White), Harry Caesar (Felder), Rosalind Cash (la femme serpent), Angelo Rostito (Tinker), Terence Knox (Bert). Durée : 1 h 41.

IT'S ALIVE III

A Le cinéma fantastique n'en finit pas de crouler sous les suites. On aurait pu croire que le bébé-tueur de Larry Cohen ne connaîtrait plus de descendance tant la période de stérilité du thème s'est prolongée. Puis voici que nous arrive un troisième volet d'autant plus surprenant qu'il s'écartera délibérément du cadre intimiste dramatique que subissait un malheureux père sur lequel s'étaient abattues l'anormalité et l'horreur.

Les bébés-monstres, constat réprobateur des effets de la pollution existent toujours. Mieux : ils se sont multipliés au fil des ans, suivant la courbe ascendante de la salissure de notre environnement. Mais si l'extermination des autres catégories de monstres ne pose aucun problème de société ou de morale, la réticence s'érige toujours lorsqu'il s'agit de détruire des poupons, fussent-ils tueurs et horribles. Au massacre sera substitué l'exil : les créatures sont regroupées sur une île déserte, livrées à leur sort, loin de la civilisation...

Au fil des ans, les monstres ont presque atteint le stade adulte (la maturité va toujours très vite dans le domaine de l'anormalité !) et sont devenus encore plus dangereux... Une expédition est chargée d'étudier ce phénomène et en fait de les éliminer... Il est un peu regrettable que le débat instauré lors des premiers volets, en fait plus ou moins celui de l'euthanasie, se soit trouvé gommé par cette joyeuse partie de chasse où le gibier n'est autre que ces créatures atrophiées au faciès aussi douloureux que cruel. Regrettable aussi est l'utilisation intensive de plans flous suggérant la vue de ces créatures qui finit par être lassante et, il faut l'avouer pas du tout esthétique ! Reste donc à suivre les péripéties, heureusement mouvementées, de cette chasse au poupon à laquelle semble se passionner Larry Cohen. L'incursion des créatures dans le monde moderne réserve, par contre, quelques temps forts d'autant que les maquillages (dont la conception première revient à Rick Baker) sont parfaitement repoussants. A défaut d'être pathétiques, justement. D'ordinaire, Larry Cohen avait toujours beaucoup à dire... Dommage qu'il se soit laissé griser par cette chasse, certes menée selon les règles mais qui n'apporte rien à l'un des thèmes les plus bouleversants du cinéma fantastique.

Norbert Moutier

USA. 1987. Réalisateur et scénariste : Larry Cohen. Producteur : Paul Stader. Directeur de la photo : Daniel Pearl. Montage : David Kern. Musique : Laurie Johnson, thème original composé par Bernard Hermann. Effets spéciaux : créature originale conçue par Rick Baker. Interprètes principaux : Michael Moriarty (Stephen Jarvis), Karen Black

(Ellen Jarvis), Laurene Landon (Sally), Gerrit Graham (Ralston), James Dixon (Lt Perkins), Neal Israel (Dr Brewster), McDonald Carey (le juge Milton Watson), Rick Garia (Tony). Durée : 1 h 30.

THE KINDRED

Les manipulations génétiques encourent le plus souvent les foudres de la tragédie. Le film de Jeffrey Obrow et Stephen Carpenter se présente comme une nouvelle illustration prémonitrice des débordements inattendus nés des recherches de savants aussi passionnés qu'irresponsables.

Aux commandes du sacrilège, nous retrouvons l'excellent comédien Rod Steiger, nanti d'une discrète prothèse capillaire comme en arborait Ray Milland, sur la fin de sa carrière. Docteur Moreau des temps modernes, il donne le ton dès le départ, charcutant à vif une espèce de fœtus geignant sur une table de dissection que doivent alimenter des émules contemporains de Burke et Hare. En outre, ce savant pervers jalouse les recherches similaires qu'effectuait une vieille femme proche de l'agonie, en voie au repentir, adjurant son fils de ne pas perdre son œuvre, lui recommandant notamment de se séparer d'un mystérieux "frère", hôte de son laboratoire. La vieille dame expirant sans livrer, que ce soit de gré ou de force, son lourd secret, son fils rejoint l'ancienne demeure familiale tout surpris d'y trouver un centre de recherches aussi fouillis que sophistiqué.

Le scénario n'a rien de particulièrement novateur. C'est celui qu'entoure la découverte de vieilles demeures porteuses d'abominables secrets du genre Amyville... Si le fond ne peut laisser espérer d'énormes surprises, d'autant que la fin fait appel aux très classiques effets purificateurs du feu, la forme, par contre, surprend. Par la rigueur de son interprétation d'abord. Outre le jeu très sobre de Rod Steiger, tous les autres comédiens sont dans le juste ton. A aucun moment, les juvéniles hôtes de la maison ne cèdent aux habituels propos bêtifiants de leurs homologues teen-agers de facultés. En auraient-ils le temps, d'ailleurs ?

Cette concision, ce sens du découpage font de *The Kindred* une œuvre attachante dont les enchaînements s'opèrent avec bonheur. Certes, les créatures de Michael John McCracken y sont-elles pour beaucoup pour créer cette ambiance de pourrissement fécond en natalités démoniaques. Exhibées avec parcimonie et très efficacement animées, elles atteignent une authenticité qui les rend d'autant plus redoutables et effrayantes.

Un bébé-monstre de "It's Alive III" de Larry Cohen.



Discret et non tapageur, *The Kindred* n'en aura pas moins constitué une des meilleures surprises de ce Festival pourtant faste dans sa programmation.

Norbert Moutier

USA. 1986. Réalisateur : Jeffrey Obrow, Stephen Carpenter. Producteur : Jeffrey Obrow. Scénaristes : S. Carpenter, J. Obrow, John Penney, Earl Ghaffari, Joseph Stefano. Directeur de la photo : Stephen Carpenter. Montage : John Penney et Earl Ghaffari. Musique : David Qnewman. Effets spéciaux : (créatures) : Michael John McCracken. Interprètes principaux : David Allan Brooks (John Hollins), Rod Steiger (Dr Philip Lloyd), Amanda Pays (Melissa Leftridge), Talia Balsam (Sharon Raymond). Durée : 1 h 32.

MAXIMUM OVERDRIVE

Les routiers ne sont plus sympas... d'ailleurs, il n'existe même plus de routiers... seulement des camions qui se pilotent seuls et qui se conduisent bien mal... Tel est le dernier scénario apocalyptique imaginé par Stephen King qui prend pour motif le passage discordant d'une comète dans notre système planétaire.

Dans un monde devenu fou... fou... fou, les mécaniques se sont libérées, décrétant de n'en faire plus qu'à leur tête. La rébellion prend tout d'abord des allures de cocasserie. C'est, d'entrée, l'enseigne lumineuse d'un très sérieux établissement bancaire qui arbore un magnifique "Fuck you" à l'intention de sa clientèle ou encore l'attaque surprise d'un couteau électrique qui s'en prend à sa manipulatrice. Mais il ne s'agit là que d'une phase préparatoire, hypocrite préambule destiné sans doute à ne pas trop attirer l'attention, à faire admettre à l'humanité un dérèglement apparemment passager. Mais rapidement, la révolte s'étouffe, se muscle, gagnant le monde des poids lourds dont les manifestations libertaires consistent à exécuter de folles sarabandes sur les parkings, à terroriser et à écraser au besoin quelques humains.

On peut s'étonner du choix de Stephen King, auteur à l'inspiration féconde, pour cette première réalisation qui semble avoir appliqué à l'inverse le fameux adage que l'on n'est jamais si bien servi que par soi-même. Le scénario est certes intéressant mais concède rapidement ses limites. Plus fait pour être celui d'une nouvelle, il peine à soutenir un film entier, lequel doit recourir constamment au remorquage de l'inspiration. Si bien que le minutage paraît plus important qu'il

n'est en réalité, ceci à cause du difficile renouvellement des péripéties. Cependant, le produit n'a pas lésiné sur les moyens mis en œuvre et la casse va bon train, aussi spectaculaire que généreuse. Plusieurs trouvailles comme cette mitrailleuse corrompue et ralliée à la cause des mécaniques rebelles préservent quelques moments forts. Le ton ne fait pas abstraction d'un certain humour dédramatisant. La démonstration de ces "Trucks" en folie se défilant sur la toile géante du Rex, avec le concours puissant de l'accompagnement musical du groupe AC-DC, ne manquait pas de panache, malgré quelques répétitions. Reste à savoir ce qui subsistera de cette tonitruante épopée sur l'écran pan and scanné, au son poussif, d'un écran de télévision ?

Norbert Moutier

USA. 1986. Réalisateur : Stephen King. Productrice : Martha Schumacher. Scénariste : Stephen King d'après sa nouvelle "Trucks". Directeur de la photo : Armand Nannuzzi. Montage : Evan Lottman. Musique : AC-DC. Directeur artistique : Giorgio Postiglione. Effets spéciaux visuels : Barry Nolan. Effets spéciaux : Steven Galich. Effets spéciaux maquillage : Dean Gates. Interprètes principaux : Emilio Estevez (Bill Robinson), Pat Hingle (Hendershot), Laura Harrington (Brett), Yeardley Smith (Connie), John Short (Curt). Durée : 1 h 37. Distributeur : Metropolitan Film Export.

THE MONSTER IN THE CLOSET

Grand prix de l'humour et prix spécial du jury

Si les films fantastiques abondent depuis de nombreuses années, il faut bien reconnaître que le compartiment "parodies" n'est pas des plus prolifiques, ni des plus fournis en matière de réussites totales. D'où notre extrême satisfaction de pouvoir clamer bien haut que le film écrit et réalisé par Bob Dahlin fait partie des chefs d'œuvre d'une catégorie encore plus difficile à illustrer que les œuvres destinées à effrayer ou à divertir par leur gravité.

Quel savoureux pastiche, en effet ! Et quel catalogue d'œuvres, de personnages, de situations, de phrases célèbres : c'est tout le cinéma fantastique qui défile, clins d'œil ininterrompus envers une cohorte de productions qui meublent notre mémoire : d'abord le monstre du titre, en hommage à tous ses confrères des années 50 et 60, à la fois Godzilla et Créature du lac noir ; ensuite les jeunes protagonistes, qui recréent le duo Clark Kent-Lois Lane, le savant de tous les B. Pictures désireux d'entrer en communication avec "l'être différent" (et qui n'y parvient pas), le prêtre toujours prêt à brandir son crucifix en guise d'ultime protection, le général qui se porte garant de l'efficacité de l'armée avec force déclarations solennelles, jusqu'au moment où il lance le "sauve-qui-peut", tous sont au rendez-vous. Et l'on en finirait pas de citer les séquences historiques ici parodiées, de la douche hitchcockienne au final Kingkongien où ne manque même pas la phrase fameuse — adaptée pour la circonstance — prononcée en 1933 par Robert Armstrong à l'ultime plan du chef d'œuvre de Schœdsack.

Sans doute les esprits chagrins ne manqueront-ils pas de persifler qu'il est facile de reprendre à son profit tout un monde bien connu ayant fait ses preuves et que le public sera heureux de retrouver ? Eh bien non, car tous les créateurs vous diront que le plus difficile, en matière de spectacle, c'est justement de faire rire avec talent.

Ce qui est bien le cas du film de Bob Dahlin qui dénote chez son auteur non seulement une connaissance profonde de ce dont il s'inspire, mais aussi une diabolique habileté d'en tirer la quintessence humoristique, le tout avec — semble-t-il — un profond respect pour ses illustres prédécesseurs. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, il ne s'agit pas là d'un "petit budget" confectionné à la hâte, la production ne s'étant rien refusé pour donner à ses images toute l'ampleur requise, comme en témoignent les visions de la créature déambulant dans les rues de San Francisco entièrement désertées de leurs habitants.

Une avalanche de gags parseme les péripéties variées autant que cocasses, toujours en référence aux grands titres du passé, le moindre n'étant pas la similitude de réaction de la jeune femme et de la créature à la vue du "héros" sans lunettes, ce qui nous révèle finalement que le monstre est du sexe féminin, à moins que... D'où un final transposant la Belle et la Bête de plus ironique manière !

L'absurde et le non-sens ne sont pas non plus oubliés ("puisque le monstre ne vit que dans les placards, faut détruire tous les placards pour tuer le monstre !") : le dernier mot du savant agonisant reconnaissant qu'il n'a pu comprendre le langage de la créature malgré leur dialogue musical venu tout droit d'un certain film de Spielberg ; l'aveugle appelant vainement son chien contre la porte du placard à quelques centimètres de son visage ; policier sommant la créature de "sortir les mains en l'air", autant d'instants mémorables d'une œuvre aux mille facettes, sautant allègrement de l'humour noir au délire non-sensique. Bref, il nous faut remonter à Schlock (ou, plus près de nous, à Galaxina) pour retrouver l'équivalent de ce "Monstre des Placards" que tout connaisseur de fantastique doit voir absolument, pour passer un joyeux moment dans un univers qui, jadis, peupla ses meilleures soirées de cinéophile.

Pierre Gires

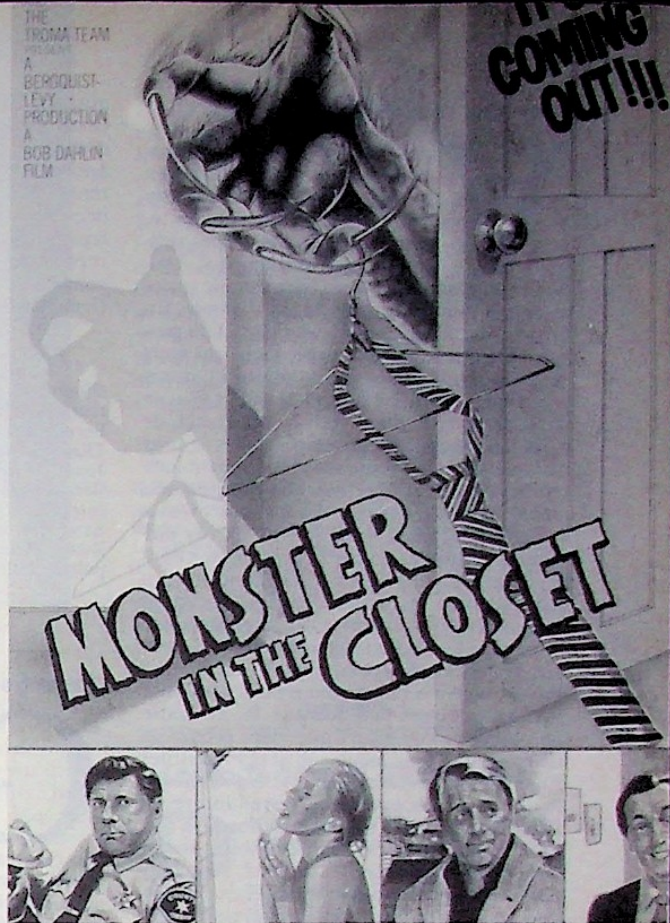
USA. 1986. Réalisateur et scénariste : Bob Dahlin. Producteurs : David Levy et Peter L. Bergquist. Directeur de la photo : Ronald W. McLeish. Montage : Raja Gosnell et Stéphanie Palewski. Musique : Barry Guard. Interprètes principaux : Donald Grant, Denise Du Barry, Claude Akins, Howard Duff, Henry Gibson, John Carradine. Durée : 1 h 35.

NIGHT OF THE CREEPS

Prix de la 1^{re} œuvre

C'était devenu une habitude dans les films de S.F. des années 50 : il tombait immanquablement des météorites ou des engins spatiaux incandescents, la nuit venue, dérangeant les timides ébats amoureux de quelques teen-agers romantiques.

Dans *Night of the Creeps* l'hommage à ces séquences est utilisé en guise de préambule, de flash-back troublé par l'irruption, peu conforme, d'un psycho-killer décapiteur.



Mais cette nuit de 1959 réserve encore de bien plus mauvaises surprises à l'humanité... l'engin spatial était porteur d'espèces de sangsues-limaces dont le repaire favori est le corps humain !

Fred Dekker qui signe ici sa première mise en scène après avoir écrit pour Steve Miner le sujet original de *House* persiste et signe dans le sens de la parodie. Ses personnages ou les choix de son action portent tous des noms évocateurs : Université Corman... Chris Romero donne la réplique à Cronenberg ou à son ami J.C. Hooper etc...

Mais la situation n'en est pas pour autant drôlatique au sein de cette université Corman. Les sangsues extra-terrestres pullulent, dévorant intérieurement les corps, transformant en monstres gloutons les victimes dans lesquelles elles se sont nichées. L'intervention de l'inspecteur Cameron (!) que l'on vit déjà livrer bataille au surnaturel dans *Halloween III*, donne le rythme à cet affrontement musclé comme celui d'un thriller. Un peu comiques dans leurs déplacements, les "Extra-sangsues" (le titre français) donnent par contre des effets remarquables de décrépitude humaine, de défigurations dus à David Miller connu pour ses travaux sur *Terminator* et *Les griffes de la nuit*.

Une heureuse symbiose horreur-parodie-action qui renouvelle quelque peu les vicissitudes encourues par le cheptel décidément particulièrement visé des universités. Cette première œuvre est aussi l'occasion de miser sur Fred Dekker qui ne devrait pas manquer de s'installer rapidement au hit-parade des créateurs de terreur cinématographique.

Norbert Moutier

USA. 1986. Réalisateur et scénariste : Fred Dekker. Producteur : Charles Gordon. Directeur de la photo : Robert C. New. Montage : Michael N. Knue. Musique : Barry De Vorzon. Effets spéciaux de maquillage : David B. Miller. Effets spéciaux visuels : David Stripes Prods. Interprètes principaux : Jason Lively (Chris), Jill Whitlow (Cynthia), Steve Marshall (J.C.), Tom Atkins (Ray Cameron). Durée : 1 h 25. Distribution : Warner Columbia.

VAMP

Vamp, réalisé avec savoir-faire par Richard Wenk, narre les aventures tragi-comiques de deux étudiants d'université, qui pour entrer dans ces ridicules associations qui peuplent les campus, doivent trouver une strip-teaseuse pour la soirée de fin d'année. En France, rien de plus simple, il suffit de passer à l'agence ANPE du spectacle qui vous en proposera une centaine (eh oui !), mais aux USA comment faire ? Il suffit d'aller dans une boîte, d'assister au spectacle, de dire deux mots à la strip-teaseuse et le tour est joué. Mais les choses se compliquent lorsque la boîte, qui n'ouvre qu'à la nuit tombée, s'avère être un repaire de diverses créatures en bikini : des Vampires ! Oui, ces pulpeuses créatures en bikini à paillettes dont le moindre mouvement des hanches fait pâlir d'envie les mâles ébaubis, sucent le sang des clients en rut, avec la bénédiction — pardon ! — la malédiction de la Princesse des Ténèbres, Katrina, alias Grace Jones ! *Vamp* mêle avec habileté trois styles cinématographiques différents, la comédie, l'horreur, et l'aventure que vient rehausser un ton parodique assez subtil et inhabituel. Et si le film se montre parfois un peu bavard, le metteur en scène rééquilibre l'intérêt de l'histoire avec des scènes d'action et d'horreur très efficaces (la métamorphose de Grace Jones en monstre hideux, l'étudiant coincé dans un ascenseur maléfique au risque de se faire décapité, la poursuite infernale entre voiture et camions dans de sombres ruelles). Mais l'atout majeur du film, s'avère être l'atmosphère envoûtante créée pour l'occasion. Dès la séquence d'ouverture, la photographie engendre ce "quelque chose" de malsain qui fait les films réussis, et ce malaise ira en progressant. Le repaire des vampires se trouve dans un quartier désert de la ville, lugubre à souhait. Ruelles sombres et humides, lumières froides et verdâtres, éclairages ne cernant que l'essentiel, souterrains inquiétants menant à une étrange crypte, participent à ce qui fait le charme envoûtant du film. Bénéficiant d'une direction artistique imaginative, et de remar-

"Retribution" de Guy Magar.



quables effets spéciaux de maquillage signé Greg Cannom. *Vamp* est un petit chef d'œuvre d'humour noir. Et lorsque le héros, apprenant l'atroce vérité (les vampires existent ! Mais cela nous le savions déjà...) déclare au directeur de la boîte de strip-tease : "Vous êtes un Vampire !", celui-ci répondra, avec un air nostalgique : "Personne n'est parfait". Effectivement, le sang, *Certains l'aiment chaud* !

Daniel Scotto

USA. 1986. Réalisateur : Richard Wenk. Producteur : Donald P. Borchers. Scénaristes : Donald P. Borchers et Richard Wenk. Directeur de la photo : Elliot Davis. Montage : Mac Grossman. Musique : Jonathan Elias. Effets spéciaux de maquillage : Greg Cannom. Effets spéciaux visuels : Apogée. Interprètes principaux : Chris Makepeace (Keith), Sandy Baron (Vic), Grace Jones (Katrina), Robert Rusler (A.J.). Durée : 1 h 33. Distributeur : Metropolitan Film Export.

RETRIBUTION

Un angoissant suspense fantastique

George Miller est un looser, un médiocre sur tous les plans, peintre sans gloire — génie méconnu ? — amoureux sans espoir d'une belle et gentille voisine d'hôtel vivant de ses charmes, alors que lui-même est aussi terne physiquement que son existence et sa condition sociale. Bref, George Miller décide un jour d'en finir avec tout cela. Mais quand la poisse vous colle à la peau, elle ne vous lâche pas facilement, voilà pourquoi il ne réussit même pas son suicide. Et c'est là que tout va commencer, pour lui, comme pour nous : pris en charge par une charmante doctoresse, notre homme va devenir la proie de cauchemars au cours desquels il rencontre et tue, dans des conditions effroyables, des personnages qui lui sont totalement inconnus. Comble de l'horreur : les journaux du lendemain relatent les meurtres en question, photos des victimes à l'appui, celles-là même que Miller a rencontré en rêve...

Sans être très novateur sur le plan du sujet lui-même, le scénario de Guy Magar nous développe un suspense fantastique fort angoissant et exempt de digressions superflues : nous suivons la quête de Miller, à la recherche d'un mystère qui le submerge et l'horrifie, avec un intérêt qui ne se relâche jamais jusqu'au dénouement explicatif, la tragédie ne cessant qu'au moment où l'infortuné Miller connaîtra enfin le repos éternel. C'est en fait un cas de possession qui nous est relaté, l'esprit d'un homme, Vito, martyrisé et tué dans d'atroces conditions, s'étant emparé de celui de Miller pour assouvir une vengeance posthume des plus implacables. En effet, les assassins qui seront confrontés au double de Miller, en proie à ses cauchemars connaîtront tous une fin horrible en rapport direct avec le supplice qu'ils ont, chacun, infligé à Vito.

Parallèlement, nous suivons la jeune doctoresse à laquelle Miller se confie et qui va risquer sa carrière et sa vie pour résoudre le cas étrange de son malade et nous pénétrons dans le petit monde sympathique des clients de l'hôtel où vit Miller, le tout décrit avec force détails pittoresques et vrais, contribuant au contraste violent avec les événements fantastiques du récit, donnant à ces derniers encore plus d'efficacité dramatique. Les visions d'horreur (le boucher scié avec la carcasse de bœuf dans laquelle il est enfermé, le garagiste se coupant la main avec halumeau) justifiées par le script sont décrites avec un réalisme brutal et d'excellents effets spéciaux.

Dans la longue lignée des vengeances d'outre-tombe, celle-ci figurera désormais en bonne place, d'abord par le soin avec laquelle elle est exposée et réalisée, ensuite par la prestation magistrale de son interprète principal, Dennis Lipscomb qui utilise au plus grand profit de son personnage un visage et une personnalité de "Monsieur-tout-le-monde" conférant une véracité indéniable à ce George Miller en proie à son aventure surnaturelle. Ses terreurs, ses incertitudes, ses sentiments contradictoires, tout cela est traduit avec une apparente aisance par un comédien pour nous inconnu mais qui mérite de sortir de l'anonymat, tout comme Miller lui-même. Quant à Guy Magar, ses références et ses citations semblent dénoter qu'existe en lui un cinéphile imbu de fantastique (les masques monstrueux de la séquence initiale dont celui de Frankenstein-Karloff versant une larme à la vue du corps sanglant du suicidé) et ce n'est sans doute pas un simple hasard si *Retribution* nous fait penser au *Locataire* de Polanski ! D'où l'intérêt de ce film qui mérite d'être vu par tous les amateurs de bon cinéma fantastique.

Pierre Gires

USA. 1987. Réalisateur : Guy Magar. Scénariste : Guy Magar et Lee Wasserman. Directeur de la photo : Gary Thielges. Musique : Alan Howarth. Directeur artistique : Robb Wilson King. Interprètes principaux : Dennis Lipscomb (George Miller), Leslie Wing (Dr Jennifer Curtis), Suzanne Snyder (Angel), Jeff Pomerantz (Dr Alain Falconer), George Murdock (Dr Talbot), Pamela Dunlap (Sally Benson), Susan Peretz (Mrs Stoller). Durée : 1 h 30. Distributeur : Eurogroup. Présenté en 1^{ère} mondiale.

ALLEMAGNE

JOEY

Second long métrage de Roland Emmerich, jeune réalisateur et producteur indépendant, *Joey* réunit tous les ingrédients nécessaires à la fabrication d'un film de merveilleux. Mystérieuse histoire de communication avec l'au-delà, télékinésie, marionnette maléfique, un peu de science-fiction et d'épouvante, entourent Joey, un petit garçon qui vient de perdre son père. Toutefois, l'œuvre souffre d'une discontinuité scénaristique évidente, et la perfection des effets spéciaux aussi aboutie soit-elle ne palie pas à ce défaut majeur. L'effort d'Emmerich est louable ; certes, il révolutionne les structures de la production allemande (voir interview E.F. n° 72), mais ses protestations concernant sa filiation spirituelle avec Spielberg semblent vaines. *Joey* perd de sa force dans une assimilation inutile.

Daniel Scotto

Allemagne. 1986. Réalisateur : Roland Emmerich. Scénaristes : R. Emmerich, Hans J. Haller et Thomas Lechner. Producteur : Klaus Dittich. Directeur de la photo : Egon Werdin. Montage : Tomy Wigand. Musique : Hubert Bartholomae. Supervision des effets spéciaux : Hubert Bartholomae. Interprètes principaux : Joshua Morrel (Joey), Eva Kryll (Laura), Tamy Shields (Sally), Jan Zierold (Martin), Barbara Klein (Dr Haiden), Matthias Kraus (Bernie). Durée : 1 h 34. Distributeur : Eurogroup.



"Legend of the Overfiend", un grand dessin animé d'horreur japonais.

GRANDE-BRETAGNE

DREAMCHILD

Prix du meilleur scénario

New York 1932. Alice Hargreaves, une octogénaire britannique jusqu'au bout des ongles et qui, quoique sentant sa fin proche, n'a rien perdu de sa vigueur d'esprit ni de sa verve, vient participer à la célébration du centenaire de Lewis Carroll. Car c'est elle qui jadis inspira "Alice au pays des merveilles" et "De l'autre côté du miroir" au Révérend Charles Dodgson, dont Lewis Carroll était le pseudonyme. Elle est accompagnée de la jeune Lug, sa demoiselle de compagnie, qu'elle tyrannise gentiment, ne lui laissant guère le temps de faire autre chose que s'occuper de sa personne.

Mais à New York, bien des choses attendent les deux femmes : la presse, toujours avide de sensationnel mais fort peu scrupuleuse dans ses méthodes ; et aussi pour Lug, l'amour, qui n'était prévu ni dans ses plans, ni dans son contrat de travail... Mais surtout une confrontation, pour la vieille dame, avec bien des souvenirs, bien des réminiscences. Le film de Gavin Milar, tout aussi anglais que le personnage féminin central, repose sur un scénario d'une grande ingéniosité, et parvient ainsi à mêler avec profit le présent — à plusieurs niveaux — et le passé : les personnages sont à la fois suffisamment typés pour prendre une valeur de symbole et assez nuancés pour donner à l'histoire un caractère profondément humain, où la fraîcheur côtoie la gravité, et le rêve la réalité.

Fréquent hommage au cinéma du milieu de ce siècle, le film joue par ailleurs avec justesse sur des oppositions dont les germes sont habilement disposés : entre la vieille et traditionnelle Angleterre et la jeune et impétueuse nation américaine, entre les générations — avec un pont tout en nuance établi par le couple Lug-Jack : Lug, qu'une adolescence toute frémissante aux élan les plus naturels de l'existence pousse à échapper à l'emprise de sa "maîtresse" et Jack, jeune journaliste, qui a l'habileté, au contraire de ses collègues, d'aligner sa courtoisie naturelle sur les attentes de la vieille dame. Cela lui permet, de façon différente, de jouer les princes charmants aux yeux de Lug comme à ceux d'Alice. Cette relation sentimentale entre les deux jeunes gens trouve un contrepoint des plus subtils dans l'évocation des

rapports entre Alice enfant et le Révérend Dodgson, et ce avec une émotion contenue, grâce au jeu tout en finesse de Ian Holm qui, dans le rôle de Dodgson, sait traduire de façon touchante la fascination qu'exerce sur lui la fillette, en lui ôtant toute ambiguïté. Quelques évocations plus fantastiques, dues aux remarquables animations de Jim Henson suffisent à faire planer sur l'ensemble de l'histoire une aura de féerie directement issue des romans qui, en un sens, sont le point de départ de l'idée même du film, tandis que certains passages, tels le discours final d'Alice ou ses brèves remontrances aux journalistes, achèvent de lui conférer le ton d'un conte philosophique.

Grâce à la rigueur du scénario et au soin de sa mise en scène, Milar transforme ainsi ce qui aurait tout aussi bien pu desservir le langage de l'image en une arme maîtresse, faisant de *Dreamchild* un petit chef-d'œuvre cinématographique.

Bertrand Borie

G.B. 1985. Réalisateur : Gavin Milar. Producteurs : Kenith Trodd, Rick McCallum. Scénariste : Dennis Potter d'après "Alice au pays des merveilles" de Lewis Carroll. Effets spéciaux animatroniques : Jim Henson. Conception des créatures : Lyle Conway. Interprètes principaux : Ian Holm (Charles Dodgson), Amelia Shankley (Alice), Coral Browne (Alice Hargreaves), Nicola Cowper (Lug), Peter Gallagher (Jack). Durée : 1 h 30. Distributeur : Cannon France.

RAWHEAD REX

Rawhead est une créature démoniaque qui a jadis été enfouie sous une espèce de menhir par les habitants d'un village qu'elle avait dominés pendant des siècles. L'inconscience d'un fermier s'en prenant à ce sépulcre permet le retour vengeur de la bête bien décidée à s'en prendre aux descendants des villageois qui l'avaient enterrée. Force est de rendre hommage aux effets de la créature (dus à Peter Litten) une des plus diaboliques et sophistiquées rencontrées dans cette taille gigantesque. Mélange de King Kong et de la diabolique apparition des "Rendez-vous de la peur" de Jacques Tourneur, la bête munie d'une effroyable dentition mobile fait illusion malgré un ensemble de plans où elle apparaît assez longuement. A créditer aussi à l'actif de ce film l'excellent travail d'éclairage et de cadrage notamment dans les scènes nocturnes dans les bois dont la créature est le croquemitaine par excellence.

Il faut aussi voir dans *Rawhead Rex* l'éternelle opposition entre le bien et le mal, son incarnation étant bien sûr, la bête. En ce sens, le style du film évoque les exorcisme auxquels se livraient les prêtres de l'époque de la Hammer Films, le jeu se trouvant cette fois compliqué par l'impensable complicité d'un sacristain prenant faits et cause en faveur de la bête. Etonnant périple visuel autour d'une assez originale illustration du mythe de Lucifer, *Rawhead Rex* confirme le talent pictural d'un réalisateur qui devra néanmoins veiller à ne pas uniquement s'immoler devant l'autel de la technique.

Norbert Moutier

G.B. 1987. Réalisateur : George Pavlou. Producteurs : Kevin Attew, Don Awkins. Scénariste : Clive Barker d'après sa nouvelle. Directeur de la photo : John Metcalfe. Direction artistique : Len Huntingford. Effets spéciaux (créature) : Peter Litten. Interprètes principaux : David Dukes (Howard Hallenbeck), Kelly Piper (Elaine Hallenbeck), Ronan Wilmot (Declan O'Brien), Niall Toibin (Révérend Coot). Durée : 1 h 29.

JAPON

LEGEND OF THE OVERFIEND

Parler des dessins animés évoque invariablement un univers infantile, aseptisé et rassurant à la manière de leur père à tous : Walt Disney.

Rares sont les fois où l'animation consent à s'encanailler (*Fritz the Cat*, *Tarzoan...*), peu de producteurs prennent le risque de la différence. Venant d'un Japon où, la violence est acceptée mais où les choses du sexe sont vues d'un mauvais œil, l'initiative a de quoi surprendre !

Un jeune lycéen, victime de pulsions incontrôlables, se trouve atteint de frénésie sexuelle. De simple voyeur ravi, celui-ci va se trouver entraîné dans un monde en délire, la folie s'emparant également des lycéennes et de leurs partenaires. Cette flambée sexuelle surprend et amuse. Adoucie par un graphisme esthétique, la pornographie devient à la fois normalisée et parodique. Presque rassurante.

Mais ce préambule osé n'est qu'un modeste avant-goût : derrière cette frénésie subite se cache une entité diabolique, un ennemi supérieur venu d'une lointaine galaxie pour accéder au contrôle absolu de la planète. Rapidement, les ébats amoureux se transforment en luttes féroces entre tenants de pouvoirs magiques et destructeurs. De la bagatelle sexuelle, le film bascule dans le monde des super-héros avec leurs pouvoirs illimités, leurs rayons destructeurs, leurs monstres hérités tout droit de l'esprit des "pulp magazines" américains des années 50.

Audace et extravagance s'allient pour repousser en permanence les limites de l'imagination, le contrôle du mouvement animé. Réalisé avec des moyens que l'on devine considérables, ce moyen métrage met en évidence les ressources d'un cinéma fantastique japonais qui commençait à se faire oublier. Peut-être ouvre-t-il aussi la voie à toute une série de cartoons aux charmes choquants et agressifs...

Norbert Moutier

Japon. 1987. Réalisateur : Mideki Takayama. Producteur : Yasuhiro Yamaki. Histoire originale : Toshio Madea. Scénariste : Goro Sanyo. Direction de l'animation : Dan Kongoji et Toshio Sato. Directeur artistique : B.B. Cat. Musique : Masumichi Amano. Producteur : Japan Audio Visual Network. Durée : 40 mn.



Freddy est une incarnation du mal. Pourtant, éliminer Freddy ne veut pas dire pour autant éliminer le mal...

ENTRETIEN

AVEC CHUCK RUSSEL Réalisateur de Freddy 3 par Bertrand Borie

Comment êtes-vous entré dans le projet de Freddy 3 ?

J'ai été tout de suite conquis par l'idée de faire ce film. J'avais vu le premier *Freddy*. C'était l'un des plus efficaces que j'aie jamais vu venant d'une production indépendante. Surtout pour le budget. Et le personnage de Freddy m'avait fasciné. De plus, tout ce qui touche au rêve m'impressionne. J'ai été l'un des auteurs du scénario de *Dreamscape*. Après avoir vu le premier *Freddy* j'avais rencontré le producteur, Bob Shaye, et j'avais eu l'occasion de lui dire tout ce que m'inspirait le personnage, toutes les idées que j'avais en tête pour le développer, pour le pousser plus loin. Bob Shaye avait déjà un scénario pour le troisième film mais qui réclamait une réécriture. Il me l'a montré. Tout est alors allé très vite. Cela faisait plus de dix ans que je travaillais dans le cinéma comme producteur, comme scénariste et aussi comme assistant réalisateur sur des films comme *Death Race 2000* ou *Cannonball Run*. J'avais vraiment envie de passer à la réalisation.

Et quelle a été la contribution de Wes Craven sur Freddy 3 ?

C'est lui qui a écrit le premier jet du scénario. Celui que m'a soumis Bob Shaye. La réécriture s'est finalement révélée importante, puisqu'elle a porté sur à peu près 60 % du scénario. Mais tout le concept de base de celui-ci, en particulier, est de Wes. Certains

aspects — comme le côté religieux — sont de moi.

Qu'est-ce qui vous permettait d'aller "plus loin" ?

Il ne faisait aucun doute à mes yeux, que ce qui allait me permettre d'aller plus loin, tant au niveau de l'intrigue qu'à celui du personnage de Freddy, c'était de jouer à fond sur la dimension onirique, de l'accentuer pour la mettre au premier plan. Il me paraissait fondamental de concentrer l'histoire dans un monde qui appartienne complètement au domaine du rêve. Ainsi la maison d'Elm Street, dans *Freddy 3*, n'est vue que dans les rêves. Jamais dans la réalité. C'était une conviction, en tant que réalisateur, qu'il fallait complètement franchir cette frontière.

*Pour des films comme *Dreamscape* et *Freddy 3*, avez-vous consulté des scientifiques spécialisés dans l'étude des rêves ?*

Oui. Toute une partie de ce qui se trouve dans ces films, et surtout dans le premier, est basé sur des travaux de spécialistes : en particulier le problème de la conscience qu'on peut avoir de ses propres rêves sans être éveillé. Il y a des recherches très poussées sur ces questions.

Avez-vous toutefois rencontré des difficultés du fait que deux films avaient déjà pas mal "écumé" le sujet de Freddy ?

Non, pas vraiment, car le concept même du film, reposant sur l'idée que les gens se retrouvaient dans le monde du rêve pour combattre Freddy modifiait radicalement la situation de départ. Le premier film était beaucoup plus un film de terreur, qui visait à mettre les personnages, individuellement, en situation d'horreur. J'étais aussi intéressé par le fait de ramener sur l'écran Nancy plus âgée, avec tout son passé, et de la faire agir en fonction de celui-ci sans pour autant

jamais faire appel à un flash-back ou à une reprise des précédents films. Autre différence enfin : les autres films se présentaient davantage, à leur façon, comme des histoires de fantômes. Jamais Freddy n'était réellement confronté avec son propre destin — en particulier avec ce qui lui était arrivé et qui donnait vraiment la clé pour le détruire.

*Par ailleurs, *Freddy* n'est finalement pas tellement présent sur l'écran...*

Non, c'est exact. Il est surtout présent par ce qu'il déclenche, ce qui tourne autour de lui. C'est un point sur lequel il m'a fallu convaincre Bob Shaye. Freddy n'apparaît vraiment que lorsque c'est important pour le déroulement de l'histoire, quand il a sa place dans celle-ci.

On a aussi le sentiment que le personnage prend plus de distance : non seulement il contient une certaine dose d'humour, mais de surcroît, il agit de façon moins directement physique sur ses victimes...

Tout cela faisait, pour moi, partie, dès le départ, du potentiel du personnage : le côté onirique, l'humour. Et c'est vrai qu'ici, Freddy ne passe pas son temps à taillader ses victimes, ce n'est pas le personnage de *Vendredi 13*. Il est d'une autre nature. Ce qui m'intéresse c'est de jouer sur le côté effrayant de tout ce qui peut naître de l'imagination. Et du coup, il me semble que l'humour — l'humour noir en particulier — devient presque partie intégrante du phénomène. Par ailleurs, cette conception du sujet permet également de jouer davantage sur la personnalité des différents protagonistes.

Certes il y a un fil conducteur. Mais on a aussi un peu le sentiment que l'histoire repose sur autant de sketches qu'il y a de cauchemars, et qu'il s'est surtout agi de les relier entre eux, plus que de bâtir un véritable processus dramatique couvrant tout le film...

C'est assez exact. Mais c'est dû au fait que les cauchemars sont devenus le véritable terrain de l'affrontement : celui-là même sur lequel Freddy provoque ses adversaires, songez aux mots qu'il écrit sur la poitrine de l'un d'eux ! Le lien est cette fois autant assuré par le personnage de Nancy — à la fois premier adversaire de taille qu'il a eu à affronter Freddy et psychiatre spécialisée dans les problèmes du rêve — que par les événements. Alors c'est vrai que la véritable histoire du film — le combat contre Freddy — devient plutôt l'objet d'une série d'épisodes, entrecoupée par les passages dans la réalité.

Et chaque cauchemar semble avoir son leit-motiv : le fou, la télévision, les marionnettes...

Oui, chaque rêve est caractérisé par un thème. Ceci pour deux raisons au moins. Je crois d'abord que cela correspond, visuellement, au caractère obsessionnel du rêve; qui tend souvent à se concentrer sur un objet, une idée. Et puis on revient au fait qu'il s'agit pour Freddy d'éliminer les personnages l'un après l'autre et que, pour cela, il joue sur leur personnalité, sur quelque chose qui la matérialise. Celle qui veut être actrice est tuée par la télévision. Telle autre dont le début a montré qu'elle avait des problèmes de relation avec sa mère est victime d'un fantasme dont celle-ci est le centre : sa mère boit, et cette fixation se retrouve dans le cauchemar. Et ainsi de suite... De plus, c'est très visuel. Nous avons été très attentifs, dans l'écriture de nos séquences, au rapport entre leur contenu et la personnalité de la victime et ses peurs. Cela a constitué l'une de nos toutes premières préoccupations.

Le Fantastique est-il votre genre favori ?

Ah oui ! Je veux continuer à faire des films fantastiques car c'est là que je trouve le plus matière à m'exprimer. C'est un genre qui m'excite réellement. C'est aussi certainement celui qui donne le maximum d'occasions de surprendre les spectateurs et qui se prête le plus au visuel. Je ne parle pas seulement d'effets spéciaux : je parle aussi du jeu sur les couleurs, les formes, les mouvements de caméra...

Mais il y a cette fois dans Freddy un côté religieux, mystique qui n'était pas dans les films précédents. Est-ce une sorte d'hommage à des films comme L'Exorciste et La Malédiction ?

Non. Pas ici. Simplement, je crois en Dieu — donc au Diable — et au Bien et au Mal. Ça c'est le point de départ. Je n'avais jamais été satisfait par le fait que, dans les deux premiers films, la fin n'en était pas une. Cette fois je voulais que la fin fût radicale et aussi, comme je vous l'ai dit, pousser plus loin le personnage. Cela ne pouvait qu'aboutir à faire de Freddy une sorte d'incarnation du Mal. A partir de là, le reste venait logiquement... Et j'ai d'autant mieux franchi le pas que cela correspondait à des valeurs auxquelles je crois...

La séquence du squelette est-elle un hommage à Ray Harryhausen ?

Complètement. Jason et les Argonautes m'a toujours fasciné. C'est, en matière d'effets spéciaux, une des plus grandes réussites du cinéma. Quoi qu'on ait pu faire comme progrès dans ce domaine, je crois qu'on ne peut que s'incliner devant la quantité et la qualité du travail fourni pour un film comme celui-là. Et cela faisait longtemps que je guettais l'occasion d'extérioriser ce sentiment.

Est-ce que vous avez eu des problèmes avec la censure ?

Non, parce que tout est montré sous l'angle

du fantasme et de l'imaginaire. De plus, je me suis efforcé de ne jamais rendre la violence sadique ou répugnante. Je suis assez de l'avis de Stephen King quand il dit qu'il y a plusieurs sortes d'épouvante et qu'on peut faire peur sans écœurer. C'est mon option

Question de détail : on a pu voir une photo où, lorsque l'infirmière veut séduire l'adolescent et devient Freddy, elle garde son buste de femme, et ce n'est pas dans le film. Pourquoi ?

Tout simplement parce que c'est bien ainsi qu'on a commencé par filmer la scène. Mais cela ne marchait absolument pas. C'était prévu au départ, mais c'était tellement grotesque que c'en était ridicule. C'était Freddy-Pin-up ! Alors j'ai réécrit la scène...

Combien de temps a duré le tournage ?

Tout a été très court. Nous avons tourné environ pendant 55 jours, plus une petite

donnée envie de choisir Badalamenti. Quant aux synthétiseurs, c'est un choix esthétique personnel, lié à des problèmes de budget. Tous les Freddy ont été réalisés avec des budgets modestes, ce qui n'est pas un mal, car cela oblige à faire travailler au maximum son imagination. Mais cela suppose aussi des contraintes de temps et d'argent. Et, notamment pour la musique et les effets spéciaux. J'ai eu une équipe à qui je dois des prodiges d'ingéniosité.

Vous disiez tout-à-l'heure que la fin de Freddy 3 a un côté radical qui ne laisse aucune possibilité de suite, de survie pour Freddy. Pourtant à la dernière image, la fenêtre de la maquette représentant la maison d'Elm Street s'allume...

Oui, et ce n'est pas un clin d'œil. C'est l'idée que, d'une part, les individus n'en ont pas forcément fini avec les cauchemars. Même si Freddy, mort, ne peut plus y revenir, ce qu'ils ont vécu appartient à leur passé, lequel nourrit toujours les rêves. Et puis surtout,



"Freddy n'apparaît vraiment que lorsque c'est important pour l'histoire"

période avec une équipe réduite. L'ensemble s'est terminé juste avant Noël et toute la post-production s'est faite en deux mois. La coordination a peut-être constitué l'aspect le plus difficile du personnage.

Vous vous y connaissiez déjà bien en effets spéciaux ?

Ils ne m'effrayaient pas, mais pour la technique, je ne suis pas un spécialiste. Cependant, j'ai beaucoup d'idées sur la façon de les utiliser, car ils sont le moyen de créer l'extraordinaire, le rêve, le fantastique pur. Et j'aime beaucoup m'en servir, à condition qu'ils soient justifiés.

Pourquoi avoir demandé au compositeur Angelo Badalamenti de travailler sur les synthétiseurs ?

Tout d'abord, c'est Blue Velvet qui m'a

si l'on entre dans l'idée que Freddy était une manifestation du mal, éliminer Freddy ne signifie pas pour autant qu'on a éliminé le mal lui-même. Cela, c'est bien entendu lié aux croyances dont nous parlions précédemment. C'est ma façon d'envisager la fin et de la justifier. De toute façon, ce peut être la politique de la production que d'envisager encore un Freddy...

Et vous-même, vous pourriez être intéressé ?

Pour être franc, je travaille à nouveau avec Bob Shayel mais sur un projet tout différent. Ce n'est pas dans l'ordre de mes préoccupations actuelles... ■■

Propos recueillis et traduits
par Bertrand Borie

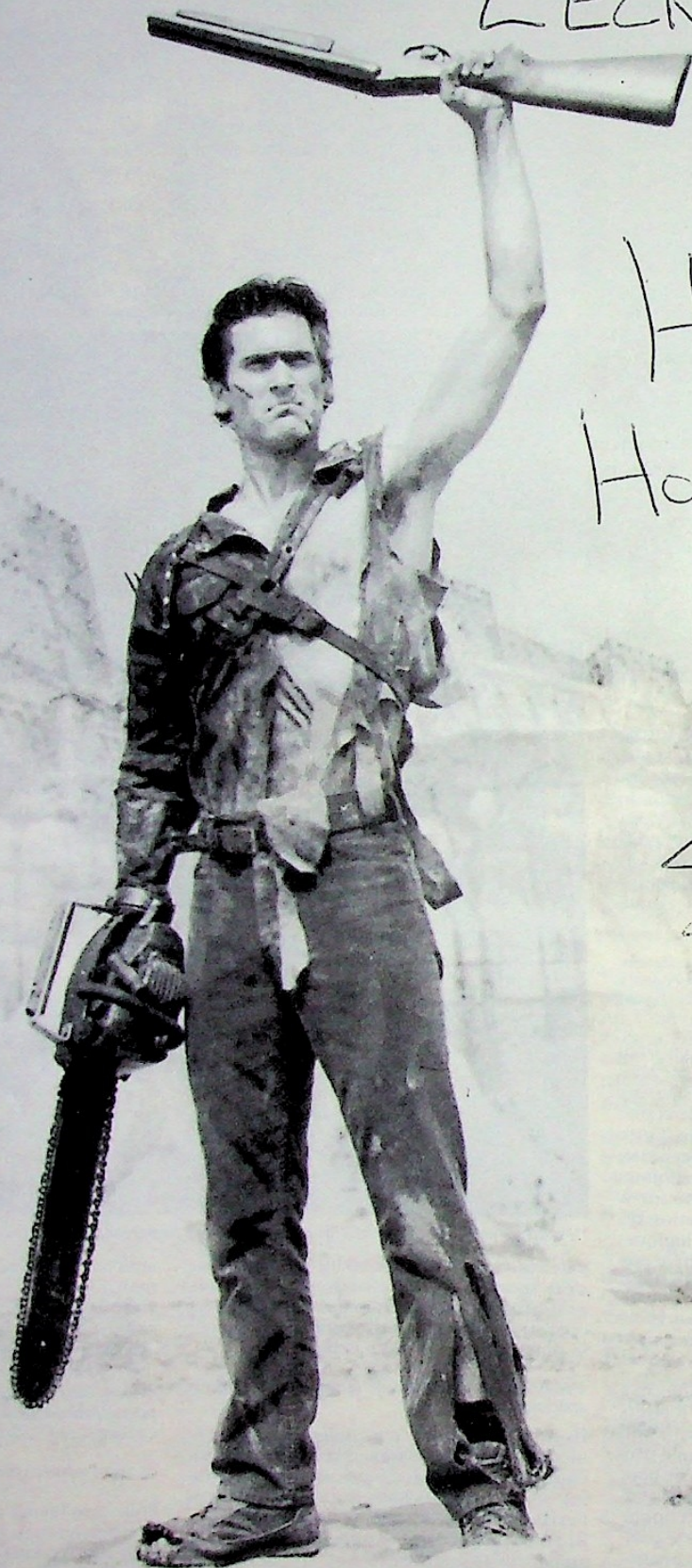
AUX LECTEURS DE
L'ECRAN

FANTASTIC;

HAPPY
HORRORS!

VOTRE
AMI,

SAM
RAIMI





Après une ovation délirante du public du Rex, Sam Raimi présente la Licorne d'Or qu'il vient de remporter au Festival du Film Fantastique.

SAM RAIMI, CINÉASTE

Nous avons découvert Sam Raimi au printemps 82, à l'occasion de la présentation au Marché du Film Américain à Los Angeles d'*Evil Dead*. Nous voulions connaître, en effet, l'auteur de cet extraordinaire film-choc qui renouvelait complètement le cinéma "gore", par son humour, ses prouesses techniques et ses inventions permanentes. *Evil Dead* nous avait séduits à tel point qu'immédiatement nous décidâmes de lui consacrer la couverture de juillet. Nous rencontrâmes Sam Raimi en compagnie de son producteur Robert Tapert et du comédien Bruce Campbell. Nous fûmes stupéfaits de nous trouver face à un réalisateur de 22 ans, et charmés par sa grande courtoisie et une modestie non-feinte. Il nous semblait alors urgent de faire connaître aux fantasticophiles français ce nouveau cinéaste. Huit mois après, Sam Raimi était l'invité du Festival de Paris du Film Fantastique, où *Evil Dead* obtint l'ovation du public.

Cinq ans après, il nous tardait de revoir Sam Raimi, et aussi de découvrir l'une des "suites" les plus attendues du cinéma fantastique. Sam aurait-il conservé son "punch", son enthousiasme, son imagination ? Pouvait-il surpasser *Evil Dead I* ? A toutes ces questions, nous connaissons maintenant les réponses. A nouveau présent au Festival de Paris, Sam Raimi a obtenu un véritable triomphe. Le verdict est tombé : pour une fois d'accord, le Jury et le public lui ont attribué leur grand prix, qui plus est, dans une compétition de grande qualité. Il faut dire qu'avec *Evil Dead 2*, Raimi tient tous ses engagements. Fait assez unique pour être souligné, il a même tourné des scènes — ainsi qu'il l'a confié sur scène au public — pour les spectateurs du Grand Rex. Celle — mémorable — de l'œil éjecté qui ira se loger dans la bouche d'une comédienne, et celle de la tête coupée qui s'accroche à la main de Bruce Campbell. Sam Raimi vient donc de nous conforter dans nos convictions : il est bien le plus doué des jeunes réalisateurs dans son domaine.

Cinéaste "génial", certes, dont le talent n'a pas faibli en 5 ans, bien au contraire, mais qu'en est-il de Raimi lui-même ? S'est-il laissé influencer par les magnats hollywoodiens ? Le succès l'a-t-il grisé ? Les épreuves rendu amer ou cynique ? Les exemples, dans notre domaine, ne manquant pas, nous étions prêts à envisager une déception. Fort heureusement, il n'en est rien. Nous avons retrouvé Sam Raimi tel qu'il était à ses débuts. Ayant acquis bien sûr de la maturité, mais profondément inchangé. Aucun doute qu'il nous réserve, au cours de ces prochains mois de nouvelles surprises ! Avec son air sage et modeste, il va sûrement nous concocter les pires atrocités que l'écran fantastique ait jamais connues...

Un entretien avec le plus talentueux des réalisateurs américains d'horreur

par Giuseppe Salza

Vous doutiez-vous, lorsque vous avez réalisé Evil Dead, il y a quelques années maintenant, que vous lui donneriez un jour une suite ?

Non, absolument pas. J'aurais trouvé très drôle qu'on m'en parle lorsque j'ai fini ce premier film. Mais avec *Mort sur le gril* j'ai eu une très mauvaise expérience des studios, qui ont maltraité le film, enlevé le rôle principal à mon grand ami Bruce Campbell pour mettre quelqu'un d'autre à la place et ainsi de suite. Ils ont même changé la musique... Je tenais à réaliser un film avec Bruce Campbell et la meilleure façon de faire en sorte que personne ne puisse intervenir sur ce choix était de tourner une suite à *Evil Dead*, dont il était la vedette. La vraie raison pour laquelle j'ai fait ce film, au départ, c'était parce que j'avais envie de retravailler avec ces gens merveilleux. Après, nous nous sommes demandé comment faire le meilleur film possible. J'ai donc entrepris d'en écrire le scénario avec un de mes amis, Sheldon Leddage, mais il aurait été trop cher à mettre en scène et nous avons dû y renoncer. L'histoire, qui était celle du voyage dans le temps de Ash, le personnage principal, faisait appel à des décors et des costumes d'époque, des armures, des catapultes, que nous ne pouvions nous offrir. J'ai donc écrit, avec un autre de mes amis, ce scénario plus abordable, que je savais pouvoir tourner dans un décor unique et ainsi de suite.

Il a été question, à un moment donné, que Dario Argento produise Evil Dead 2...

J'admire beaucoup tout ce qu'il fait, et nous en avons effectivement parlé, mais ça ne s'est jamais concrétisé, sans que je sache exactement pourquoi. Nous n'avons pas suivi le même chemin. Mais j'aimerais beaucoup faire quelque chose avec lui, un jour. J'adore *Suspiria*. Vous avez vu *Profondo Rosso* ?

Oui, c'est un film formidable, très esthétisant.

Il est très inspiré par Mario Bava. Vous savez que je n'ai vu qu'un film de Bava, mais il m'a fait une impression telle que je n'ai jamais pu l'oublier. C'est *Les trois visages de la peur*, avec Boris Karloff. J'ai eu incroyablement peur en le voyant !

Vous vous référez à Dario Argento et Mario Bava. Pourtant, on ne peut pas dire que vous soyez vous-même un grand adepte des éclairages sophistiqués et des images léchées. Vous vous ingéniez plutôt à placer vos personnages dans des situations pénibles.

C'est vrai. Je me situerais à la frontière entre le documentaire et le film d'horreur. Je tourne des films dont le but est de faire réagir les spectateurs et pour y arriver, je supprime les filtres, les gélâtines devant les projecteurs et ainsi de suite. Au lieu d'être belle, l'image devient laide, mais c'est le genre du film qui l'impose. Je ne m'y prendrais pas de la même façon si je tournais des films d'amour.



Une mauvaise expérience avec "Mort sur le gril"

Avant de parler d'Evil Dead 2, que pensez-vous de l'échec relatif de Mort sur le gril, en Europe ? Il nous semble que l'humour du film a été mal perçu par le public...

Vous savez, je crois que le public a toujours raison, et que si le film n'a pas bien marché, c'est qu'il n'était pas assez bon. J'espère que les spectateurs voudront bien me pardonner et qu'*Evil Dead 2* leur plaira davantage. Tout ce que je peux leur promettre, c'est d'essayer de faire encore mieux la prochaine fois.

J'ai eu l'occasion de parler, il y a quelques jours, à Michael Weldon, le scénariste de la série des Psychose, et selon lui, on retrouverait dans Crime-wave un humour typique du splatstick, comparable à celui des Trois Stooges, par exemple...

Oui, c'est vrai : je me suis inspiré des Trois Stooges. Mais j'avoue d'autres influences, littéraires en particulier. Cela dit, l'Embassy, qui a entièrement réécrit le scénario et remonté une partie du film, a eu un impact encore plus grand sur le résultat. Le résultat ne pouvait pas être bon ; trop de gens y ont mis le main. C'est pour cela que je m'efforce maintenant de garder le contrôle des opérations.

Irwin Shapiro, dont on a vu le nom au générique

du premier Evil Dead, a-t-il de nouveau joué un rôle pour le second ?

Oui, comme producteur exécutif, aux côtés d'Alex de Benedetti. C'est un monsieur d'un certain âge, qui nous a toujours donné des conseils pleins de sagesse. C'est lui qui nous a aidés à donner le jour au premier *Evil Dead*, et nous ne ferions rien sans lui demander son avis sur le financement, le marketing et même le scénario. C'est un excellent critique et il se montre avec nous d'une grande franchise, ce qui est très utile.

De quand date la première version du scénario de Evil Dead 2 ?

Je l'ai écrite il y a deux ans, mais j'ai mis un an à le mettre au point. J'en ai écrit neuf versions différentes car je m'efforçais constamment d'y introduire davantage d'action, d'éléments palpitants, excitants pour le spectateur. Nous avons commencé le tournage il y a un an.

Saviez-vous dès le départ que vous disposeriez d'un budget de trois millions de dollars, ou bien avez-vous été amené à opérer des révisions parce que le budget ne vous permettait pas de faire tout ce que vous auriez voulu ?

J'ai été obligé de couper quelques scènes, en effet.



**La remise du trophée à Sam Raimi en présence de Gérard Krawczyk et Brigitte Lahaie.
Alain Schlockoff, Sam Raimi, R. Schlockoff et Jim Muro.**



SAM RAIMI CINEASTE

A un moment donné, par exemple, la fille retourne en courant vers sa voiture et elle est attaquée par la végétation ; des lianes s'enroulent autour d'elle. Au départ, elle était censée bondir dans sa voiture, mais elle oubliait qu'il n'y avait plus de pont et elle se retrouvait dans l'eau. Et là, sous l'eau, on découvrait l'épave d'une autre voiture qui se trouvait déjà là depuis longtemps, avec un squelette au volant. Et la fille n'arrivait pas à sortir de la voiture et à remonter à la surface ; ou plutôt, chaque fois qu'elle y parvenait, le squelette la rattrapait et l'attirait de nouveau vers le fond. De la surface, on la voyait chercher de l'air en vain, sa tête réapparaissait une ou deux fois, elle se débattait puis disparaissait de nouveau, du sang montait alors à la surface, puis on voyait surgir son crâne qui flottait sur l'eau ! (Rires). J'ai dû y renoncer. L'eau coûte trop cher. Enfin, le fait de tourner sous l'eau...

Parlez-nous un peu de la préparation du tournage : comment avez-vous choisi vos collaborateurs ?

Une fois le scénario écrit, j'ai fait réaliser des storyboards de toutes les séquences d'effets spéciaux et j'ai remis les planches à différents artistes du maquillage. C'est ainsi que j'ai choisi Mark Shostrom. Nous avons alors commencé à penser aux personnages idéaux, et notamment à la femme de la cave, la veuve du professeur. Au départ, je voyais un monstre aux yeux globuleux, un squelette vivant couvert de chairs pourrissantes, mais ça avait déjà été fait, et nous avons entrepris, Mark et moi, de trouver quelque chose d'inédit, un monstre femelle vraiment répugnant. C'est là que nous avons l'idée d'en faire cette créature grasse, énorme, d'autant plus repoussante pour le public qu'il est pénétré de la notion que la beauté et la minceur vont de pair. Ce concept a évolué avec la contribution de différents artistes, spécialistes des maquillages comme de la fabrication des mannequins.

Avez-vous disposé de tout le temps nécessaire pour faire ce travail ?

Oui. Nous avions quinze semaines pour nous préparer. Cela dit, ce n'était pas du luxe, car il y avait beaucoup d'effets spéciaux et les maquilleurs avaient des moulages à réaliser, des modelages à préparer, des maquettes et des marionnettes à fabriquer... Ça représentait un travail considérable. Mais j'ai l'impression que plus on a de temps pour se préparer, mieux ça vaut pour le tournage.

Une excellente entente avec Dino De Laurentiis

Vous n'avez jamais eu peur que Dino De Laurentiis, qui a financé la production, ait un autre film en tête que celui auquel vous pensiez ?

J'aurais peut-être dû avoir peur, surtout après la triste expérience que j'avais faite avec l'Embassy, mais ça n'a pas été le cas. Il a lu le scénario, lui a plu, et il a demandé trois modifications parfaitement légitimes. J'ai procédé à deux des changements en question. Le premier consistait à raccourcir le début au cours duquel on voyait Ash tout seul dans la cabane. A l'origine, les autres n'arrivaient à la cabane qu'au bout de trois quarts d'heure. En fait, j'avais d'abord pensé faire tout le film sur Ash, qui restait seul dans cette cabane pendant 90 minutes. Quoi qu'il en soit, Dino De Laurentiis m'a demandé de condenser la première partie du film, avant l'arrivée des autres, ce que j'ai fait. Il a aussi exigé la suppression de deux ou trois détails trop violents, que j'ai accepté, mais j'ai refusé la troisième chose, ce qu'il a admis, car j'avais de bonnes raisons de ne pas vouloir faire ce qu'il souhaitait. Je l'ai trouvé extrêmement censé, et je crois qu'il nous aimait beaucoup. Je suis très content d'avoir pu travailler avec lui.

Vous pensez qu'il est content du résultat ?

Oui, absolument.

Si le film était à refaire, le feriez-vous exactement tel quel, ou bien y changeriez-vous quelque chose ?

J'aimerais procéder à quelques modifications. Il y a des choses que j'aurais voulu montrer. Je ne rajouterais pas forcément beaucoup de sang, mais il me semble que certains détails devraient être plus clairs. Là, à certains moments, j'ai été obligé





“Le second Evil Dead a plus d’envergure, plus distrayant Je crois que le moment est venu de faire évoluer le genre”

de couper, et je crois que c'est dommage. Je ne l'aurais pas fait pour un producteur indépendant.

Cela ne vous ennue-t-il pas que le film soit sorti aux U.S.A. sans label ?

Non, bien que cela pose certains problèmes au niveau du marketing, de la sortie : il y a des salles qui refusent de passer des films sans label, des journaux qui n'acceptent pas d'en parler et des chaînes de télévision qui ne veulent pas passer les bandes annonce de ces films. Le film a peut-être rapporté moins d'argent à Dino, mais en ce qui me concerne, je suis très content qu'il ait pu sortir sans être amputé.

Je suppose que Dino De Laurentiis a récupéré sa mise, malgré tout ?

Oh oui, le film a assez bien marché aux États-Unis, et j'espère qu'il fera de même en Europe !

On a dit que vous approchiez la mise en scène en stratégie, que vous attaquiez tous vos films comme autant de campagnes militaires. Vos spectateurs, en tout cas, ont l'impression qu'il vaut mieux attacher leur ceinture, comme s'ils étaient dans les montagnes russes... Que pensez-vous de ce jugement ?

Il y a du vrai là-dedans ! Chaque fois que je fais quelque chose, maintenant, je pense aux spectateurs du Rex et je me demande ce qui va les faire hurler et leur faire faire des bonds sur place comme des fous furieux ! C'était particulièrement vrai pour *Evil Dead 2* : nous avons réfléchi à la façon de les faire réagir.

Il y a eu des milliers de films d'épouvante qui mettaient en scène des monstres ou des extra-terrestres. Comment vous y prenez-vous pour aller toujours plus loin, pour vous montrer différent ?

Eh bien, s'il faut montrer un monstre, nous nous efforçons d'en créer un qui ne ressemble pas à tous ceux que l'on a pu voir. Ainsi, la grosse créature de la cave dans *Evil Dead 2*. Qui aurait osé imaginer une grand-mère aussi grasse et obscène ? Nous essayons aussi de pousser à l'extrême de vieux thèmes éculés. Tout le monde se souvient du héros étranglé par la main de *La Bête aux cinq doigts*. Eh bien, nous avons tenté de pousser l'idée encore un peu plus loin, tout en conservant l'humour de la situation, car *La Bête aux cinq doigts* n'en était pas dépourvue. Sans déflorer le gag pour les spectateurs, disons qu'en la faisant torturer son propriétaire, nous en tirons le meilleur parti possible dans une direction que nos prédécesseurs

n'avaient pas explorée. Nous pouvons également chercher à créer une situation horrifique inédite : dans le premier *Evil Dead*, les personnages et les monstres étaient découpés en rondelles. Là, nous nous sommes demandé ce qui arriverait si les personnages se mutilaient eux-mêmes, et nous avons veillé à ce que les spectateurs s'identifient suffisamment au héros pour qu'ils en viennent à se dire que s'amputer d'une main était la seule chose à faire, la seule solution logique. Je crois que nous y sommes parvenus, mais c'est à vous de nous le confirmer !

“Les techniciens refusaient de travailler la nuit”

La différence entre les deux Evil Dead est sensible : le premier était un délire sanglant, un catalogue d'horreurs, de créatures monstrueuses, etc., alors que le deuxième fonctionne à un niveau différent. Les effets spéciaux sont au service d'une autre vision. On dirait que vous avez voulu élargir la notion d'épouvante...

C'est vrai. Le premier film était plus spectaculaire, le second a plus d'envergure. Il est peut-être plus distrayant, on a une moindre impression de claustrophobie... Je crois que le moment est venu de faire évoluer le genre.

Comment s'est passé le tournage ? Vous aviez de bons rapports avec les acteurs et l'équipe technique ?

Les acteurs ont tous été formidables, surtout Bruce Campbell, mais l'équipe technique... Il y avait un petit groupe de fauteurs de troubles, une douzaine d'électriciens, qui nous ont posé de gros problèmes. J'ai été obligé d'en renvoyer trois. Ils sortaient d'un tournage pénible, ils étaient épuisés, refusaient de travailler de nuit et faisaient des tas d'histoires. Enfin, nous nous sommes débarrassés d'eux, et nous avons pu poursuivre le tournage. Après tout, je n'avais pas besoin d'eux pour savoir comment éclairer mes scènes. Sinon, je n'ai eu aucun souci avec les responsables des effets spéciaux.

Vous avez tourné entièrement en extérieurs ?

Pas entièrement, non, mais nous avons filmé beaucoup de choses en Caroline du Nord et un petit quart du film à Detroit : les effets spéciaux, les fonds bleus, les maquettes, etc.

Pourquoi avez-vous reconstruit la cabane ?

Parce que la première était hantée. Ce n'est pas une



“La maison où nous avons tourné Evil Dead 1 était véritablement hantée. La foudre l’a détruite depuis...”

blague : nous cherchions des extérieurs au Tennessee, pour le premier film, et le Tennessee Film Commission nous a dit que nous pouvions utiliser cette cabane si nous voulions, mais qu'elle risquait d'être détruite, parce qu'elle était hantée. Nous nous y sommes aussitôt rendus, enchantés. Mais je n'ai pas tardé à entendre des choses bizarres, des portes qui claquaient sans raison, le parquet qui grinçait... La maison avait été construite en 1890, par un homme qui avait été foudroyé par un éclair au moment où il mettait la dernière brique de la cheminée. La baraque était restée inhabitée pendant 30 ou 40 ans, jusqu'au jour, c'était en 1925 ou 1930, où une famille de trois personnes était venue s'y installer : la mère, la fille et la grand-mère. La première nuit, la fille a été réveillée par un orage ; elle est allée voir sa mère, qui était morte dans son sommeil. Elle est allée voir sa grand-mère ; elle était morte aussi, de causes naturelles, apparemment. On avait retrouvé la petite fille courant dans la tempête à cinq kilomètres de là, et depuis ce temps-là, la maison passait pour hantée. Personne n'y était venu depuis une cinquantaine d'années, nous étions les premiers. Et puis, le dernier jour du tournage, un camion s'est arrêté à proximité de la maison et un gars en est descendu : il venait d'une ferme, non loin de là, et cherchait la petite fille, qui était maintenant une vieille dame, et qui disparaissait régulièrement quand il y avait un orage. Elle avait été recueillie par de braves gens du voisinage mais elle n'avait plus jamais été la même après cette nuit fatidique, et elle venait chercher sa mère et sa grand-mère dans les environs de la cabane. Elle devait avoir dans les quatre-vingts ans, alors, et il fallait entendre cet homme demander si nous ne l'avions pas vue... A partir de ce moment-là, je m'attendais à chaque instant à la voir sortir des bois. Ils ne l'ont jamais retrouvée, mais deux jours après notre départ, nous avons reçu un coup de film du Tennessee Film Commission : la cabane avait été frappée par la foudre et réduite en cendres. Il n'en restait rien. De toute façon, il s'y passait trop de choses vraiment pas catholiques.

Dans Evil Dead 2, on revoit certaines séquences du premier film mais on dirait que ce ne sont pas exactement les mêmes. Qu'en est-il en réalité ?

J'ai dû les retourner, en effet, parce que je n'ai jamais pu obtenir les droits pour les séquences originales.

Je pensais que c'était parce qu'elles avaient été tournées en 16 mm...

C'aurait pu poser un problème, en effet, mais je n'ai pas eu l'occasion de me le demander : je n'ai pas réussi à obtenir le droit de les réutiliser ! Le problème des *Evil Dead 1* était très complexe : tant de firmes avaient des droits dessus ! Il aurait fallu que je signe 16 contrats différents, obtenir 16 accords... Lorsque j'ai essayé le premier refus, j'ai tout de suite compris que ça risquait de tourner au cauchemar et je n'ai pas insisté.

Les nouvelles caméras de Sam Raimi

Vous vous êtes rendu célèbre pour l'invention du "Shaky-cam" du premier Evil Dead. Parlez-nous un peu des quatre ou cinq caméras que vous avez inventées ou mises au point pour Evil Dead 2...

Nous avons en effet utilisé certains gadgets intéressants, comme le Ram'o'cam. C'est une sorte de bélier que nous avons employé pour filmer la force maléfique en caméra subjective : elle grimpe à l'arrière de la voiture, passe par la lunette arrière, la traverse, ressort par le pare-brise et surplombe le capot. Nous voulions donner l'impression que rien ne pouvait arrêter cette puissance invisible qui pouvait passer au travers de n'importe quoi. Nous avons donc construit un chariot de travelling de 3 mètres sur 1,80 mètre auquel nous avons soudé une poutre en acier sur laquelle était fixée une barre d'acier également, munie d'une charnière, et qui faisait près de douze mètres de long. La caméra était montée au bout. Il fallait une vingtaine d'hommes pour manipuler l'engin, qui était très lourd. La manœuvre consistait pour l'essentiel à foncer sur la voiture, je gueulais "lift !" et ils faisaient levier pour soulever la caméra, on avait l'impression que le sol fonçait sur nous, la caméra se dirigeait sur la lunette arrière, qu'on faisait sauter au moyen d'un explosif, la caméra montait au bout de la poutre rentrait dans la voiture et ressortait par devant... C'est une scène très



Bruce Campbell, qui incarne Ash dans les deux Evil Dead est beaucoup plus que l'acteur

impressionnante. Nous avons mis au point un autre dispositif baptisé "Sam'o'cam" — d'après mon nom, et pourquoi pas, après tout (rires) ? — pour les prises de vues de cette séquence du début du film au cours de laquelle la force maléfique, toujours invisible, s'empare du personnage principal, le soulève, le fait tourner, l'entraîne dans les bois et le flanque contre un arbre. Nous voulions donner l'impression que c'était une expérience renversante à tous points de vue, quelque chose que l'esprit humain ne pouvait saisir... Nous avons braqué la caméra sur notre héros, effectué un travelling avant puis nous avons coupé. Nous l'avons ensuite ficelé au Sam'o'cam, qui consistait en une espèce de grue très robuste, assujettie à la plate-forme arrière pivotante d'un camion, et munie d'un moteur qui me permettait de le faire tourner à la vitesse voulue. Inutile de préciser que l'acteur en question n'appréciait guère la manœuvre... Les films d'horreur sont aussi éprouvants pour les acteurs que pour les spectateurs, vous savez (rires).

Nous aimerions que vous nous expliquiez comment vous avez réalisé une séquence de *Evil Dead 2* qui nous intrigue beaucoup : c'est ce mouvement d'appareil qui commence sur l'œil grand ouvert de Ash, et qui se termine sur tout son corps...

Oui : le soleil se lève, le mal s'en est allé, et Ash émerge du cauchemar en se demandant s'il va mourir ou s'il va s'en sortir. Un peu comme quand on se réveille dans un hôtel et on se demande où on est. Pourtant, je n'ai jamais été pourchassé par les esprits maléfiques... Pour exprimer cette terreur, je voulais cadrer ses yeux agrandis par l'épouvante et reculer pour révéler son corps intact et que rien ne menaçait, au milieu des bois. Pour donner cette impression, nous avons donc cadré ses yeux en plongée, la caméra étant fixée au bout d'une grue (une grue du commerce, exceptionnellement), puis nous avons remonté la caméra, que nous avons fait pivoter sur son axe. Nous avons tourné au ralenti, à 8 images seconde. Le problème

était de rester au point, mais le fait de tourner à 8 images/seconde nous donnait plus de profondeur de champ ; il y avait beaucoup de lumière, ce qui nous facilitait les choses.

Quel film avez-vous utilisé ?

La pellicule Kodak 7294 380 ASA, ou la 97 100 ASA pour les extérieurs. Cette dernière a un grain plus fin, qui convient mieux aux effets spéciaux, également. La définition de l'image est meilleure.

Comment avez-vous réparti le travail entre les différentes équipes d'effets spéciaux, les maquilleurs, les responsables des prises de vues image par image pour les scènes de métamorphose, et ainsi de suite ?

Bonne question ! J'ai eu la chance de pouvoir travailler assez longtemps avec Sullivan. Je lui ai apporté les story-boards et il m'a montré ce qu'il avait l'intention d'utiliser, les armatures, etc. A peu près au même moment, j'ai rencontré Mark Shostrom avait qui j'ai eu un échange très fructueux, chacun tenant compte des informations apportées par l'autre. Je rencontrais les différents intéressés tous les deux jours, pour discuter avec eux des problèmes particuliers que nous pouvions rencontrer. De cette façon-là, nous avons avancé lentement mais sûrement. Les maquettes étaient fabriquées au fur et à mesure des besoins : nous tournions les scènes avec les acteurs, nous les montions, puis je faisais faire les story-boards des séquences mettant en œuvre des effets spéciaux, et les modèles réduits étaient réalisés en fonction des besoins, de l'angle de prise de vues, etc. J'allais régulièrement voir ce qui se passait de façon à intervenir si nécessaire, nous filmions ce qui était prêt, le montage se faisait immédiatement derrière, et ainsi de suite.

Nous avons vu des photos d'une séquence que nous n'avons pas retrouvée dans *Evil Dead 2* : il s'agirait du cadavre du petit ami de la fille. Il reçoit des coups de hache dans la tête et un liquide vert s'écoule de ses blessures... Vous avez dû couper cette scène ?

Oui, en effet, car je pensais qu'elle ferait interdire le film. En montant le film, déjà, j'étais sûr qu'elle ne resterait pas intacte. Et pourtant, la commission de visionnage s'est contentée de rire en disant que je devais être dingue ! Il y avait quelques scènes de ce genre dans le film, mais je les ai coupées.

Pourquoi, à la fin, renvoyer le personnage dans le passé ? Ça tient plus de la science-fiction qu'autre chose ?

J'avais l'impression d'avoir fait tout ce que je pouvais pour plaire au public dans cette satanée cabane et je me suis dit que j'allais leur faire voir autre chose, les entraîner ailleurs. Il se peut qu'il n'aime pas ça, qu'il soit déçu, mais je ne voulais pas me cantonner à la facilité. Ce n'est peut-être pas une bonne raison, mais c'est la mienne : je voulais tenter quelque chose de différent. Le personnage est à jamais prisonnier d'un cauchemar perpétuel.

Un troisième épisode en suspens...

Avez-vous pensé reprendre certains éléments de la première version non tournée du scénario de *Evil Dead* pour un éventuel troisième épisode ?

Oui, c'est possible, en effet. Si j'ai l'impression que le public européen a envie de voir une troisième version, je la ferai sans doute. Mais si j'ai le sentiment que les spectateurs en ont assez, comme il me semble qu'ils en ont assez de Jason et de ses avanies, je laisserai tomber. Je ne le ferai que si j'ai la certitude qu'ils ont envie d'en savoir plus. Ce serait une sorte d'épilogue...

Vous avez déjà un scénario pour cet éventuel troisième épisode ?

Oui. Mais je n'en suis pas encore satisfait.

Vous avez déjà approché un éventuel producteur ?

Non, mais il y a déjà un ayant-droit pour un éventuel projet de ce genre.

Parlez-nous un peu de ce film, auquel vous avez apporté votre contribution en tant qu'acteur...

Ah oui ! *Thou Shall Not Kill*. C'est un film à très petit budget. J'incarne un fou, le cruel meneur de jeu d'une sorte de cérémonie secrète assez malsaine. J'ai affaire à d'anciens vétérans du Vietnam. C'est une histoire de vengeance, de punition... Nous avons tourné chez moi, c'est-à-dire à Detroit. C'est plus un film d'action que d'horreur.

Que s'est-il passé exactement avec *The Dead Next Door* que vous auriez financé en secret ?

Ce n'était pas aussi secret que je l'aurais voulu... C'est un tout jeune metteur en scène, J.R. Bookwalter, qui est venu me voir un jour et m'a demandé de l'aider. Je lui ai dit que je ne voulais pas apparaître comme producteur de son film ou quoi que ce soit, ne serait-ce que parce que mon nom risquait tout simplement d'éclipser le sien, mais que je l'aiderais de mon mieux. Il avait vraiment la passion de ce qu'il faisait, il adore le cinéma... Mais je lui avais bien recommandé de ne pas me citer, ça ne pouvait lui faire que du tort. Je n'avais aucune envie de me faire de la publicité sur son dos ou de tirer le moindre avantage de la situation. Il en a malheureusement parlé à tout le monde, et je crois que c'était une bonne idée.

Pourtant, le concept de départ du film est très provocant...

J'espère que ça donnera un bon film. Il part d'une idée originale, en effet. Disons que je serais content de récupérer la moitié de ma mise de fonds. De toute façon, je ne regrette pas de l'avoir aidé.

Après les problèmes que vous avez rencontrés pour *CrimeWave*, qu'en pensez-vous du droit de regard du metteur en scène sur son film ?

Réunir les capitaux d'une production indépendante est un processus long et compliqué. Mais dans ce cas, on doit préserver ses droits sur le montage définitif. Au contraire, quand on fait un film pour un studio qui paie tout, la pellicule, les salaires, les acteurs, la publicité et le reste, il faut bien comprendre qu'on sera amené à leur abandonner ce droit. Il faut les comprendre quand ils disent : "nous vous avons fait confiance toute la journée, mais si le résultat n'est pas bon, nous voulons avoir le droit de l'arranger nous-mêmes". Le problème, c'est quand ils vous enlèvent votre film des mains avant que vous ayez eu le temps de le finir vous-même.

Tenir tête à la répression

Que pensez-vous de l'attitude des réalisateurs américains face au MPA — la censure — qui devient de plus en plus répressif, et n'avez-vous pas l'impression, si vous continuez à faire des films comme *Evil Dead 2*, de vous situer un peu en marge, de lancer une sorte de défi aux studios qui ne peuvent se permettre de faire des films interdits aux mineurs ?

Même si c'est le cas, ce n'est pas pour cela que je fais ce genre de films. Je les fais pour satisfaire mon public. Mais l'idée de tenir tête à la répression n'est pas pour me déplaire. Je ne vois pas au nom de quoi un gouvernement, quel qu'il soit, s'arrogerait le droit de dire aux gens ce qu'ils peuvent ou ne peuvent pas voir. Il ne faut pas aller trop loin, violer les droits de certains individus, par exemple, mais en dehors de cela, je prends un certain plaisir à voir jusqu'où je peux aller trop loin avec les autorités. C'est le rôle de l'art que de reculer les limites.

Que signifie exactement ce titre, *Evil Dead* ?

C'est de l'humour : quand on est mort (*dead*), on cesse évidemment par la même occasion d'être maléfique (*evil*) ! Au départ, je voulais l'appeler *The Book of the Dead* ("le livre des morts"), mais Irwin Shapiro m'a fait remarquer que le mot "livre" dans un titre de film n'était pas une bonne chose, que ça n'intéresserait personne, et j'y ai renoncé. De proche en proche, c'est lui qui m'a suggéré ce titre : *Evil Dead* (1).

Quels sont pour vous, actuellement, les metteurs en scènes américains de films d'horreur les plus créatifs, les plus inventifs ?

Ridley Scott, pour *Alien*, que j'adore parce qu'il m'a fait très peur. Tobie Hooper pour *Poltergeist*, qui m'a procuré une très forte impression... Si vous n'avez pas précisé "actuellement", je vous aurais bien répondu Robert Wise pour *La Maison du diable*, qui est un de mes films préférés.

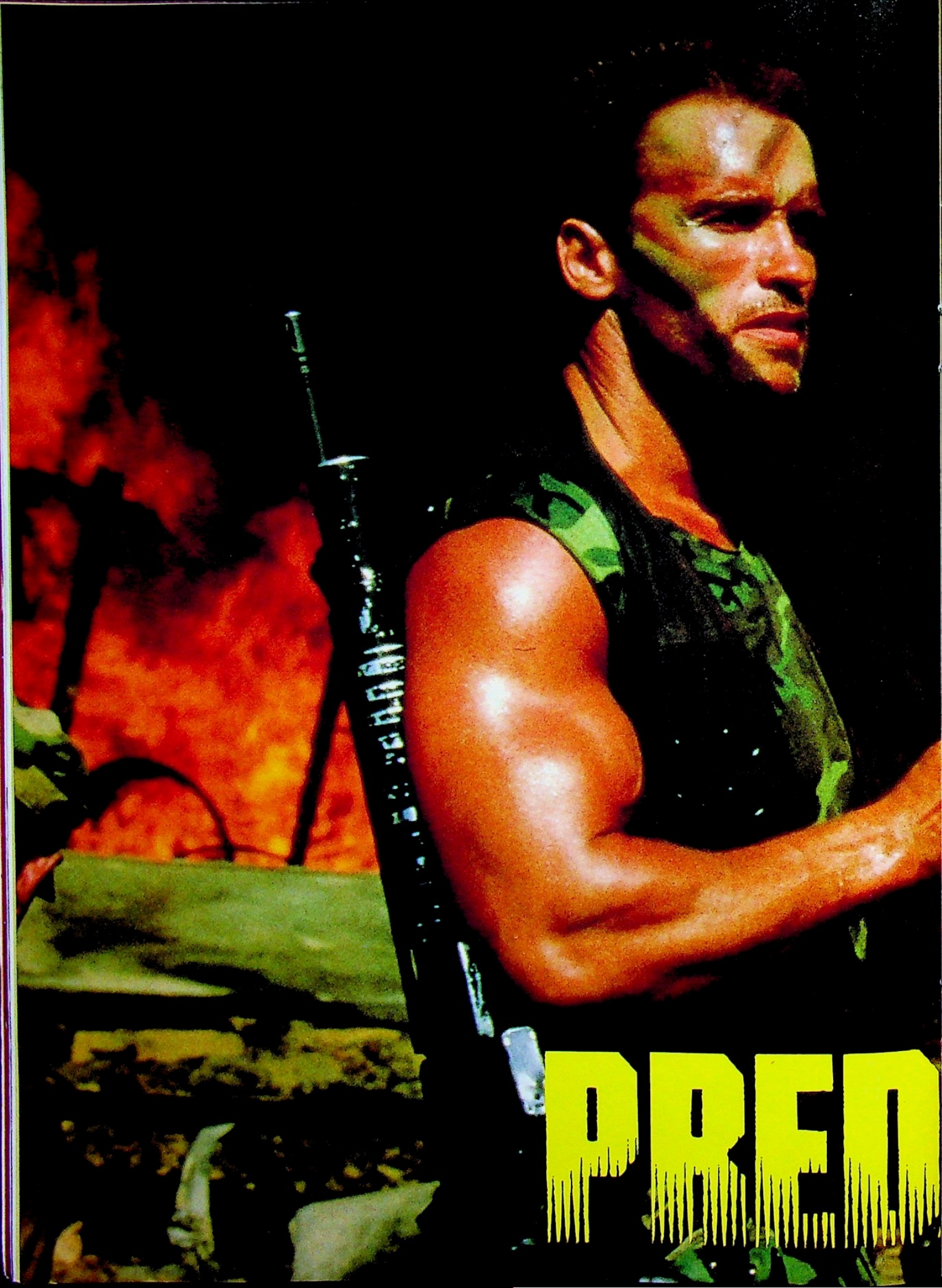
Quels sont vos projets à ce jour ?

Il se pourrait que je réalise une petite anthologie pour la Fox, du genre de *La Quatrième dimension* mais destinée au grand écran. Cela s'intitulerait *Tails of Manhattan* — ce qui est un jeu de mots sur "tale", le conte, et "tail", la queue de pie, le lien entre toutes ces histoires résiderait dans la queue de pie : la première pourrait se dérouler au cours d'un mariage habillé, et ainsi de suite.

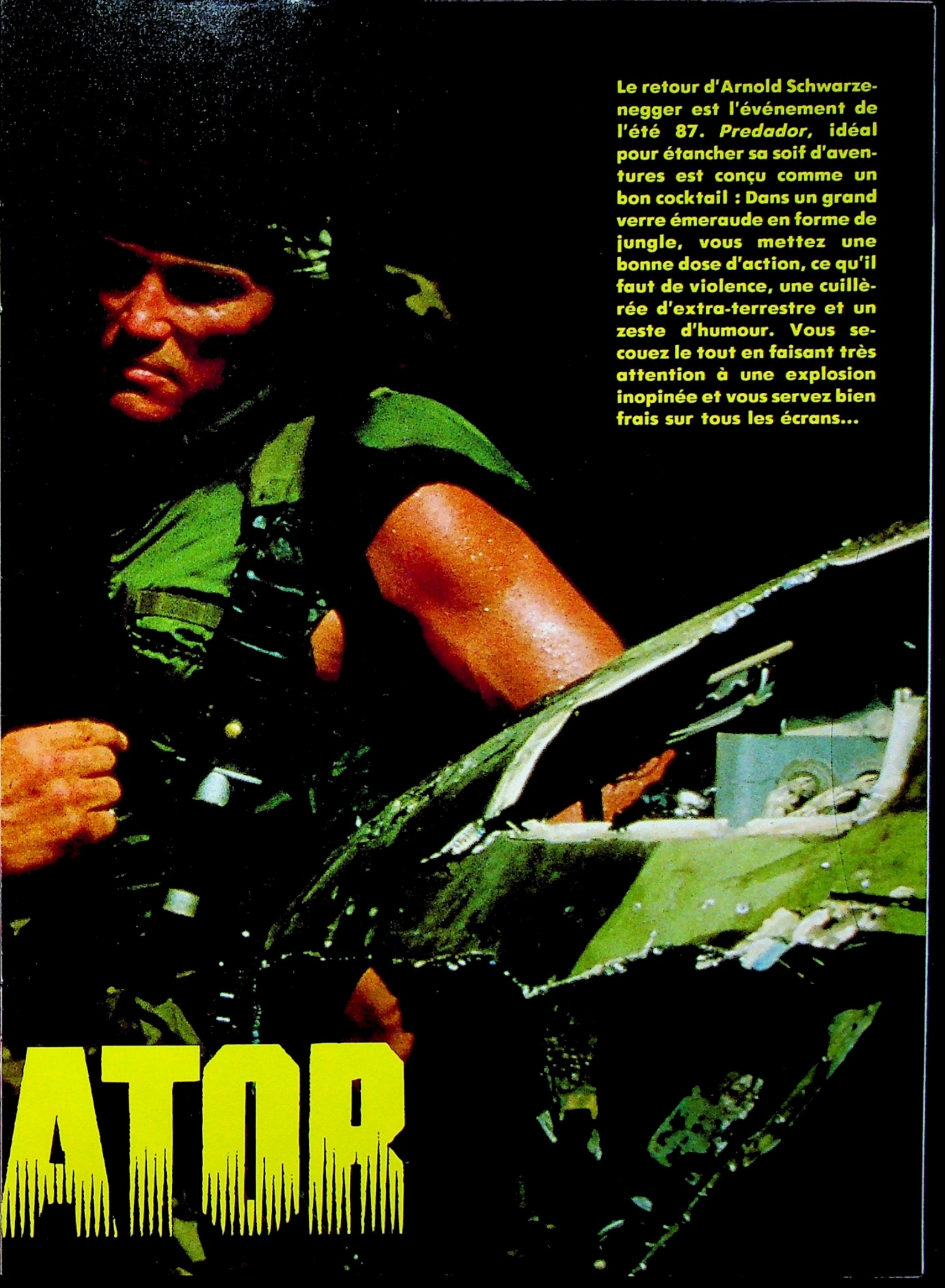
(1) Voir nos entretiens sur *Evil Dead 1* dans l'E.F. n° 25, p. 54, et n° 30 p. 10.



fétiche de Sam Raimi, c'est aussi son ami.



PREP

A high-contrast, black and white photograph of Arnold Schwarzenegger in his role as the character Predator. He is wearing a dark, tactical vest over a dark shirt, and a headband with a camouflage pattern. He is looking directly at the camera with a serious expression. The background is dark and indistinct, suggesting a jungle or night setting. The lighting is dramatic, highlighting his facial features and the texture of his clothing.

Le retour d'Arnold Schwarzenegger est l'événement de l'été 87. *Predador*, idéal pour étancher sa soif d'aventures est conçu comme un bon cocktail : Dans un grand verre émeraude en forme de jungle, vous mettez une bonne dose d'action, ce qu'il faut de violence, une cuillère d'extra-terrestre et un zeste d'humour. Vous secouez le tout en faisant très attention à une explosion inopinée et vous servez bien frais sur tous les écrans...

PREDATOR

PREDATOR

par Norbert Moutier

Le cheveu court et la pommette maculée, prêt pour le baroud, Arnold Schwarzenegger semble directement enchaîner une mission découlant de "COMMANDO". Apparaissant, à peine le générique terminé, arnaché de la panoplie du super G.I. américain, le cigare aux lèvres, il s'appête à se défouler sur quelques guerillos qui ont enlevé certains de ses concitoyens. L'opération doit se dérouler de nuit, par lâcher à rase-motte, dans la jungle sud-

lâchers de colosses exterminateurs mais elle ne peut logiquement être tenue pour responsable de leur dépeçage, encore moins de suspendre leur venaison au plus haut de la forêt... Ce garde-manger de l'impossible ne peut-être que le fait d'une entité inhumaine et bestiale... un ennemi invisible mais omniprésent, un danger reléguant à l'arrière-plan celui des guerillos que nous ne verrons d'ailleurs plus... Le commando défriche peu à peu l'inextricable jungle en direction de l'irrationnel et du fantastique...

Le monstre de la forêt d'émeraude

Ne trouvant plus d'ennemi à sa mesure, PREDATOR déplace son champ d'action. De film de guerre violent bien fait mais belliqueux et peu sympathique, il opère un virage à angle droit en direction de l'horreur dès la première manifestation tangible, atroce et soudaine du monstre. Car monstre il y a et, dans un décor qui évoque celui de la forêt d'émeraude, les prédateurs changent vite de situation. D'invincible exterminateur, le commando se transforme rapidement en proie potentielle dans cet enfer vers où la mort s'est mise à frapper aussi sauvagement qu'inexplicablement. Le moral des troupes s'en ressent, leur meneur en tête. Déjà pas spécialement jouasse depuis le début de la mission, Schwarzenegger perd définitivement le bel humour et la décontraction qu'il affichait tout au long de "COMMANDO".

C'est que l'heure ne porte plus à rire : ses hommes disparaissent les uns après les autres, mutilés, pulvérisés, réduits en bouillie par une entité si horrible que leur prisonnière a perdu toute notion de parole pour la décrire.

Comme dans toute œuvre cinématographique, créatures et monstres doivent faire leur apparition avec parcimonie, évitant de trop donner de leur personne, de rassasier le spectateur en livrant de suite leur anatomie. Les responsables de PREDATOR, conscients de ce précepte aussi vieux que l'histoire du cinéma ont choisi de biaiser avec originalité. Le monstre est offert à la vue, certes, mais morcelé et camouflé comme un caméléon, fondu dans la végétation à laquelle il s'apparente, fugace et mouvant, insaisissable tant à l'œil qu'à l'hystérie des armes. Plusieurs visions ou une analyse image par image, lorsque le film sortira en vidéo, seront nécessaires pour cerner ce feu follet aussi vif que doté d'apesanteur. Tout juste, au fur et à mesure que l'effectif de la troupe fond d'effrayante manière, le monstre consent-il à livrer quelques plans furtifs de son anatomie : un avant-bras griffu, un pied hideux et déformé.

Mais la créature n'a de bestiales que l'apparence et la sauvagerie. Ses moyens de destruction n'ont, eux, rien de primitif... bien au contraire... L'avant-bras est muni de télécommandes et l'être émet des rayons désintégra-

La préparation d'une mission "tranquille".



Le noir et le texan, côte à côte dans l'action.

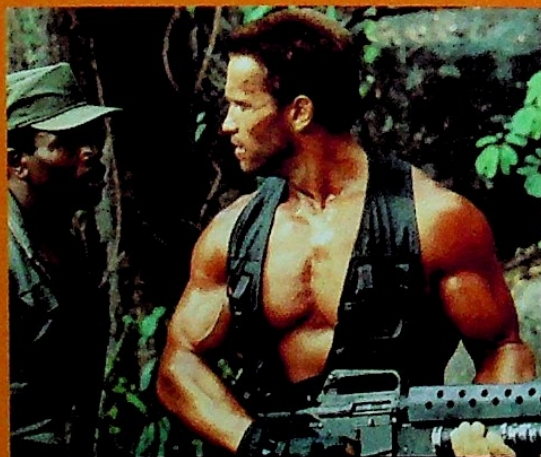


Arnold couvre l'éclaireur indien.

américaine. Rangers grande pointure, dédicés d'armes en manque et muscles luisants... tous les clichés nés de l'ère "Rambo" sont en place. Complice de cette bonne partie de chasse, la radio diffuse un rock and roll tonitruant...

Objectif et véritable film dans le film, l'attaque du camp des guerillos représente un joli morceau d'anthologie, une sacrée leçon d'efficacité dans l'art de filmer et surtout de monter. Un déluge de feu et une vision apocalyptique d'un massacre qui n'a de glorieux que l'impact de son rendu cinématographique... Tout juste une femme a-t-elle été épargnée... et encore le doit-elle à Schwarzenegger le noble...

Mais si la poudre a parlé à haute voix, c'est le mutisme face à certains faits inexplicables auxquels se trouve confronté le commando. Certes, la guerilla excèrce l'intervention américaine et ses







teurs de chair humaine. Un monstre venu d'autres galaxies, une créature que les balles ne semblent pas atteindre malgré un feu pourri, à bout portant et quasi-interrompu ! Un adversaire dantesque devant lequel Arnold Schwarzenegger va se retrouver seul pour un ultime affrontement.

Alors apparaît l'astuce de **PREDATOR** : reconstituer dans cette jungle l'angoissant face-à-face de l'astronaute d'**ALIEN** avec un monstre importé de l'au-delà. Les pouvoirs surnaturels du monstre sont ici symbolisés par une multitude de plans de silhouettes solarisées simulant le champ de vision de la créature. Utiles et agréables pour situer un danger encore mal défini, leur utilisation systématique finit par contre par rompre quelque peu l'ambiance terrifiante instaurée, ces images synthétiques évoquant par trop celles des appareils à sous ou pareilles silhouettes sont livrées au défilement de l'amateur. Ils s'opposent cependant avec une certaine cohérence aux déplacements difficiles de Schwarzenegger dans la jungle, soumis lui aux aspérités et obstacles de la nature. Quelques plans merveilleux accompagnent cette fuite, notamment lors de la chute du

héros, en subjectif, vers le ravin, puis les rapides... Il faut aussi dire que, progressivement le décor a changé, que la jungle exhibe toute son hostilité. A la chaleur accablante du jour, s'est substituée l'atmosphère lourde de menaces de la nuit donnant à ces lieux un cachet d'irréalité.

Dernier combat... à la loyale

Un certain déséquilibre s'étant instauré entre les protagonistes (que pèsent les muscles de Schwarzenegger face aux rayons désintégrateurs ?) il importait d'apporter un correctif propre à rétablir une certaine équité des chances. C'est l'incroyable mise à nu du monstre, se débarrassant de tous ses gadgets pour jouir d'une victoire plus méritée... Une jolie empoignade finale réveillant quelque peu un scénario qui n'a eu d'original que de mêler la science-fiction à la vogue actuelle des colosses flingueurs.

Car, une fois de plus, la forme reste plus admirable que le fond. Dans la lignée de **TERMINATOR**, le film parvient à entretenir une action permanente et surprend par la virtuosité et le

renouvellement de ses plans. Il faut ajouter à cela la parfaite maîtrise des affrontements. L'attaque du camp, à elle seule, représente une petite prouesse technique des équipes de cascadeurs. Quant aux effets spéciaux proprement dits, ils ne manqueront pas encore de surprendre. L'étonnante insertion du monstre se mouvant dans le décor, feu-follet mobile et agissant, constitue une curiosité de taille qui mène cette encourageante réflexion : Jusqu'où la technique ira-t-elle pour nous surprendre ? Pour ce qui est du monstre au stade de sa matérialisation, plus de classicisme mais un rendu impeccable.

On le voit, **PREDATOR** a raffiné l'ensemble des atouts nécessaires pour plaire. Dès sa première semaine d'exploitation, aux Etats-Unis, il a presque atteint le stade de l'auto-financement !... Il faut dire que le mariage horreur-action est heureux et ne devrait pas manquer de descendance... Tout au plus pourra-t-on regretter dans ce film le manque d'une certaine homogénéité mais au rythme où les choses sont menées et devant cette générosité d'effets spéciaux faut-il encore avoir le temps de s'en apercevoir !

PREDATOR

USA 1987 • Un film de John McTiernan • Scénario : Jim Thomas et John Thomas • Directeur de la photographie : Donald McAlpine • Décors : John Vallone • Montage : John F. Link et Mark Helfrich • Musique : Alan Silvestri • Créature conçue par : Stan Winston • Effets spéciaux visuels : R. Greenberg Associates Inc. • Production : Gordon/Silver/Davis (Fox) • Distributeurs : Fox • Durée : 107 min • Sortie : le 19 août 1987 à Paris.

INTERPRÈTES : "Le Major Dutch Schaeffer est un homme d'action, un soldat d'élite qui a combattu sous toutes les latitudes, à la tête d'un commando spécialisé dans les missions à haut risque. Dutch et ses hommes sont envoyés en Amérique Latine pour sauver trois hommes, otages de la guerrilla. Langues dans la jungle, ils exécutent leur mission, mais bientôt, ils sentent rôder autour d'eux l'ennemi : une créature invisible, féroce, silencieuse, d'une agilité et d'une puissance terrifiantes, qui entreprend de les détruire un à un — le Predator..."

L'ÉCRAN FANTASTIQUE VOUS EN DIT PLUS : "J'ai toujours rêvé de tourner un film d'aventures dans la grande tradition des années 40", déclare le réalisateur, John McTiernan. "Predator est un divertissement à suspense, genre qui se situe parmi mes favoris. Mais il reunit aussi des éléments que l'on trouve rarement dans un même film : une époque et une histoire d'horreur avec une dimension surnaturelle. Il me fait également penser aux vieux films de guerre et aux comités d'antan, peuplés de surhommes et de géants aux pouvoirs surhumains. Arnold Schwarzenegger est aujourd'hui l'un des très rares comédiens au monde à pouvoir évoluer dans ce registre." John McTiernan a débuté dans la réalisation avec *Nomads*, Prix du Public au Festival de Paris du Film Fantastique 1986, un des thrillers fantastiques les plus sophistiqués des années 80.

"Le Major Dutch Schaeffer, héros de *Predator*, diffère des personnages que j'ai interprétés jusqu'ici" déclare Arnold Schwarzenegger. "C'est un leader, un homme qui maîtrise parfaitement son destin et les situations dans lesquelles il se meut. Mais soudain, une créature venue d'un autre monde, un être fantastique, se dresse sur sa route. Et Dutch découvre sa vulnérabilité..."

Carl Weathers, qui incarne le plus proche compagnon du Major Dutch, Dillon, s'est révélé en 1976 avec le rôle du boxeur Apollo Creed, rival de Sylvester Stallone dans *Rocky*. Outre les trois épisodes ultérieurs de cette prolifique série, il a fait ses apparitions les plus marquantes dans *Les faux durs* de Michael Ritchie, *L'Ouragan vient de Navarone* de Guy Hamilton, et *Chasse à mort* de Peter Hunt. Originaire de la Nouvelle-Orléans, Weathers se destine très tôt à la carrière d'acteur. Il étudie au Long Beach City College, tout en consacrant une part importante de son temps au football. Ses dons d'athlète lui permettent d'entrer comme boursier à l'Université de San Diego, où il passe un diplôme d'art dramatique. Pendant 5 ans, il s'illustre dans diverses équipes de football, et, en 1974, abandonne le sport pour se consacrer pleinement à sa vocation d'acteur. Il s'établit alors à Los Angeles, où il est rapidement sollicité par le cinéma et la télévision. Depuis *Predator*, il a tourné le rôle principal d'*Action Jackson*, une production Joel Silver. *Les guerriers de la nuit*, 48 heures. Une créature de rêve. *Commando* réalisée par Graig Baxley, metteur en scène adjoint et coordinateur des cascades du présent film.

Predator est le premier script des frères Thomas porté à l'écran. Son arrière-plan militaire, prêté et documenté, est l'aboutissement de conversations avec des amis soldats et des membres des forces spéciales rompus aux méthodes de commando. Tous les protagonistes du film s'inspirent de personnages réels. Leur second script, *The Rescue*, est en cours de tournage chez Disney. Alan Silvestri, l'auteur de la musique, s'est imposé en quelques années parmi les compositeurs les plus doués et les plus inventifs du cinéma hollywoodien. Révélé au grand public par *A la poursuite du diamant vert* et *Retour vers le futur* de Robert Zemeckis, il s'est essayé avec succès aux succès de décadence les plus divers, utilisant avec virtuosité toutes les possibilités de l'orchestre symphonique (*Fandango*), et celles des synthétiseurs (*Le clan de la caverne des ours*). Cité à l'Emmy pour la partition et l'album de *Retour vers le futur*, Silvestri compte parmi ses autres films *Cat's Eye* et *Lewis Teague*, *Summer Rental* de Carl Reiner et *Outrageous Fortune* d'Arthur Hiller.

FANTASTIQUE

LES YEUX SANS VISAGE

France/Italie • 1959 • Un film de Georges Franju • Scénario : Boileau-Narcejac, Jean Redon et Claude Sauter, d'après le roman de Jean Redon • Directeur de la photographie : Eugène Schrifflan • Décors : Auguste Capellier • Montage : Gilbert Nator • Musique : Maurice Jarre • Production : Champs-Élysées Productions (Paris)/Lux Films (Rome) • Distributeur : Les Acacias-Cinéaudience • Durée : 88 min • Ressortie : le 24 septembre 1986 à Paris.

INTERPRÈTES : Pierre Brasseur (Professeur Gènesier), Alida Valli (Louise), Juliette Mayniel (Edna Grubberg), Edith Scob (Christiane Gènesier), François Guérin (Jacques Vernon), Béatrice Altanba (Paulette Mérodon), Alexandre Rignault (inspecteur Parot), Claude Brasseur (deuxième inspecteur), Michel Etcheverry (médecin légiste).

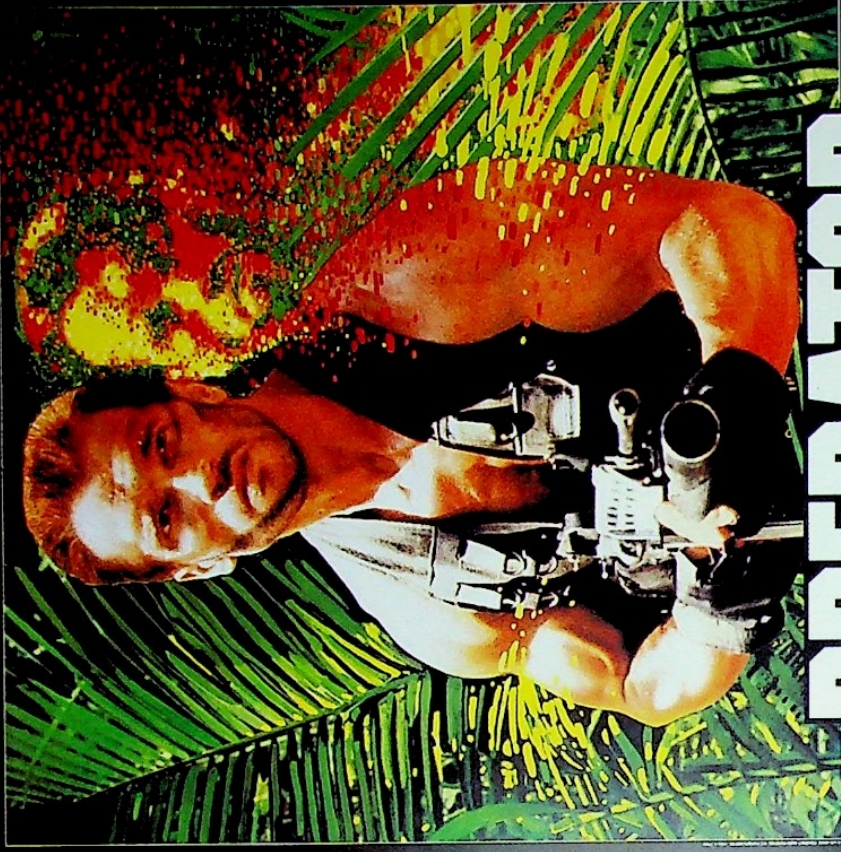
L'HISTOIRE : "Une femme jette dans la Seine le cadavre d'une jeune fille dont le visage est affreusement mutilé. Le professeur Gènesier reconnaît formellement le corps retrouvé comme étant celui de sa fille mystérieusement disparue. En vérité, Christiane n'est pas morte. Son père tente d'opérer sur le visage de sa fille une greffe en prélevant le masque d'une jeune femme enlevée par son assistante Louise. C'est ainsi que celles-ci deviendront les victimes de ses folles expériences..."

L'ÉCRAN FANTASTIQUE VOUS EN DIT PLUS : Georges Franju est né le 12 avril 1912 à Fougères (Ille-et-Vilaine). Il fut décorateur de cinéma et de music-hall, et affirma son amour du cinéma en fondant avec Henri Langlois la Cinémaèque Française (1935), puis "Cinémaographe 38". Il fut aussi (1938-45) secrétaire exécutif de la Fédération Internationale des Archives du Film, et au lendemain de la deuxième Guerre Mondiale, travailla avec Jean Painlevé à l'Institut de Cinématographie scientifique. Si l'on excepte un essai en 1934 (*Le métré*), ce n'est qu'en 1948 que Franju aborda la réalisation. Et c'est pendant dix ans la série des 13 courts métrages qui, à eux seuls, suffiraient à assurer la gloire de leur auteur. À travers ces films, Franju livre sa vision cruellement lucide en même temps que tendre et poétique de notre monde et des hommes qui s'y agitent. Cauchemardesque parfois, dérisoire souvent, cette vision est dominée par l'amour que Franju porte malgré tout à l'homme. Par ce point, comme par quelques autres, il est un des plus authentiques surréalistes de notre époque. Abordant le long métrage en 1958, Franju reste fidèle à lui-même, alliant de main de maître réalisme et poésie, logique implacable et folie démythificatrice, notamment dans cinq films dont le thème essentiel est l'amour : *La tête contre les murs* (1948), *Les yeux sans visage* (59), *Pleins feux sur l'assassin* (60), *Thérèse Desqueux* (62) et *Judex* (63). Autres films : *Thomas l'impositeur* (65), *La faule de l'abbé Mouret* (70), *Nuits rouges* (73 — dont le feuilleton TV en 8 épisodes : *L'homme sans visage*).

Née Alida Maria Allenburger, le 31 mai 1921 à Pola (Yougoslavie), Alida Valli, après ses études à Come, entre au Centro Sperimentale de Rome et en sort en 1936 pour tourner son premier film sous son vrai nom (*Les deux sergents*). Elle devient Alida Valli dès son second film et on lui fait tourner, l'une après l'autre, une vingtaine de ces comédies dont l'Italie mussolinienne a le secret. Le renouveau cinéma italien après la guerre la tient à l'écart ; le néo-réalisme se montre assez vindicatif à l'égard des vedettes de l'ancien régime ; mais Alida Valli va faire une seconde carrière aux USA (*Le procès Paradine*) et en Angleterre (*Le 3^e homme*). Elle revient en Europe continentale mais continuera de temps en temps à répondre à l'appel d'Hollywood. Le système des coproductions franco-italiennes lui vaut de reconquérir peu à peu le marché italien, et elle tourne en 1950 *Les miracles n'ont lieu qu'une fois* d'Yves Allégret. De retour en Italie en 1951, elle retrouve Soldati à l'occasion de *Rapt à Venise* et en 1955 tient dans *Senso* le rôle qui résume sans doute le mieux son exceptionnelle personnalité. L'année d'après, elle tourne *Le Cri d'Antonio*, puis *Barrage contre le Pacifique* de René Clément. À compter de ce film, elle participera de plus en plus fréquemment à des productions internationales, travaillant notamment en France sous la direction de Chabrol (*Opération*), Vadim (*Les bijoux dans le clair de lune*), Chereau (*La chair et l'orchidée*) et Robin Davis (*Ce cher Victor*). Citons également : 1900 de Bertolucci (1976), *Le pont de Cassandra* (76), *Suspense* de Dario Argento (77), *Zoo Zero* (78), *Inferno* de Dario Argento (79).

FANTASTIQUE

SCHWARZENEGGER



PREDATOR

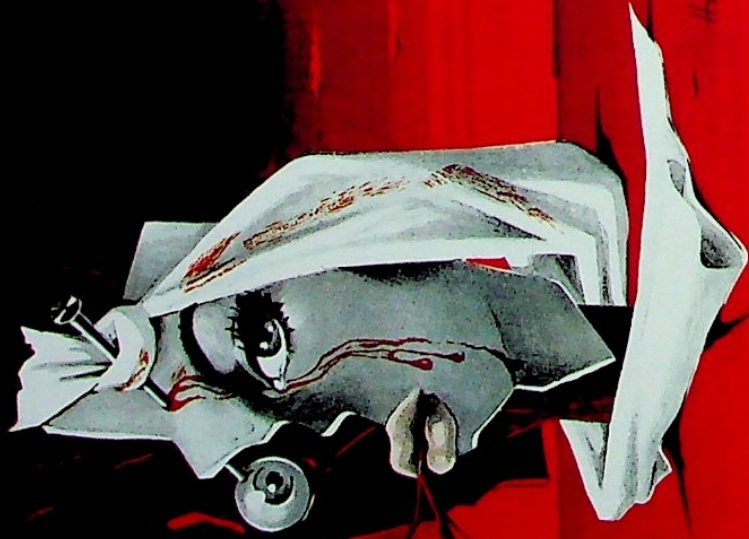
TWENTIETH CENTURY FOX présente une production GORDON SVETKEY avec ARNOLD SCHWARZENEGGER dans le rôle de CARL WEAVER
musique de ALAN SILVESTRI avec JONATHAN DAVIS et JAMES NEWTON HOWARD dans les rôles de L'ÉTAT-MAJOR
scénario de JAMES CAMERON et JOHN THOMAS produit par LAWRENCE WOLVITZ et JONATHAN SVETKEY
réalisé par JOHN DAHL

© 1987 TWENTIETH CENTURY FOX FILMS

distributed by Twentieth Century Fox



JULES BORDON



LES YEUX SANS VISAGE

48

*Ciné
Fantastique*

MAD MOVIES



EVIL DEAD 2

L'horreur qui
prend à la gorge !

Dolph LUNDGREN

Maître de l'Univers

CREEPSHOW 2

Show effroi

George MILLER

Jack NICHOLSON

Les
Sorcières d'Eastwick



**ACTUELLEMENT
EN KIOSQUES : 20 F**

Arnold Schwarzenegger contre-attaque !

PREDATOR

M 2016 - 48 - 20,00 F



3792016020000 00480



FANTASTIQUE
L'ÉCRAN



LE 24 AOUT...

UN EVENEMENT...

Chez votre marchand de journaux

LE NOUVEAU...

SPOTLIGHT

numéro 10 - 18 F

LE CINEMA D'ACTION. SERIES TV

UN GRAND CONCOURS...

ET UN SUPER ALBUM DE COLLECTION :

SCHWARZENEGGER

une inoubliable féerie...

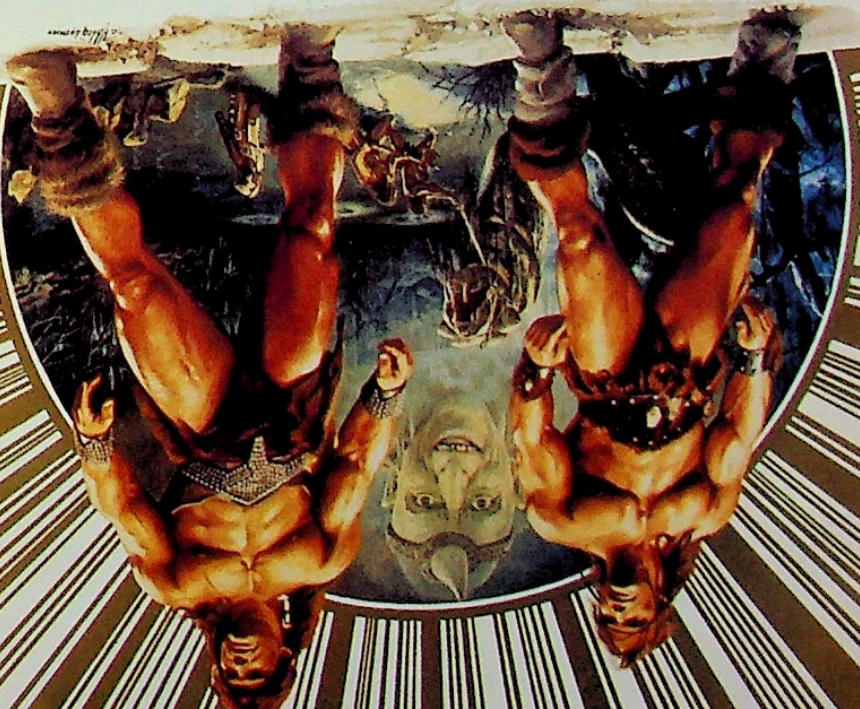
WALT
DISNEY
PRODUCTIONS présente

LES AVENTURES DE

PETER PAN



BARBARIANS



CANNON INTERNATIONAL présente LES FRÈRES BARBARIANS • RICHARD LYNCH dans un film de RUGGERO DEODATO "LES BARBARIANS"
Avec EVA LA RUE • VIRGINIA BRYANT • SHEENA ALAHANI • MICHAEL BERRYMAN dans le rôle de "DIRTMASTER"
Musique de PINO DONAGGIO • Scénario de JAMES R. SILKE • Produit par JOHN THOMPSON • Réalisé par RUGGERO DEODATO

The Barbarians. USA/Italie, 1986. Un film de Ruggero Deodato • **Scénario :** James R. Silke • **Directeur de la photographie :** Gianlucio Battaglia • **Décor :** Rosario Pretopino • **Effets spéciaux :** Francesco et Gaetano Paolucci • **Production :** Cannon • **Distributeur :** Cannon France • **Durée :** 95 mn • **Sortie :** le 8 juillet 1987 à Paris.

INTERPRETES : David Paul (Kutchek), Peter Paul (Gore), Richard Lynch (Kadar), Eva la Rue (Ismene), Virginia Bryant (Canary), Sheeba Alahani (China), Michael Berryman (Dirtmaster).

HISTOIRE : "En des temps immémoriaux, époque de démons, de magie, de sorcellerie : la Reine Canary règne sur la pacifique tribu des Ragniks et possède le pouvoir d'agir sur les rêves. Kadar, diabolique souverain voisin et son âme damnée, la sorcière China capture Canary dans l'espoir de lui dérober son secret : car Maître des Songes égale Maître du Monde... Pendant ce temps, les Ragniks sont réduits à l'esclavage. Sous le joug de Kadar, grandissent Kutchek et Gore frères jumeaux et fils adoptifs de Canary. Ils deviennent bientôt des guerriers, des colosses prêts à tout pour délivrer leur souveraine. Mais, avant, ils devront récupérer un rubis pierre sacré dont Canary tire tous ses pouvoirs. Sur leur route parsemée d'embûches, ils rencontrent Ismen, une farouche amazone, qui les accompagnera dans leur mission : trouver la pierre sacrée, rendre paix et liberté au peuple Ragniks."

L'ECRAN FANTASTIQUE VOUS EN DIT PLUS : Ruggero Deodato s'est fait connaître dans le monde entier pour son film *Cannibal Holocaust* et c'est pour son talent de réalisateur de films d'action que Cannon l'a choisi pour tourner *The Barbarians*. Mais pour lui, ce film est très différent des *Conan* et autres *Kalidor*. Il déclare à propos de *Barbarians* qu'il "s'agit d'une œuvre pleine d'humour, qui ne se prend pas au sérieux. C'est un grand vidéo clip !". C'est Ruggero Deodato qui a choisi le casting (Richard Lynch et Michael Berryman avaient déjà tourné dans *Amazonia la jungle blanche*, en 1985) et il avoue avoir eu beaucoup de plaisir à diriger les frères Paul bien qu'ils furent difficiles à contrôler car très exubérants et plein d'énergie !

Peter et David Paul sont frères jumeaux et arrivent en Californie en 1979. Mais leur carrière de colosse bodybuilder était prédestinée puisqu'ils sont nés sur l'île de... Rhodé. A Los Angeles, en raison de leur refus de suivre et de se conformer aux règles des autres gymnastes, ils sont surnommés "les mauvais garçons des salles !". C'est grâce à cette réputation que les médias vont rapidement s'intéresser à eux. Un premier article dans un magazine spécialisé titre : "A propos des Barbarians", puis un second dans le Los Angeles Times titre : "Attila, 2^e partie !", attire l'attention des télévisions. On voit alors les frères Paul apparaître en 1981 et 1982 dans une douzaine de shows, dont le Mervin Griffin Show et "What's up America". Mais bizarrement, leurs deux premiers films seront des comédies : *D.C. Cab* de Joel Schumacher en 1983, puis *Le Kid de la Plage* de Gary Mareschall avec Matt Dillon en 1984. C'est par toutes ces apparitions consécutives à la télévision et au cinéma qu'un proche collaborateur de Menahem Golan les remarque. Il leur obtient une entrevue et, après un quart d'heure, Peter et David Paul signent un contrat pour deux films dont *Les Barbarians*. Mais pour eux, *Les Barbarians* n'est pas un clone de *Conan* car il se rapproche plus de la comédie que du simple film d'action sanglant.

PETER PAN. • Un film de Hamilton Luske, Clyde Geronimi et Wilfred Jackson • **Scénario :** Ted Sears, Joe Rinaldi, Winston Hibber, Bill Peet, Erdman Penner, Milt Banta et Ralph Wright, d'après le roman et la pièce de James M. Barrie • **Décor :** Ray Huffine, Art Riley, Al Dempster, Eyvind Earle, Ralph Hulett, Thelma Witmer, Dick Anthony, Brice Mack • **Dessins et couleurs :** Mary Blair, John Hech, Claude Coats, Don Da Gradi • **Effets spéciaux :** Ub Iwerks • **Musique :** Oliver Wallace • **Production et distributeur :** Walt Disney • **Durée :** 77 mn.

AVEC LES VOIX DE : Bobby Driscoll, Kathryn Beaumont, Hans Conreid, Heather Angel, Tom Conway, Stan Freberg, Bill Thompson, Tommy Luske (v.o.).

L'HISTOIRE : "Wendy est trop âgée pour dormir dans la nursery avec ses jeunes frères, Jean et Michel. Demain elle sera « grande »... Et cette dernière nuit serait une nuit comme les autres si Peter Pan n'apparaissait. A sa suite, les trois enfants s'envolent pour le pays imaginaire..."

L'ECRAN FANTASTIQUE VOUS EN DIT PLUS : Seconde version cinématographique, après celle de Herbert Brenon (muette) en 1924 où Betty Bronson incarnait le héros et avant celle de Steven Spielberg, Peter Pan appartient à la bonne époque des productions Disney (année 50), dont il constitue l'un des chefs-d'œuvre. La pièce dont ce dessin animé de long métrage s'inspire, fut jouée régulièrement à la scène durant 50 ans en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis. « Peter Pan » était devenu un classique qu'on retrouvait avec plaisir. Ce film s'écarte sensiblement, cependant, du style des représentations théâtrales, tout en étant proche de ce qu'avait exprimé l'auteur, James Matthew Barrie. Walt Disney avait en tête ce projet depuis plusieurs années. Il a voulu doser à parts égales le rire et le frisson. Il a méticuleusement articulé personnages, situations, coups de théâtre, tant et si bien que l'histoire, qui se situe loin de notre planète, nous paraît extrêmement logique et proche. Pour la première fois, Peter Pan, le petit garçon qui refuse de grandir, est du sexe masculin. C'est une innovation capitale. Sa voix, ses gestes, ses exploits sont ceux d'un enfant de 12 ans. Auparavant, il avait toujours été incarné par des actrices. Dans l'édification de l'univers disneyen *Peter Pan* a marqué une date. Comme Mowgli, « le petit homme » élevé parmi les animaux sauvages, Peter Pan appartient à un autre versant de l'imagerie enfantine. Cependant, Disney devait impérativement faire oublier un demi-siècle de représentations théâtrales pour que Peter Pan acquiesce à la fois un visage et du même coup une identité : celle d'un aventurier au grand cœur. En se rapportant aux différentes adaptations théâtrales qui avaient été faites, Disney découvrit que son héros, bien que vêtu selon des modes vestimentaires successives, demeurait un être irréel, un lutin, un farfadet. Il fallait en faire « un petit homme », mais doté de qualités humaines. C'est à partir de ce postulat que fut dessinée le costume de Peter Pan. Du même coup, on cerna sa personnalité. C'est ainsi qu'il devint pour toute l'éternité le frère cadet de Robin des Bois par sa silhouette.

Peter Pan est bien entendu, une nouvelle fois, la lutte entre le Bien et le Mal. Ce dernier est incarné par le sinistre capitaine Crochet, qui, avec ses rictus, son bras qui se termine par un crochet de fer, sa sournoiserie, est cependant une caricature de la méchanceté plus qu'un portrait fidèle. En cela, il diffère très sensiblement des personnages « noirs » de Disney comme l'était la reine-sorcière de *Blanche Neige*, la marâtre de *Cendrillon*, la reine capricieuse d'*Alice au pays des Merveilles* et le Seigneur des Ténèbres de *Tarzan* et *le Chaudron magique*. A noter : ce diabolique personnage fut interprété sur les planches par Boris Karloff lui-même, en 1950 (sous le nom du Capitaine Hook), dans une pièce de Broadway qui connut un grand succès auprès de la critique et du public.

Plus de 900 décors de paysages furent conçus par les équipes de Walt Disney pour *Peter Pan*, ce qui représentait un nombre de record pour la firme. Trois ans de travail furent nécessaires pour 500 artistes et techniciens afin de mener à terme cet ambitieux projet, utilisant un million de dessins (dont 200 000 seulement furent sélectionnés). Par ses couleurs, son dessin parfait, sa musique pleine d'humour, *Peter Pan* appartient à la série des grands classiques auxquels Walt Disney doit sa réputation.



Entretien avec Arnold Schwarzenegger

Arnold Schwarzenegger a accédé en quelques années au rang de superstar du film d'action, il ne se contente pas d'exploiter un physique exceptionnel, mais investit aussi dans ses films une force de conviction, et un humour très personnels. Il a méthodiquement enrichi son image et créé de solides liens de complicité avec un public de plus en plus vaste. Il s'est hissé au premier rang du box-office avec *Terminator*, et a été sacré en 1985 "Star Internationale" par l'Association des Exploitants américains.

Vous avez créé à l'écran une nouvelle image de l'homme sûr de lui, qui réussit ce qu'il entreprend, qui transforme le rêve en réalité...

Il faut se donner les moyens d'avoir confiance en soi, c'est ça qui est important. Après tout, si on n'a pas confiance en soi, qui nous fera confiance ? Alors que si on a confiance en soi, on pourra convaincre qui on voudra. C'est quelque chose que j'ai appris tout petit, et c'est ainsi que j'ai commencé à faire du culturisme et à jouer au football. Un athlète qui n'aurait pas confiance en lui n'aurait aucune chance de gagner un match, un championnat ou quoi que ce soit. Sans cela, je n'aurais jamais rien fait.

Predator diffère peu de vos emplois précédents...

Dans *Predator*, j'incarne le chef d'un commando envoyé dans la jungle pour sauver un groupe d'hommes aux prises avec une force extra-terrestre mortelle. L'ennemi ne tardera pas à découvrir que le gibier le plus dangereux sur Terre, c'est l'homme — pour parodier le titre d'un classique du cinéma fantastique (*The Most Dangerous Game*) !

J'avais tourné tellement de films dans lesquels j'incarnais un homme seul contre le système, l'armée, un solitaire opposé à des milliers d'adversaires, de soldats, etc., que j'avais vraiment envie de tourner un film comme *La Horde sauvage* ou *Les Sept mercenaires*, dans lequel vous avez la chance de jouer au milieu d'un groupe d'hommes, de ne plus être seul. En lisant le scénario de

Predator, je me suis dit que c'était l'occasion de jouer avec des acteurs de ma trempe. Le seul problème était de trouver des interprètes à la hauteur, pour que le propos soit vraiment intéressant. Mais nous avons pris notre temps, nous avons cherché sérieusement, en faisant passer des auditions à toutes sortes de comédiens, et le résultat est à la hauteur de nos efforts : nous avons réuni une équipe formidable !

Je crois que le public constatera avec plaisir que la distribution est du niveau de celle des films que je citais il y a un instant. Nous avons travaillé dans une ambiance très chaleureuse. Mon personnage est un soldat aguerri, parfaitement entraîné et équipé pour ce genre de missions auxquelles il est accou-



tumé ; il n'a fait que ça toute sa vie. En cela je retrouve un peu certains des rôles que j'ai interprétés, mais celui-là est plus vivant, plus original. Cette histoire de chasseur extra-terrestre venu sur notre planète nous chasser, car nous représentons un défi : nous disposons d'armes efficaces, nous sommes entraînés au combat... c'est cet argument original qui m'a décidé à entreprendre ce film. Je crois que le principal, pour un film, c'est l'idée de base.

On peut faire comme on veut, mettre tout l'argent du monde dans un film, se payer les meilleurs acteurs, s'il n'y a pas dedans une idée originale, une idée qui y ajoute un peu de piment, qui fait que les gens vont en parler, y penser, le film ne rapportera pas un sou. Or ce qui m'intéresse, c'est que les gens viennent le voir. La grande surprise du film arrive au bout d'un certain temps : le début est normal, banal, mais la suite évoque un autre monde. Le personnage que j'incarne est un leader, il maîtrise parfaitement son destin et les situations auxquelles il se trouve confronté,

mais cette créature d'un autre monde lui fera découvrir sa vulnérabilité. On ne la voit jamais, elle utilise des armes terrifiantes avec lesquelles elle s'attaque à mes compagnons, les uns après les autres.

De quelles sortes d'armes disposez-vous vous-même ?

Nous faisons feu de tout bois, utilisant toutes les armes possibles et imaginables, depuis les armes blanches jusqu'aux mitrailleuses les plus puissantes, mais rien n'y fait : la créature semble invulnérable, on ne peut pas la blesser, encore moins la tuer, ce qui rend la situation particulièrement dramatique. Nous sommes habitués aux questions de vie ou de mort, mais nous n'avons jamais été préparés à affronter ce genre de menace. C'est ce qui est terrifiant. Nous sommes aussi confrontés au risque de mourir de peur.

Le tournage au Mexique a-t-il été particulièrement éprouvant ?

Presque tous les films que j'ai tournés

se sont déroulés dans des conditions terriblement pénibles. Il est très rare que mes tournages en extérieurs soient agréables ! J'y suis habitué, maintenant, rien ne pourrait plus me surprendre dans ce domaine. Pourtant, ce film a été encore plus difficile à faire que les autres, ne serait-ce que parce que nous étions dans la jungle, en proie aux insectes, aux serpents, aux scorpions et ce genre de chose, victimes de l'humidité tout en souffrant en permanence de déshydratation. Nous avons aussi beaucoup tourné dans l'eau, ce qui était particulièrement dangereux : il y avait des cascades, des rapides, dans lesquels nous étions censés plonger, etc.

C'était donc un tournage très difficile, mais pas très différent, au fond, de ma période militaire. Et à ce moment-là, je n'étais pas payé ! Ça faisait une grosse différence. Ça, plus le fait que ces extérieurs étaient sans conteste beaucoup plus beaux !

Parlez-nous de l'entraînement auquel vous vous êtes astreint pour ce film...





Nous avons suivi un entraînement collectif qui m'a beaucoup rappelé celui que j'avais suivi à l'armée : nous étions tout un groupe à faire les mêmes choses ensemble. Nous nous sommes d'abord mis en condition dans un gymnase de Los Angeles, pendant un mois et demi, puis nous sommes arrivés au Mexique huit jours avant le début du tournage afin de nous entraîner dans la jungle, au maniement des armes, à la façon de nous déployer et de nous mouvoir en silence en utilisant des signaux visuels. On se serait vraiment cru dans un camp militaire !

Nous nous levions à six heures du matin pour prendre notre petit déjeuner, puis nous courions une dizaine de kilomètres pour nous mettre en train. Après cela, nous nous amusons pendant cinq à six heures à grimper aux arbres, à tirer et ainsi de suite, mais tout cela sous la supervision de nos entraîneurs. L'ambiance était formidable. Je garde un excellent souvenir de cette semaine. Je garde d'ailleurs un souvenir particulier de ce film, qui m'aura enfin donné l'occasion de jouer

au milieu d'un groupe d'hommes solidement entraînés et dotés de qualités physiques exceptionnelles. Ça m'a rappelé ma période culturiste. Les sportifs qui m'entouraient et moi-même travaillions dans une atmosphère tout à fait comparable. Il y a dans *Predator* des scènes très dures, mais aussi des moments de réelle émotion, dus à la fraternité qui unit tous ces soldats.

N'avez-vous jamais éprouvé de difficulté à croire à la réalité de ce redoutable adversaire extra-terrestre ?

Non, parce que la créature était admirablement conçue et que le propos du film était passablement dramatique. Nous étions tous pris par l'action. Avant d'entreprendre un film, quel qu'il soit, je me demande toujours qui ira le voir, quel sera son public. S'il n'est pas destiné au grand public, je ne le ferai pas. Je me refuse à faire un film destiné à un petit nombre de spectateurs parce que je sais qu'il ne rapportera jamais sa mise de fonds. J'en étais sûr quand j'ai lu le scénario, j'en ai eu la confirmation en voyant le résultat et en assistant à la réaction des spectateurs : c'était un excellent sujet fait pour

plaire à tous les publics, aux jeunes comme aux moins jeunes, aux hommes comme aux femmes, à ceux qui aiment les films d'action et à ceux qui ne cherchent qu'une distraction lorsqu'ils vont au cinéma. Ce film ne peut que marcher. Le bouche à oreille y pourvoirait seul, même sans publicité.

Qu'avez-vous éprouvé en apprenant que les empreintes de vos pieds et de vos mains allaient rejoindre celles des plus grandes vedettes de l'histoire du cinéma mondial, sur le trottoir d'Hollywood Boulevard ?

C'est un rêve que tout le monde a fait, évidemment. C'est le plus grand honneur que l'on puisse faire à un acteur. Au début, je n'ai pas voulu le croire, puis j'ai été incroyablement heureux. Mais si je l'ai reçu comme un hommage personnel, comme la reconnaissance de mon talent, j'y ai vu en même temps la reconnaissance de la qualité des films que j'avais faits. Cet immense honneur m'ayant été accordé après *Predator*, il faut croire que cela veut dire qu'on se rend compte que c'est un film important. Je crois que j'ai beaucoup de chance. C'est formidable de voir se réaliser ses rêves, même les plus fous...





Entretien avec John Mc Tiernan

John McTiernan a débuté dans la réalisation avec *Nomads*, un des thrillers fantastiques les plus sophistiqués des années 80. Né à New York, et fils de chanteur, il fit ses premières expériences d'acteur dès l'âge de sept ans et poursuivit celles-ci pendant plusieurs années, tout en se consacrant à la décoration et à la mise en scène. Après avoir étudié à la Juilliard School, il suit les cours de cinéma de l'Université de New York. Il réalise, grâce à une bourse de l'American Film Institute, le film *Watcher*, qui remporte un solide succès critique au Festival du Film Américain. Il forme ensuite sa propre société de production, pour laquelle il écrit et réalise plus de 200 spots publicitaires, tout en préparant son premier long métrage : *Nomads* interprété par Pierre Brosnan et Lesley Ann Down.

Le tournage s'est révélé assez pénible pour les interprètes du film, mais je suppose qu'il a dû poser des problèmes spécifiques à l'équipe technique, et à vous en particulier ?

C'est vrai. Nous avons vécu des journées particulièrement éprouvantes... Je me souviens, à un moment donné... J'étais grimpé dans un arbre afin de repérer le meilleur angle de prise de vues possible, et la branche a cassé. Je suis tombé sur la tête ! Nous avons dû payer de notre personne. On peut considérer que c'était un entraînement gratuit, particulièrement efficace, mais c'était vraiment dur.

Comment avez-vous préparé vos interprètes à ce tournage d'un genre particulier ?

Nous les avons entraînés d'une façon quasiment militaire : on les emmenait en camion à une dizaine de kilomètres dans la jungle et ils revenaient à pieds. Ils arrivaient crevés, en sueur, mais au bout d'un moment ils ont changé

d'allure : C'était fantastique, ils n'avaient plus le même comportement, isolément ou en groupe. Ils donnaient vraiment l'impression d'avoir vécu ensemble une expérience unique en son genre. Ils formaient un groupe, ça se voyait dans leur façon de marcher, de parler. Un entraînement traditionnel n'aurait jamais donné le même résultat.

Mais c'était indispensable pour la réussite du film, parce que je tenais à ce que la caméra se trouve au milieu de l'action, des scènes de combat. On y voit des acteurs utiliser des armes inédites, qu'il aurait été vraiment dommage de ne pas montrer. Et il fallait que ce soit irréprochable. Le but de l'expérience était de donner l'impression aux spectateurs qu'ils participaient à l'action, au lieu de les laisser à l'écart, comme des observateurs extérieurs.

Qu'est-ce qui vous a amené à faire ce film ?

Je rêvais depuis toujours de tourner un grand film d'aventures dans la tradition des films des années 40. *Predator* est un film divertissant, un film de suspense, juste le genre que je préfère. Il réunit tous les éléments que j'aime et que l'on trouve si rarement dans un même film : l'épopée, l'horreur, et tout ça avec une dimension surnaturelle. Le scénario me faisait penser à un de ces vieux films de guerre, et il recelait en même temps des éléments comiques que le cinéma d'antan n'aurait pas renié, avec ses surhommes et ses géants aux pouvoirs miraculeux. Et puis Arnold Schwarzenegger est l'un des très rares comédiens d'aujourd'hui capables d'évoluer dans ce registre. C'est un acteur remarquable, et il est doté d'un physique formidable.



Entretien avec Stan Winston

Stan Winston, concepteur du "Predator", est un des meilleurs experts en maquillages spéciaux du cinéma américain. Lauréat de l'Oscar pour sa contribution à *Aliens* de James Cameron, il fut sélectionné pour la première fois à cette distinction pour *Heartbeeps* d'Allan Arkush et reçut en 1985 le Saturn Award de l'Academy of Science Fiction Fantasy and Horror pour les "effets robotiques" de *Terminator*.

En quoi la créature de Predator est-elle unique ?

Elle est particulièrement terrifiante. Elle est dotée d'une force prodigieuse, elle se déplace avec la rapidité d'une panthère et est capable de se camoufler sur n'importe quel fond, comme un caméléon, de sorte qu'on ne la voit jamais. Nous l'avons approchée comme un personnage à part entière et non pas seulement comme un monstre. Elle a une particularité, c'est d'être étrangère à notre monde, ce qui lui confère un caractère à part, mais nous avons veillé à lui conserver une personnalité. C'est un personnage dramatique, un guerrier, un soldat, un combattant... C'est un survivant assez comparable, au fond, au personnage incarné par Arnold Schwarzenegger ; toute la question, à partir de là, consistait à trouver un adversaire à sa mesure. Nous avons pensé à l'opposer à un autre combattant, mais en faisant un guerrier extraterrestre, nous compliquons la mission

d'Arnold : il est sérieusement en difficulté ! Il s'en sortira grâce à son intelligence et non plus seulement par la force. Une fois défini le principe de le confronter à un adversaire plus puissant que lui, notre principal problème a consisté à donner une certaine vraisemblance à cet adversaire : il fallait que son jeu soit naturel, comme celui de n'importe quel acteur. Nous devions donc lui trouver un interprète talentueux, et qui n'ait pas seulement le physique de l'emploi. Nous avons alors entrepris de métamorphoser un bon acteur et non pas de changer un interprète médiocre en un monstre terrifiant.

Quel était votre principe de base en faisant ce film ?

On ne peut plus espérer faire reposer le succès d'un film sur les seuls effets spéciaux. Il faut lui donner une bonne histoire, le surprendre par la nouveauté, par l'intensité dramatique, la

force des personnages. Nous ne sommes intervenus, mon équipe et moi-même, que pour donner du corps à un personnage original, celui de la créature. Nous avons eu l'idée de lui donner un peu la tête d'un guerrier arborant des peintures de camouflage, et on se rend compte à la fin que l'extraterrestre porte un masque et n'est pas fondamentalement terrifiant. Il est énorme, mais pas seulement musclé comme Arnold Schwarzenegger : il mesure plus de deux mètres vingt, et lorsqu'il est démasqué, son apparence est encore plus étrange.

Les masques, comme le reste des effets spéciaux visuels, sont l'œuvre de R. Greenberg Associates, qui ont fait un travail remarquable. Ils ont même utilisé des ordinateurs pour repérer tous les mouvements d'appareils.

C'était un film très délicat, très complexe à faire, et pas seulement physiquement éprouvant.

LES FILMS DE LA RENTREE

Afin que vous puissiez vous familiariser avec les films de la rentrée, nous avons choisi, ce mois-ci, de vous en présenter un certain nombre. Il ne s'agit donc pas d'une liste exhaustive, mais d'une sélection basée sur nos informations et la vision en avant-première d'une majorité d'entre eux. Aux titres recensés dans les pages suivantes s'ajoutent bien entendu les productions dont nous avons déjà longuement parlé lors des mois précédents (type *Superman 4*), ainsi que les films sélectionnés en juin dernier au 16^e Festival de Paris (voir dans ce numéro) : *The boy who could fly* de Nick Castle, *Cat's Eye* de Lewis Teague, *Maximum Overdrive* de Stephen King, *It's Alive III* de Larry Cohen, *Retribution* de Guy Magar et quelques autres.

AMERICAN GOTHIC

L'île de la mort

Le sujet d'*American Gothic* n'est pas neuf en soi : trois jeunes couples partis pour un week-end de camping sur une île, tombent entre les mains d'une famille isolée qui, après les avoir accueillis, les décime... jusqu'à ce que la dernière survivante prenne sa revanche !

Mais ce qui différencie *American Gothic* des autres films du genre, ce sont les personnages : non point ici des primates attardés et sanguinaires comme dans *Forest Primevals*, par exemple, mais une famille fanatisée dans le scrupuleux respect de la religion la plus stricte et qui, en tant, font œuvre de justice divine, éliminant le vice et la turpitude d'une jeunesse dépravée. Une famille maintenue dans l'arriérisme par un père tyranique (Rod Steiger), et que composent, autour de lui, sa femme (Yvonne De Carlo, méconnaissable — qu'est devenue la ravissante Sephora des 10 Commandements ?), ses deux fils et sa fille, complètement dégénérés à force de vivre reclus. Les cinq personnages font planer sur l'ensemble du film une aura de cynisme malsain fort appropriée au sujet et au cadre et que conforte le caractère dérisoire sinon ludique que les meurtriers donnent à leurs actes criminels.

Peu à peu, on entre dans la conviction qu'il plane sur le lieu comme une malédiction et si la réalisation de John Hough manque par moments de personnalité et de relief, du moins a-t-elle le mérite de tisser sournoisement dans notre esprit un sentiment que la fin confirmera et qui, a posteriori, s'avère être un argument purement fantastique, dépassant le caractère de fait divers auquel se limite trop souvent ce type de film. Les amateurs de malaise en auront pour leur compte et la violence de certaines scènes, notamment à la fin, ne les décevra pas, quoique le réalisateur se soit efforcé de la nuancer, sinon dans l'action du moins dans la manière dont il la filme.

Bertrand Borie

Angleterre, 1987. Réalisateur : John Hough. Producteur : John Quedsted. Scénaristes : J. Hough, Terry Lens. Directeur de la photo : Harvey Harrison. Montage : John Victor Smith. Interprètes principaux : Rod Steiger (Pa), Yvonne De Carlo (Ma), Sarah Torgov (Cynthia), Michael J. Pollard, Fion Hutchinson, William Hootkins. Durée : 1 h 30. Distributeur : Sinfonia. (Sortie prévue : 1^{er} trimestre 88).



WITCHBOARD

L'esprit diabolique !

Au cours d'une réunion d'amis s'organise une séance de spiritisme, l'un des participants possédant une tablette, ornée de lettres, permettant aux esprits que l'on invoque de s'exprimer en guidant les mains du spirite vers les caractères qui vont, peu à peu, constituer le message. Un des convives, spirite convaincu, invoque l'esprit d'un enfant mort mystérieusement, il y a des années en même temps qu'il déclenche des remarques caustiques chez d'autres invités incrédules.

Mais les jours suivants, il va falloir se rendre à l'évidence. C'est bel et bien un esprit que le spirite a rappelé. Toutefois, est-ce vraiment celui qu'il souhaitait, et celui-là seul ? Et quand le mort se déchaîne, c'est le point de départ d'une lutte sans merci !

Après un début un peu lent, mais non dénué d'intérêt, le film s'anime bientôt pour plon-



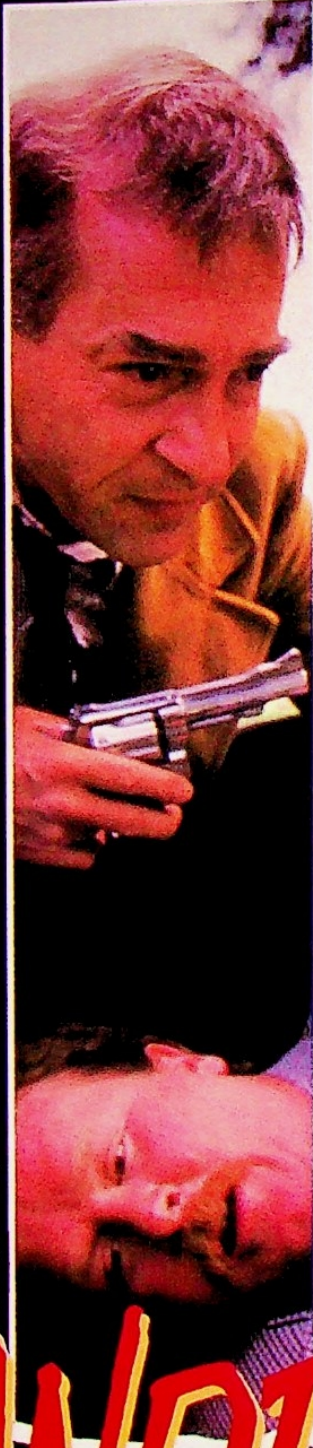
"Witchboard", no future, dit le punk...

ger dans le fantastique pur et, rapidement, dans l'horreur. Possession, réincarnation diabolique se succèdent au gré d'une réalisation souvent efficace et vigoureuse, qui

ménage quelques savoureux moments de suspense et quelques scènes de violence efficaces. Tout cela est mené avec une maestria convaincante et obéit aux lois d'un crescendo qui, à défaut de multiplier les ingrédients originaux, est du moins savamment orchestré. On tremble parfois et le caractère trouble de certaines situations sait mettre mal à l'aise le spectateur de la façon qui convenait — sans le rebuter. Et surtout, le mystère est entretenu jusqu'au bout sans que pour autant le film paraisse lourd ou artificiel. Une bonne réussite dans un type de sujet difficile, voire délicat à traiter sans tomber dans le ridicule, ce qui n'est jamais le cas ici.

Bertrand Borie

USA, 1987. Réalisateur et scénariste : Kevin S. Tenney. Producteur : Gerald Geoffray. Directeur de la photo : Roy H. Wagner. Interprètes principaux : Todd Allen, Tawny Kitaen, Stephen Nichols, Kathleen Wilhoite, Burke Byrnes, Rose Marie. Durée : 1 h 30. Distributeur : Coline. (Sortie prévue : 1^{er} trimestre 88).



CASSANDRA

CASSANDRA : Une nouvelle réussite du cinéma australien

Cassandra mènerait pour ainsi dire une vie normale, entre son père, photographe et sa mère, dessinatrice de mode. Jusqu'au jour où son univers bascule : la photo d'une jeune femme — la sœur de son père, morte, il y a longtemps dans un accident de voiture lui dit-on — la plongera dans un cauchemar récurrent. Sans cesse, en effet, une vision la hante : elle court vers la maison familiale et arrive pour voir un garçonnet (son frère ?) encourager une jeune femme (celle de la photo...) à appuyer sur la gâchette du fusil qu'elle se tient sous la gorge. Et même la tranquille vie de famille s'effondre quand il s'avère que le mannequin attiré de son père est aussi sa maîtresse et qu'elle est enceinte de lui. Dès lors, la mort se remet à rôder, prête à frapper sauvagement. Le voyage de

Cassandra dans son passé prendra une allure bien sanglante...

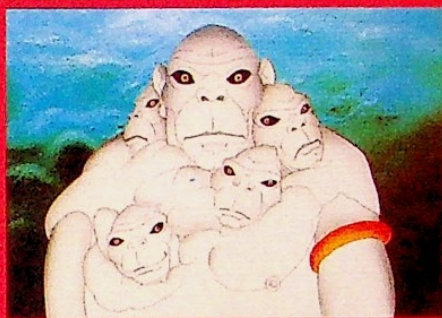
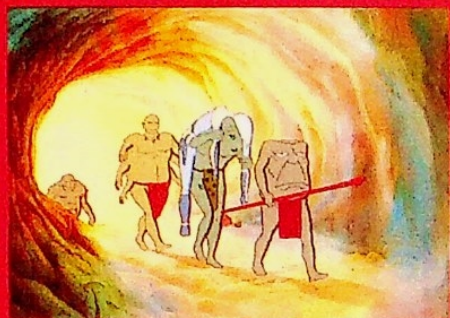
Un excellent crescendo dramatique, une trame solide, de vertigineux effets de caméra toujours justifiés par le discours font de *Cassandra* une nouvelle réussite du cinéma australien, laquelle n'est pas sans rappeler, par sa qualité, *Next of Kin*. On sent monter en soi, tout au long du film, l'angoisse qui, peu à peu, étirent Cassandra au cours de sa quête et qui enferme lentement son univers dans une destinée tragique. La qualité du scénario — signé par trois écrivains — se ressent au détour de chaque séquence tout comme le soin apporté à la réalisation, pour nous conduire à un dénouement qui ne déçoit pas — phénomène déjà rare en soi. *Cassandra* est de ces films qui reposent avant tout sur une

idée et sur une histoire à laquelle les créateurs ont apporté toute leur science du cinéma pour en faire un réel et captivant spectacle pour les yeux et l'intellect.

Bertrand Borie

Australie. 1987. Réalisateur : Colin Eggleston. Producteur : Trevor Lucas. Scénaristes : C. Eggleston, John Ruane, Chris Fitchett. Directeur de la photo : Gary Wapshott. Montage : Josephine Cooke. Musique : Trevor Lucas, Ian Mason. Direction artistique : Stewart Burnside. Interprètes principaux : Tessa Humphries (Cassandra), Shane Briant (Steven Roberts), Briony Behets (Helen Roberts), Susan Barling (Libby), Tim Burns (Graham). Durée : 1 h 33. (Sortie : courant 88).

GANDAHAR



Il aura fallu aux producteurs de *Gandahar* plus de sept années pour mener à terme cet ambitieux projet. Inspiré d'un roman de notre collaborateur Jean-Pierre Andrevon, intitulé "Les Hommes-Machines contre Gandahar", ce dessin animé a été réalisé par René Laloux (*La planète sauvage*). *Gandahar* est un pays où règne la paix, sans qu'aucun conflit ne vienne troubler la quiétude de ses habitants. Gouverné par le Conseil des Femmes à la tête duquel siège Ambisextra, Gandahar est cependant convoité par une puissance mystérieuse à l'invincible armée constituée d'hommes-métal. Jasper, un jeune servant, part en mission afin de découvrir l'identité de l'agresseur. C'est par une porte temporelle que celui-ci arrive : l'invasion

vient du futur ! Le responsable se révèle être le Métamorphe, intelligence artificielle autrefois créée par les Gandahariens et oubliée dans l'immensité de l'océan. Le Métamorphe donne l'ordre à Jasper de le détruire dans mille ans, à la source de la menace. Jasper entre en hibernation dans l'océan glacé, alors que l'invasion du futur ravage Gandahar. Mille ans plus tard, Jasper se réveille et, aidé par les Transformés (des Gandahariens victimes de manipulations génétiques malheureuses) détruira le Métamorphe et les hommes-métal, sauvant Gandahar de l'anéantissement. Sur cette intéressante histoire, Laloux et Caza ont réalisé un film imaginaire, original, d'une conception visuelle surprenante. Accompagné de la très belle

musique de Gabriel Vared, le récit de science-fiction populaire se transforme en conte philosophique. Un soin tout particulier apporté à la conception des personnages et des décors, ainsi que l'animation très fluide, font de *Gandahar* une parfaite réussite.

Daniel Scotto

France. 1987. Réalisateur : René Laloux. Producteurs : Henri Rollin et Jean-Claude Delaire. Scénariste : René Laloux d'après le roman de Jean-Pierre Andrevon "Les Hommes-machines contre Gandahar". Dialogues : Raphaël Cluzel. Musique : Gabriel Vared. Dessins : Philippe Caza. Durée : 1 h 23. Distributeur : A.A.A. (Sortie prévue : 1^{er} trimestre 88).

HELLRAISER

Le nouveau chef-d'œuvre de l'horreur !

Clive Barker, dont le grand Stephen King n'hésite pas à faire son dauphin, a ainsi déjà traversé deux adaptations de ses œuvres comme autant d'épreuves douloureuses. Et comme tout artisan non satisfait du travail de ses compagnons, il a décidé de prendre cette fois les choses en mains et s'est attelé avec *Hell Raiser* à sa première réalisation. Le résultat est tel qu'on imagine pas qu'il ne soit plus son propre maître d'œuvre par la suite.

La séquence d'entrée est aussi brillante que sobre. Au travers d'un prisme maléfique, malencontreusement actionné, quelques flashes d'horreur très réalistes sont lancés en direction du spectateur à titre de courte invitation. Ces images néanmoins absentes de complaisance campent le décor, celui d'une vieille demeure dont le sol est maculé de restes humains sanglants, de viscères sanguinolents, de visages disséqués... Toute l'horreur d'un charnier dont le silence est tout juste troublé par le cliquetis de chaînes et de crochets d'abattoirs suitants de sang et de vestiges de débris sanglants issus de la chair humaine.

La confirmation de ces atrocités, de ces mises en pièces surgit alors, aussi féroce qu'inattendue, sous la forme d'hameçons géants venant se planter dans la chair de l'infortuné, le martyrisant dans d'insoutena-

Manœuvre de diversion habile de la part de Barker qui s'offre même l'élégance d'éviter les interminables petits faits liés au surnaturel, mais à la longue frustrants, pour entrer directement dans le vif du sujet : la présence généreusement révélée d'un amant mort depuis longtemps dont le corps repose dans la maison, prêt à revivre au contact de la moindre goutte de sang. L'ambivalence du rôle de l'épouse, partagée entre un mari qu'elle chérit et les charmes vénéneux des chairs en putréfaction, mais porteuses de torrides souvenirs, d'un amant dominateur, ne connaît curieusement aucune progression, la soumission et la complicité s'opérant derechef gagnent vite la phase active dans cette fébrilité à pourvoir le mort-vivant de proies utiles à son processus de résurrection. Le retour progressif à la vie de l'amant restera un souvenir marquant dans l'histoire de ce genre de cinéma par son réalisme et par le développement de ses phases, les premières ébauches lui donnant l'apparence peu ragoûtante d'un extra-terrestre dont les tendons mis à nu luisent de chaque côté d'une cage thoracique décharnée et pitoyable qui semble tout juste de venir d'être dévorée par une horde de corbeaux.

Autre parallélisme révélateur : à la reconstitution progressive du corps de l'amant (qui finit même par supporter des vêtements !), correspond la dégradation de celui du mari : clou lui labourant la main puis prélèvement du derme entier de son visage... au profit d'un amant à tête de mari !

Mais le drame que traverse ce trio est loin de constituer le seul charme de *Hell Raiser*. S'y ajoute tout l'univers démentiel des cauchemars nés de l'utilisation non contrôlée du prisme. L'apparition de monstres cavalant dans les couloirs d'une espèce de quatrième dimension est véritablement un plus, une extrapolation surréaliste propre à faire éclater l'échoppement triangulaire de l'habituel chassé-croisé mari-femme-amant. Le monstre à double visage (dont un, ventral, a la mâchoire aussi proéminente et agressive qu'un bulldozer) restera une des plus folles inventions de l'écran, sorte d'hydre à deux têtes moderne.

Par ailleurs, *Hell Raiser* réussit à être un film très sanglant d'où pourtant, le sang n'a pas nature essentielle. Son univers fou, la cruauté d'une femme exécutant ses rencontres de passage afin d'en repaître son amant ainsi que les hallucinantes incursions dans les dimensions nées du prisme suffisent à créer une œuvre forte, angoissante mais jamais choquante. Jolie performance pour Clive Barker dont c'était, rappelons-le la première réalisation.

Norbert Moutier

G.B. 1987. Réalisateur et scénariste : Clive Barker, d'après son roman "The Hellbound Heart". Producteur : Christopher Figg. Directeur de la photo : David Worley. Musique : Christopher Young. Direction artistique : Jocelyn James. Interprètes principaux : Andrew Robinson (Larry Cotton), Clare Higgins (Julia Cotton), Ashley Laurence (Kirsty), Sean Chapman (Frank Cotton), Oliver Smith (Frank, le monstre). Durée : 1 h 30. Distributeur : Eurogroup. (Sortie prévue : 1^{er} trimestre 88).



Ashley Laurence dans "Hellraiser".

bles étirements préluant au déchirement. La phase la plus hallucinante aboutit à la distorsion du visage, écartelé par de multiples hameçons lui imprimant un rictus horrible en forme d'ovalisation.

Mais pourtant, sous ces hospices horribles, d'une agressivité presque choquante, se cache une histoire d'amour, une vraie, de celles pour qui l'être humain peut s'avérer capable de toutes les folies, celle de la chair, dont l'œuvre de Clive Barker se fait l'épicentre : chair déchiquetée reconstituée mais aussi désirée au point de la traquer jusqu'au stade de la décomposition.

Il convient d'ajouter à cet univers dantesque créé par Barker, celui, non moins riche, des demeures fantastiques, de leur architecture oppressante et dissimulatrice de secrets au passé cauchemardesque. L'acquisition d'une telle maison par un couple apparemment normal, vite confronté à l'inimaginable, semble concéder à la facilité d'un Amytville...



CANNON'S MOVIE TALES

Lorsque les contes de fées deviennent des comédies musicales...



John Savage succède à Jean Marais dans "La Belle et la Bête".

Ainsi donc, joignant le geste à la parole, Cannon n'a pas chômé dans le programme de contes pour enfants annoncé depuis un an. *Rumpelstiltskin*, *Beauty and the Beast*, *Sleeping Beauty*, *Snow White and the 7 Dwarfs*, *Red Riding Hood*, *Aladdin*, *The Frog Prince*, *Hansel and Gretel* sont les premiers terminés, dont la sortie s'échelonne en France à partir de novembre.



Le Faiseur d'or avec Amy Irving.

On chante, on danse, on retrouve son esprit d'enfant et ce, en compagnie de quelques comédiens de renom, tels Amy Irving, John Savage, Christopher Walken, Tahnee Welch, Isabella Rossellini, Olivier Reed ou Bud Spencer. Tournés en série en Israël, ces films ont-ils des chances de convaincre le public ? Ce n'est pas certain, car l'entreprise est en soi une gageure et la qualité des scénarii n'est pas toujours ce qu'on pouvait en attendre : au répétitif *La Belle et la Bête*, sans surprise, on préférera par exemple un *Rumpelstiltskin* au charme duquel celui de la délicieuse Amy Irving n'est pas indifférent, ou surtout

un *Frog Prince* quant à lui plein de fraîcheur et très bien mené, sans temps mort ni puérilité excessive.

Certes, il y a eu la volonté de donner à la série une "griffe" bien particulière, qui se ressent notamment au soin méticuleux apporté aux décors et aux costumes. Malheureusement, l'adaptation filmée donne à la naïveté des histoires un caractère trop souvent accru là où le dessin animé, grâce au recul provoqué par la stylisation par rapport au réalisme de l'image photographique, apporterait un humour et une fraîcheur paradoxalement pleines de maturité. Et si le

résultat pourrait paraître plus convaincant quand il s'agit d'aventures à caractère filmique (*l'Île au Trésor*, par exemple), on restera davantage sceptique quand il s'agit de contes de fées, surtout lorsque vibre encore le souvenir des grands dessins animés de Walt Disney. Même si la concurrence n'était pas intentionnelle, le rapprochement demeure inévitable...

Bertrand Borie



Le Prince Grenouille avec Clive Revill.



Hansel et Gretel d'après le conte de Grimm

CREEPSHOW 2

WHEN THE CURTAIN GOES UP
THE TERROR BEGINS.

GOOD TO
THE LAST GASP.

NEW WORLD PICTURES
PRESENTS A LAUREL PRODUCTION
CREEPSHOW 2 STARRING LOIS CHILES
GEORGE KENNEDY DOROTHY LAMOUR
AND TOM SAVINI AS "THE CREEP" MUSIC COMPOSED BY LES REED
AND RICK WAKEMAN ASSOCIATE PRODUCER MITCHELL GALIN
EXECUTIVE PRODUCER RICHARD P. RUBINSTEIN
SCREENPLAY BY GEORGE A. ROMERO BASED ON STORIES BY STEPHEN KING
PRODUCED BY DAVID BALL DIRECTED BY MICHAEL GORNICK



NEW WORLD PICTURES
© 1987 NEW WORLD PICTURES. ALL RIGHTS RESERVED.

L'humour macabre de Stephen King servi sur un plateau par Romero...

On attendait avec délectation que notre sympathique galopin se risque à rouvrir les pages de Creepshow... et l'on n'est pas déçu ! Trois histoires cette fois : la vengeance exercée par la statue d'un chef indien... plus vraie que nature, le piège tendu à quelques baigneurs par une nappe visqueuse et surtout vorace, et la poursuite dans laquelle se lance un auto-stoppeur un peu rancunier à l'égard d'une automobiliste qui a eu l'indélicatesse de lui passer dessus et de ne pas s'arrêter pour lui demander des nouvelles de sa santé...

Ainsi l'humour macabre de Stephen King sévit-il de nouveau, de plus belle, et pour notre plus grand plaisir, revu et corrigé par George A. Romero qui s'est inspiré de lui pour ses scénarii. Et comme le réalisateur, Michael Gornick, mène son film tambour battant, le spectateur n'a guère le temps de s'ennuyer.

On peut trouver plus de charme au premier Creepshow qui reflétait davantage, il est vrai, le "film de copains", mais celui-ci paraît par moments plus froid et obéissant à une

mécanique moins intime, plus visible, on a toutefois le sentiment d'une plus grande rigueur qui, à certains égards, donne au traitement des différentes histoires un caractère parfois plus inéluctable et par là-même plus convaincant. Si le caractère excessif des situations est toujours là pour leur donner la saveur très typique d'une certaine facette de l'inspiration de King dont on ne sait jamais très bien si elle se situe entre l'humour, la parodie et le sérieux — une ambiguïté qui en fait d'ailleurs tout le charme.

C'est dire combien ce Creepshow 2 a toutes les chances de combler ceux qui avaient été séduits par le premier film, et de convaincre quelques nouveaux adeptes.

Bertrand Borie

USA, 1987. Réalisateur : Michael Gornick. Producteur : David Ball. Scénariste : George A. Romero d'après des histoires de Stephen King. Musique : Les Reed. Interprètes principaux : Lois Chiles, George Kennedy, Dorothy Lamour, Tom Savini ("The Creep"). Durée : 1 h 30. Distributeur : Arts et Mélodies. (Sortie prévue : 1^{er} trimestre 88).

THE GATE Quand l'Enfer se déchaîne !

Une famille tranquille, une maison qui ne l'est pas moins... jusqu'au jour où, dans le jardin, s'ouvre un puits, qui exhale des lueurs et des vapeurs étranges... et qui semble ne pas avoir de fond. Quelques signes avant-coureurs de catastrophe, suffisants pour qu'on ferme le trou avec une vieille porte arrimée au sol, mais trop peu pour inquiéter les parents qui partent, laissant la maison sous la responsabilité des enfants. Occasion rêvée pour que l'Enfer se déchaîne...

Film anodin si l'on s'en tient à l'histoire et au scénario, relativement sans grande originalité, *The Gate* offre le curieux paradoxe de se présenter comme une série B qui, par son contenu, tient davantage du téléfilm et d'être en revanche enrichi par des effets spéciaux non seulement d'une qualité souvent exceptionnelle, mais en plus singulièrement nouveaux. En fait, l'essentiel de l'effort a porté sur eux : maquette, animation, effets optiques sont d'une rare perfection et consti-



The Gate, une porte sur l'au-delà.

tuent un véritable enchantement. Et c'est du même coup bien dommage qu'en comparaison, un certain vide paraisse régner autour d'eux. Autant dire qu'une fois avertis, les fanatiques du spectaculaire pourront se précipiter...

Bertrand Borie

Canada, 1987. Réalisateur : Tibor Takacs. Producteur : John Kemeny. Scénariste : Michael Nankin. Directeur de la photo : Thomas Vamos. Montage : Rit Wallis. Musique : Michael Hoenig et J. Peter Robinson. Direction artistique : William Beeton. Effets spéciaux visuels : Randall William Cook. Maquillage spécial : Craig Reardon. Interprètes principaux : Stephen Dorff (Glen), Christa Denton (Al), Louis Tripp (Terry), Kelly Rowan (Lori Lee), Jennifer Irwin (Linda Lee), Deborah Grover (Mom). Durée : 1 h 30. Distributeur : Arts et Mélodie. (Sortie prévue : 1^{er} trimestre 88).

BELA LUGOSI

Les grands acteurs de l'Ecran Fantastique par Pierre Gires

DEUXIÈME PARTIE

En février 1933, Lugosi se maria pour la troisième fois, l'épouse étant Lillian Arch avec laquelle l'acteur devait vivre pendant 20 ans ; cette même année, il participa à la création de la Screen Actors Guild (dont Boris Karloff fut le premier président, auquel succéda un jeune acteur alors complètement inconnu : Ronald Reagan).

Il tourne : *The Whispering Shadow* (L'Ombre qui tue) d'Albert Herman et Colbert Clark, où, à nouveau savant-fou, Lugosi évolue dans un inquiétant musée de cire dont les mannequins sont animés d'une vie mystérieuse ; il ne manque ni les trappes, ni les rayons de la mort, ni les meurtres insolubles, ni le tueur masqué pour alimenter les douze épisodes (condensés en cinq pour la projection en France). Dans *The Death Kiss*, d'Edwin Marin, Lugosi est suspecté à tort d'un crime commis au cours du tournage d'un film et dans *Night Terror*, de Benjamin Stoloff, il coiffe à nouveau le turban d'un Oriental au pouvoir hypnotique mêlé à la sombre histoire de fabrication d'une drogue pour ressusciter les morts. Des scripts confectionnés sur mesure, comme on peut le constater ! Lugosi était la principale vedette de tous ces films, auréolé de sa réputation de star de l'épouvante, sa présence faisant basculer dans le Fantastique des scénarios qui ne l'étaient pas toujours. Sa seule apparition annonçait le mystère insondable, les forces maléfiques, l'irrationnel, et Lugosi semblait se délecter de tous ces personnages étranges dispensateurs d'effroi !

C'est à cette époque que, l'espace d'une minute, il réendossa la cape de Dracula pour un court métrage Paramount : *Hollywood en Parade*, sur le musée de cire des célébrités locales : le mannequin représentant Lugosi-Dracula s'animait soudain, agressant Betty Boop (Mae Questel), private-joke intégré dans le récent film de montage *Hollywood Graffiti* (1983). Mais la plus imprévue des prestations de Lugosi pour 1933 fut de le voir jouer la comédie burlesque pour donner la réplique à W.C. Fields dans *International House*, d'Edward



Bela Lugosi et Carol Borland dans "Mark of The Vampire".

Sutherland. Enfin, consécration probante de sa popularité : Lugosi-Dracula figure aux côtés de Fredric March-Jekyll et de Boris Karloff-Frankensteen-Monster dans *Mickey's Gala Premiere*, de Walt Disney où défile tout le gotha hollywoodien, de Garbo aux Marx Brothers, de Chevalier à Clark Gable et de Fields à Jolson. Bref, tout allait bien pour Bela Lugosi, à l'exception d'une seule ombre dans ce beau tableau : il avait un rival, et un rival d'importance, qui lui avait ravi le titre de "king of the terror"

depuis qu'il avait incarné le monstre de Frankenstein.

Karloff et Lugosi s'étaient rencontrés aux studios Universal, ainsi qu'aux réunions de la Screen Actors Guild, mais ils n'avaient jamais travaillé ensemble. Cette lacune fut comblée en 1934 : puisque chacun des deux princes de l'horreur faisait recette séparément, Universal songea un jour que, réunis, le succès devait être doublé ! Il ne restait plus qu'à fabriquer des scénarios en fonction de ces deux acteurs dont nul autre studio, alors, ne possédait l'équivalent.

4 - Lugosi Versus Karloff

On ne peut pas évoquer la carrière de Bela Lugosi sans s'arrêter un instant sur celle de Boris Karloff. Dans les années 30, ils étaient les plus grandes vedettes du film d'épouvante et c'est d'abord à eux que pensaient les producteurs lorsqu'ils envisageaient de mettre en chantier l'un ou l'autre nouveau titre du répertoire (d'où les nombreux projets de Karloff et de Lugosi non réalisés faute d'obtenir leur concours, dont quelques-uns virent le jour, plus tard, avec d'autres comédiens). Il n'entre pas dans notre intention de décréter lequel des deux acteurs était "le meilleur" ou "le plus célèbre", disons plus certainement que chacun a eu l'occasion de briller selon le rôle proposé, que chacun excella dans certains personnages, et que chacun aussi fit de nombreux films "alimentaires" ou "obligatoires" peu dignes de son potentiel artistique et de son indubitable talent. Seule constatation que l'on peut observer et qui fait partie de l'Histoire : Lugosi a subi un déclin relativement rapide, alors que Karloff s'est maintenu à un niveau plus qu'honorable durant toute sa carrière

qui, en outre, fut plus longue au cinéma parlant.

Mais restons en 1934 : Karloff, catapulté au faite du vedettariat par *Frankenstein*, avait en peu de temps, assis solidement sa réputation de "terreur n° 1" grâce à quelques productions d'excellente facture comme *Old Dark House (Une Étrange Soirée)* de James Whale, *The Mask of Fu-Manchu (Le Masque d'Or)* de Charles Brabin, *The Mummy (La Momie)* de Karl Freund, *The Ghoul (Le Fantôme Vivant)* de T. Hayes Hunter, le tout en moins de trois ans, palmarès qui (compte-tenu de ses apparitions dans *Scarface* et *La Patrouille Perdue*) vaut bien celui de Lugosi pour la même période.

Abusivement présenté comme une adaptation d'Edgar Allan Poe, *The Black Cat (Le Chat Noir)* d'Edgar G. Ulmer (1934) donne à Karloff le rôle du grand prêtre d'une secte satanique, vivant dans un étrange palais construit sur les ruines d'un ancien fort, dans les montagnes des Carpathes, et conservant des cadavres féminins dans des cercueils de verre. Lugosi, en compagnie d'un jeune couple en voyage de noces, se réfugie un soir chez Karloff : tous deux s'affrontent bientôt, Lugosi découvrant le cadavre de sa femme et Karloff désirant sacrifier à Satan la jeune mariée. Les scénaristes ont ménagé pour chacun des deux interprètes quelques grands moments, soit ensemble (la partie d'échecs), soit séparément, Karloff étant diabolique et Lugosi acharné à sa perte, d'abord intellectuellement, puis de plus brutale façon (séquence finale de l'ombre de Lugosi écorchant vif l'ombre de Karloff enchaîné). Le chat noir du titre ne fait guère plus que de la figuration, de même que John Carradine, aperçu parmi les membres du culte de Satan. Quant à Edgar Poe...

Le deuxième film ne doit être cité que pour mémoire, car dans *Gift of Gab*, de Karl Freund, nos deux champions de l'horreur ne sont que des "guest-stars" parmi dix autres, mais réunis néanmoins dans la même séquence, Karloff arborant un huit-reflets et une cape à la Jekyll, et Lugosi, la casquette et le foulard d'un "apache", le tout dans une parodie policière se déroulant dans



Avec Basil Rathbone dans "le Fils de Frankenstein" - 1939.

les milieux radiophoniques. Regrettons que le réalisateur de *La Momie* et *Les Mains d'Orlac* (avec Peter Lorre) n'ait pas dirigé le tandem Karloff-Lugosi dans un film fantastique !

Avec *The Raven (Le Corbeau)* (1935) de Louis Friedlander (futur Lew Landers) Poe est encore sollicité, mais un peu moins injustement cette fois, puisqu'on y trouve non seulement le fameux poème récité par la voix caverneuse de Lugosi mais aussi la chambre des tortures avec son fameux pendule. Contrairement au *Chat Noir*, ici, Karloff est la victime du méchant Lugosi. Admirateur fanatique d'Edgar Poe, Lugosi est un chirurgien qui enferme dans sa demeure truquée ceux dont il veut se venger (la femme qui l'a dédaigné, le fiancé de celle-ci...) aidé par un assassin (Karloff) à qui il a promis de modifier le visage pour qu'il échappe à la police. Karloff est affublé d'un faciès malmené par le scalpel du démentiel chirurgien (il est aussi pitoyable que la créature de Mary Shelley) et c'est lui qui enfermera Lugosi dans sa propre salle des tortures pour sauver la jeune fille vouée à la mort. Très bien utilisés, Karloff et Lugosi donnent à

nouveau le meilleur d'eux-mêmes, Lugosi retrouvant là un rôle de savant-fou auquel il était accoutumé et Karloff une apparence horrible ne l'empêchant pas de jouer les justiciers. Le scénario est assez dense et, tout comme pour *Le Chat Noir*, nombreuses sont les péripéties émaillant une heure seulement de projection : autant dire qu'il n'y a pas un mètre de pellicule superflu, ce qui était l'apanage des bons B-Pictures des années 30, et ce qui a permis à nombre d'entre eux de se hisser au rang des meilleures productions au point de devenir des classiques (notamment dans le genre fantastique).

Avec *The Invisible Ray (Le Rayon Invisible)* de Lambert Hillyer (1936) c'est la science-fiction qui préside et non plus l'épouvante, ce qui n'empêche pas l'ensemble de distiller un climat terrifiant par le truchement du personnage incarné par Boris Karloff, un savant victime d'une substance radioactive qui le rend phosphorescent et très dangereux car son simple contact est mortel pour autrui. On le constate, le script de John Colton préfigure les dangers de l'irradiation dont on parle tant aujourd'hui (et pour cause !) ; finalement, faute d'antidote, Karloff périt, littéralement réduit en cendres en quelques secondes. Lugosi n'a ici qu'un rôle assez bref de savant qui meurt de la main radioactive de Karloff qu'il a vainement tenté de sauver. L'action se déroule d'abord dans la jungle africaine où le Docteur Karloff découvre le météorite renfermant la mystérieuse substance, puis dans un Paris reconstitué de très fantaisiste façon par les décorateurs de l'Universal, plus inspirés lorsqu'il s'agit d'édifier châteaux, cryptes ou cimetières embrumés. Mais le film de Lambert Hillyer est certainement l'un des meilleurs représentants de la série fantastique Universal, reposant à la fois sur un script révolutionnaire pour l'époque, et sur une grande performance de Boris Karloff. Lugosi est carrément sacrifié par le scénario, son rôle ne nécessitant pas la présence d'un maître de la terreur. On peut se demander pour quelle raison il l'a accepté, à l'ombre de l'omniprésent Karloff ! Détail révélateur : sur l'affiche, cette fois, le nom

Lugosi et Boris Karloff dans "Le Corbeau" - 1935.



de Lugosi est en caractères beaucoup plus petits que celui de Karloff.

La cinquième association Karloff-Lugosi est aussi la plus importante et constitue un petit événement : *Son of Frankenstein (Le Fils de Frankenstein)* de Rowland W. Lee (1939) est la dernière interprétation du rôle du monstre par Karloff, et une formidable prestation de Lugosi dans le rôle d'Ygor, le pendu au cou cassé, se vengeant de ceux qui l'ont condamné en les faisant tuer par la créature artificielle qui lui obéit aveuglément. Nous ne nous étendrons pas sur ce film dont nous avons parlé en détail dans notre dossier consacré à Basil Rathbone, sinon pour préciser que Lugosi y est, sans doute pour la seule fois, légèrement supérieur à Karloff, bénéficiant d'un rôle de composition qu'il cisele avec délectation, Karloff, lui, ayant bien moins à faire par la faute du scénario. A notre avis, il s'agit là de la plus grande performance de Bela Lugosi, même supérieure à celle de *Dracula* ou de *White Zombie*, Karloff étant bien sûr égal à lui-même. Tous deux se complètent à nouveau pour notre plus grand plaisir tout au long de l'un des plus beaux films fantastiques édités par l'Universal.

Le grand succès obtenu par *Le Fils de Frankenstein* incita la firme à se lancer dans un nouveau cycle de productions d'épouvante, mais alors pourquoi n'a-t-elle pas conçu d'autres scripts taillés sur mesure pour son "tandem de la terreur" ? Mystère de la politique des studios ! Il y eut bien un dernier film réunissant nos deux compères en 1940, mais ce fut peut-être le moins intéressant des six : *Black Friday (Vendredi 13)* d'Arthur Lubin, donne à Karloff un rôle de savant pratiquant la transplantation des cerveaux, tandis que Lugosi incarne un gangster, le script ne leur réservant aucune confrontation, aucun dialogue. Curt Siodmak a imaginé une histoire de transfert de personnalité dans les milieux interlopes, à la recherche d'un butin pour lequel tous s'entre-tuent, l'élément fantastique étant renforcé par une séance d'hypnose à laquelle est soumis Lugosi, séance qui se déroule réellement en présence de journalistes et de toute l'équipe technique du film et pratiquée par un ami personnel de Lugosi, Mainley Hall.

Ainsi s'acheva la collaboration Karloff-Lugosi-Universal. Karloff quitta la firme (il ne devait y revenir qu'en 1944) ; quant à Lugosi, s'il y resta tout en tournant de temps en temps pour d'autres studios, nous verrons plus loin qu'il n'eut plus jamais droit au principal rôle. Mais revenons à présent au seul Lugosi et à l'année 1934.

5 - Lugosi, Vampyr Number One

Dans l'esprit du public, si Karloff était "le monstre" en général, Lugosi, lui, malgré ses multiples personnages de savant-fous, de sorciers et autres déments, était catalogué comme "vampire" : les articles parlant de lui le nommaient plus souvent *Dracula* que Lugosi, et cela dura toute sa vie alors qu'il ne fut *Dracula* que dans deux films (en 1931 et en 1948) ; mais il le joua souvent sur scène et incarna à l'écran



Dans "le Corbeau" d'après Edgar Poe. 1934.

d'autres buveurs de sang frais, ce qui contribua à entretenir la légende.

Dans les dernières années 30, remarié, il vivait normalement (et non pas dans une demeure hantée, sans soleil ni miroirs comme on le prétendait déjà, la machine publicitaire hollywoodienne ne reculant devant rien pour entretenir ses mythes), la nouvelle madame Lugosi lui ayant donné un fils le 6 janvier 1938, Bela Jr (qui sera son unique enfant). Plusieurs molosses gardaient sa somptueuse propriété, pas plus féroces ni moins vigilants que les autres chiens de garde que possédaient alors la plupart des stars hollywoodiennes. Comme toutes les communautés étrangères (dont la britannique était la plus importante), le groupe d'artistes émigrés hongrois se réunissait fréquemment chez l'un ou chez l'autre, Lugosi recevant dans sa propriété de Beachwood Drive ses amis des temps héroïques comme

Zoltan Korda, Michael Curtiz, Paul Lukas, Viktor Varconi, Lazslo Vajda, ainsi que des compositeurs et musiciens avec lesquels Lugosi aimant bien "en pousser une", ce qui aurait bien étonné ses admirateurs ne le connaissant que sous son aspect funèbre et terrifiant. Il aimait jouer au golf, possédait une importante collection de timbres et, pour la lecture, préférait les journaux économiques ou politiques aux romans. La bonne chère figurait aussi parmi ses plaisirs, et sa cave était réputée, le bon vin et les bons cigares accompagnant toujours, chez lui, les repas gastronomiques. Enfin, précisons que Lugosi était un "gros fumeur", ne s'arrêtant que pour entrer en scène ou paraître devant la caméra.

En 1934, dans *The Return of Chandu*, de Ray Taylor, Lugosi reprend le rôle créé deux ans plus tôt par Edmund Lowe, incarnant cette fois le bon magicien qui sauve fina-

lement l'héroïne d'un sacrifice humain, juste avant le tremblement de terre clôturant le douzième épisode de ce serial.

1935 est une année fructueuse pour Lugosi travaillant aussi bien pour les petites compagnies indépendantes que pour les Majors. A la Columbia, il est un vilain doctoral dans *The Best Man Wins* (Les Gangsters de l'Océan) d'Erle C. Kenton, dont les palpitantes séquences sous-marines sont l'attrait principal, mais sans Lugosi ; pour Imperial Pictures, il incarne deux jumeaux (un bon et un méchant) dans *Murder By Television* de Clifford Sanforth, où la télévision naissante est utilisée comme engin meurtrier puisqu'un rayon mortel en sort au cours d'une démonstration. Le bon Lugosi résoudre l'énigme, le vilain figurant parmi les victimes. Pour Monogram, l'ex-Dracula devint le Chinois Wong dans *Mysterious M. Wong* de William Nigh, sadique mandarin qui, en plein New York, à Chinatown, capture, torture, assassine avec une froide délectation digne de Fu-Manchu, vivant dans une demeure pleine de souterrains et de passages secrets comme il y en avait tant dans ce genre d'aventures.

C'est à la MGM qu'il tourne son film le plus important de l'année : *Mark of the Vampire* (La Marque du Vampire) où il retrouve Tod Browning, film à la réputation nettement surfaite en tant que fantastique, puisque les vampires incarnés par Lugosi et la mythique Carroll Borland ne sont autres que des acteurs payés pour jouer aux vampires et camoufler les agissements d'un criminel. Encore une fois, en une heure seulement, se déroule un récit aux multiples rebondissements, qui serait un excellent film fantastique... sans les cinq dernières minutes ! Lugosi n'approuvait pas ce dénouement démystificateur, mais fut bien obligé de s'y soumettre (Browning aussi, est-on en droit de supposer !). Il reste une œuvre admirablement photographiée par l'as James Wong Howe, et superbement interprétée par de grands comédiens comme Lionel Barrymore, Lionel Atwill et Jean Hersholt. Lugosi est, pour sa part, aussi impressionnant que dans *Dracula*, quoique beaucoup moins présent à l'action ; quant à l'énigmatique et belle Carroll Borland, ce film a suffi pour la rendre légendaire, mais l'on peut se demander pour quelle raison sa carrière se limita à cette seule production, du moins dans un rôle de quelque importance.

Entre *Le Corbeau* et *Le Rayon Invisible*, Bela Lugosi se rendit en Grande-Bretagne pour la première fois, afin d'y tourner dans la deuxième production d'une nouvelle firme : la Hammer. *The Mystery of the Mary Celeste*, réalisé par Denison Clift, évoque l'une des plus troublantes énigmes mari-



Sur le tournage de "Mark of the Vampire", Todd Browning faisait travailler les acteurs jusqu'à la limite de leurs forces

times dont le script donne une hypothèse plus romanesque que plausible. En rude loup de mer aux intentions homicides, Lugosi a surpris son public, mais, selon les critiques de l'époque, ne l'a pas convaincu.

En 1936, contrairement à ce que prétendirent certains, Lugosi ne joua pas dans *Dracula's Daughter* (La Fille de Dracula) de Lambert Hillyer, mais il est exact par contre qu'il y était prévu et dut abandonner le tournage pour maladie, son rôle étant repris par Irving Pichel. Il ne s'agissait donc pas du personnage de Dracula, qui n'est vu que dans la première séquence et est représenté par... un mannequin (puisqu'il s'agit du cadavre du comte que sa fille brûle).

Un nouveau serial et un nouveau personnage de Chinois diabolique pour Lugosi, tel fut *Shadow of Chinatown* de Bob Hill, qui fut le premier serial produit par le prolifique Sam Katzman. Ensuite vint *Postal Inspector* d'Otto Brower, où Lugosi est un propriétaire de night-club dirigeant un gang. Un seul film en 1937, encore un serial : *S.O.S. Coast Guard* de William Witney et Alan James, où Lugosi est un savant diabolique pulvérisé par l'explosion finale, puis le théâtre reprend ses droits et c'est "Tovaritch" de Jacques Deval, où Lugosi incarne le Commissaire Gorotchenko, rôle que jouera Basil Rathbone dans la version filmée par Anatole Litvak cette même année.

C'est alors que Lugosi connut ses premières difficultés financières (il fut

inactif durant plus d'un an, ce qui ne lui était jamais arrivé depuis *Dracula*) : il dut restreindre son train de vie, habiter une demeure moins luxueuse et vendre certaines de ses voitures, ce qui peut paraître surprenant à la première analyse. Mais il y avait une raison sérieuse : lors du tournage de *La Marque du Vampire*, il commença à souffrir de lancinantes douleurs aux jambes (conséquence d'une blessure de guerre) contre lesquelles il utilisa la morphine et, lorsque celle-ci lui fut interdite par les médecins, il passa outre et s'en procura illégalement, ce qui devait constituer pour lui le début d'un long calvaire. Lors de son séjour dans les Iles Britanniques, il apprit l'existence d'un produit plus efficace que la morphine, la méthadone hydrochloride, alors encore peu connu, et il s'en procura à plusieurs reprises. D'où, très certainement, ses soudains ennuis financiers !

C'est *Le Fils de Frankenstein* qui ramena Lugosi devant les caméras et lui donna son premier regain de popularité, d'où son engagement par la Fox qui en fit le partenaire imprévu des Ritz Brothers dans *The Gorilla* (Le Gorille) excellente parodie d'épouvante où Lionel Atwill joue les victimes et Lugosi un majordome toujours affable, soupçonné des pires méfaits

mais absolument inoffensif. Son personnage est à l'origine de nombreux gags où les frères Ritz, détectives farfelus, sont terrorisés par l'énigmatique butler, même lorsqu'il sourit.

Puis, à l'Universal, Lugosi retrouve le serial et un rôle de savant-fou dans *The Phantom Creeps* de Ford L. Beebe (1939) où il est le maître d'un robot pas très photogénique et d'une araignée mécanique. Il périt sous le bombardement de son laboratoire accompagnant le tremblement de terre qui met fin à ses vilénies et au serial lui-même. Suprême honneur, la même année, il donne la réplique à Greta Garbo dans *Ninotchka* d'Ernst Lubitsch, mais son apparition se limite à une seule séquence, ce qui ne l'empêche pas de figurer en quatrième position sur les affiches, derrière Garbo, Melvyn Douglas et Ina Claire.

Ensuite, événement notable, il servit de modèle aux dessinateurs de Walt Disney pour le personnage allégorique du Démon, immense chauve-souris repliant ses ailes sur la musique de "La Nuit sur le Mont Chauve" de Moussorgsky, épisode dramatique du chef d'œuvre qu'est *Fantasia*.

6 - Lugosi, de l'Universal à la Monogram

De 1940 à 1944, la carrière de Lugosi se partagea en majorité entre les studios de l'Universal, où il n'avait plus la tête d'affiche et ceux de la plus modeste

Monogram où, au contraire, il fut la vedette principale de maintes histoires fantastiques. Il apparaît certain que, malgré l'excellent *Fils de Frankenstein*, le crédit de Lugosi à l'Universal était très diminué à partir de 1940, et de nombreux projets le concernant ont finalement été réalisés avec d'autres interprètes. Comme on ne le demandait pratiquement jamais en dehors du fantastique ou du policier (*Ninotchka* constituant une glorieuse exception), sa carrière, après les grands succès Universal des années 30, périclita et Lugosi fut alors bien obligé d'accepter des rôles plus modestes dans ces mêmes studios où il fut jadis très coté. Cela seul peut expliquer, par exemple, son apparition très brève dans *Le Loup-Garou* et surtout son interprétation en 1943 du rôle du monstre de Frankenstein, dont il ne voulut pas (?) en 1931.

Avec *The Devil Bat*, de Jean Yarbrough, débute la série des productions à très petit budget de la Monogram. Le savant-fou Lugosi y crée une chauve-souris géante qui finit par le tuer (air connu), l'ensemble étant d'une désespérante nullité que même Lugosi ne peut améliorer. *The Black Cat*, production Universal signée Albert Rogell (qui n'a rien à voir avec le film de 1934) n'est qu'une sombre histoire de meurtres parmi les héritiers d'une famille, tous les personnages étant mystérieux et suspects. On est plus proche d'Agatha Christie que d'Edgar Poe, encore une fois abusivement évoqué. Quoique se promenant avec un gros couteau et manifestant une adoration fétichiste pour les chats, Lugosi n'est pas le meurtrier, pas plus que Basil Rathbone auquel il est, une fois de plus, confronté (notons au passage que Lugosi aurait pu être un remarquable Moriarty, opposé à Sherlock Holmes-Rathbone). Par contre, dans *The Invisible Ghost* de Joseph Lewis, il est un docteur plus proche de Hyde que de Jekyll, n'hésitant pas à étrangler de belles jouvencelles, tandis que dans un autre Monogram Picture : *Spooks Run Wild*, de Phil Rosen, parodie policière, il pastiche son personnage vampiresque, escorté d'un nain non moins inquiétant.

C'est aussi en 1941 que l'Universal produit le dernier de ses grands classiques : *The Wolf Man (Le Loup-Garou)* de George Waggner sur un script de Curt Siodmak où,



Avec Arthur E. Owen dans "Dark Eyes of London" - 1939

parmi une prestigieuse distribution (Claude Rains, Ralph Bellamy, Warren William, Maria Ouspenskaya), Bela Lugosi ne se vit confier qu'un personnage de tzigane (important dans le scénario, mais très bref) tandis que Lon Chaney Junior devenait, en incarnant le lycanthrope Larry Talbot, le monstre n° 1-maison, Karloff n'étant plus sous contrat Universal. Excellent film que ce *Loup-Garou*, digne des *Frankenstein* et *Dracula* qui dix ans plus tôt démarrèrent le cycle de la terreur, mais Lugosi n'y a pas, et de loin, pris une part très active ! Par contre, *Ghost of Frankenstein (Le Spectre de Frankenstein)* d'Erle Kenton, qui suivit, lui restitue le rôle d'Ygor avec lequel il brilla particulièrement dans *Le Fils de Frankenstein*. Partageant la vedette avec Lon Chaney Junior qui joue ici le monstre, Lugosi ne figure pourtant sur les affiches qu'après Cedric Hardwicke, Ralph Bellamy et Lionel Atwill, ce qui, dans le cas particulier, nous semble injuste. Il est à nouveau Ygor remarquable, fort inquiétant, machiavélique à souhait, confirmant que ce rôle est bien l'un des meilleurs qu'il ait interprétés.

Suivent plusieurs productions mineures de la Monogram dont *The Corpse Vanishes*, de Wallace Fox où Lugosi, savant-fou, kidnappe des jeunes femmes pour prendre leur sang et redonner la jeunesse à la sienne ;

Boverly At Midnight (Le Monstre de Minuit) de Fox aussi, où il mène une double vie, celle d'un bienfaiteur des pauvres, directeur d'un asile, et celle d'un chef de gang, le tout agrémenté du thème du zombie ; *The Ape Man*, de William Beaudine, où, encore savant-fou, il se transforme lui-même en être velu, à demi-simiesque, arborant un faciès proche de celui qu'il avait dans *L'Île du Docteur Moreau* et devenant bien entendu plus bestial qu'humain ; *Ghosts on the Loose*, encore de Beaudine, autre pastiche où il est un espion nazi menaçant une jeune mariée qui n'est autre qu'Ava Gardner.

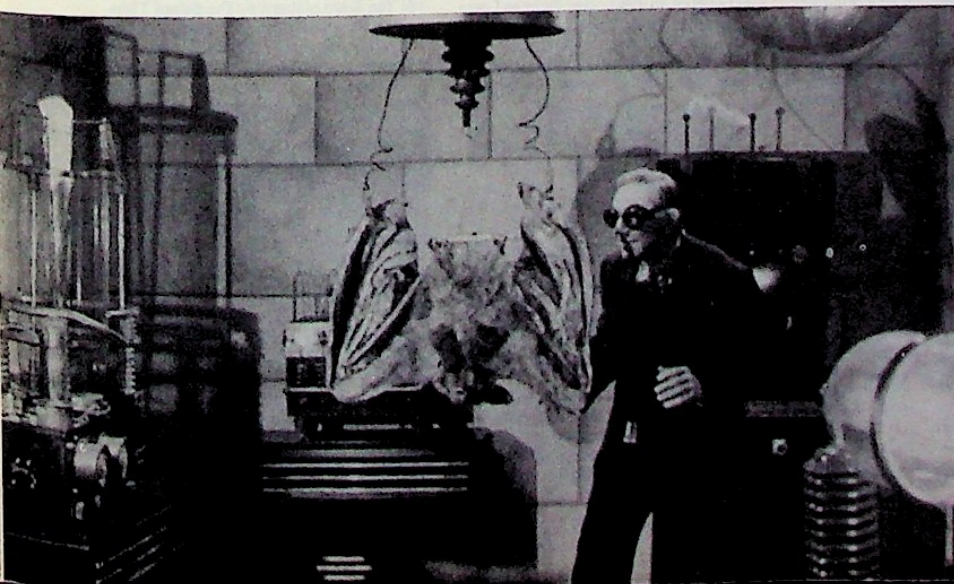
Et c'est à nouveau l'Universal où, après avoir partagé la vedette avec Lionel Atwill, dans une énigme policière réalisée par Ford L. Beebe : *Night Monster*, Lugosi se vit proposer le rôle du monstre dans *Frankenstein Meets the Wolf-Man (Frankenstein rencontre le Loup-Garou)* de Roy William Neill dont Lon Chaney Junior devait être la tête d'affiche en tant que loup-garou, le script de Curt Siodmak étant une suite directe du *Wolf-Man* de 1941 (et non pas du *Spectre de Frankenstein*). C'était bel et bien un *Loup-Garou* n° 2 où l'on ajoutait le monstre de Mary Shelley pour corser l'affaire, autrement dit pour celui-ci une nette dévalorisation.

Faut-il l'avouer ? Lugosi sous le maquillage de Jack Pierce n'était guère convaincant, en tous cas très inférieur à Chaney Jr et même à Glenn Strange qui allait plus tard reprendre le rôle (Karloff, lui, étant hors-concours en la matière). Le monstre lugosien est brutal mais pas effrayant, solitaire mais pas pitoyable ; en outre, le visage lunaire de l'acteur ne s'adapte nullement au masque rectiligne, "carré" de Pierce. Il en résulte que, dans ce film, et bien qu'il soit un comédien plus limité que Lugosi, Chaney Jr remporte la palme en tant que lycanthrope et nous vaut les meilleurs moments d'un film par ailleurs fort estimable, toujours grâce à la Universal Touch !

Après cela, Lugosi ne devait plus tourner qu'un seul film à l'Universal, justement pour y reprendre le rôle avec lequel il avait débuté dans ces mêmes studios : celui du comte Dracula. Mais plusieurs années devaient s'écouler avant que n'eut lieu l'événement.

(A suivre...)

La Chauve-souris géante créée par Lugosi dans "The Devil Bat" - 1940



Abréviations :

R. : réalisateur - Sc. : scénario - Ph. : photographie - Déc. : décors - Mus. : musique - Maq. : maquillage - ES. : effets spéciaux - Int. : interprétation

Le titre original est suivi du titre français (s'il y a lieu), de la firme productrice et du pays d'origine.

1933

THE DEATH KISS

World-Wide Pictures - USA
R. : Edwin L. Marin
Sc. : Barry Barringer et Gordon Kahn d'après un roman de Madelon St Dennis
Ph. : Norbert Brodike
Déc. : Ralph de Lacy
Int. : Bela Lugosi, Adrienne Ames, David Manners, John Wray, Vince Barnett, Alexander Carr, Edward Van Sloan, King Baggott, Harold Minjir, Wade Boteler, Al Hill, Barbara Bedford,

THE WISPERING SHADOW (L'OMBRE QUI TUE)

Mascot Pictures - USA
R. : Al Herman et Colbert Clark
Sc. : George Morgan, Colbert Clark, Wyndham Gittens, Norman Hall et Barney Sarecky
Ph. : Ernest Miller et Edgar Lyons
Mus. : Abe Meyer
Int. : Bela Lugosi, Viva Tattersall, Malcolm McGregor, Henry B. Walthall, Robert Warwick, Roy d'Arcy, Karl Dane, Lloyd Whitlock, Robert Kortman, George Lewis, Tom London, Jack Perrin, Ethel Clayton.
Série en 12 épisodes : 1. The Master Magician ; 2. The Collapsing Room ; 3. The All-Seeing Eye ; 4. The Shadow Strikes ; 5. Wanted for Murder ; 6. The Man who was Czar ; 7. The Double Room ; 8. The Red Circle ; 9. The Fatal Secret ; 10. The Death Warrant ; 11. The Trap ; 12. King of the World. Présenté en France en 5 épisodes.

INTERNATIONAL HOUSE (INTERNATIONAL HOUSE)

Paramount - USA
R. : Edward Sutherland
Sc. : Francis Martin et Walter de Léon d'après une histoire de Neil Brant et Louis Heifetz
Ph. : Ernest Haller
Int. : W.C. Fields, Stuart Erwin, Peggy Hopkins Joyce, Sari Maritza, George Burns, Gracie Allen, Bela Lugosi, Edmund Breese, Franklin Pangborn, Harrison Greene, Rudy Vallee, Sterling Holloway, Cab Calloway et son orchestre, Lumsden Hare, James Wong.

NIGHT OF TERROR

Columbia - USA
R. : Benjamin Stoloff
Sc. : Beatrice Van et William Jacobs
Int. : Bela Lugosi, Sally Blane, Wallace Ford, Edwin Maxwell, George Meeker, Tully Marshall, Gertrude Michael, Bryant Washburn, Mary Frey, Matt McHugh.

THE DEVIL'S IN LOVE

Fox - USA
R. : William Dieterle
Sc. : Howard Eastabrook d'après une nouvelle de Harry Hervey
Ph. : Hal Mohr
Int. : Loretta Young, David Manners, Victor Jory, Vivienne Osborne, Herbert Mundin, C. Henry Gordon, Akim Tamiroff, Emile Chautard, Bela Lugosi, Dewey Robinson, Robert Barrat.

1934

THE BLACK CAT (LE CHAT NOIR)

Universal - USA
R. : Edgar G. Ulmer
Sc. : Peter Ruric d'après la nouvelle d'Edgar Allan Poe
Ph. : John Mescall
Déc. : Charles D. Hall
Mus. : Heinz Roemheld
Maq. : Jack Pierce
ES. : John Fulton
Int. : Boris Karloff, Bela Lugosi, Jacqueline Wells, David Manners, Lucille Lund, Henry Armetta, Egon Brecher, Albert Conti, Anna Duncan, Harry Corning, Herman Bing, André Cheron, George Davis, Tony Marlowe, Paul Weigel, Luis Alberni, John Carradine, Paul Panzer, King Baggott.
La nouvelle d'Edgar Poe a inspiré bien d'autres cinéastes, sans que l'on puisse parler de "remakes", tous les films s'y référant étant fort différents les uns des autres, les plus connus étant ceux de Roger Corman (sketch avec Vincent Price et Peter Lorre dans *Tales of Terror*) et de Lucio Fulci.

GIFT OF GAB

Universal - USA
R. : Karl Freund
Sc. : Rian James d'après une histoire de Jerry Wald et Philip Epstein
Ph. : George Robinson
Int. : Edmund Lowe, Gloria Stuart, Ruth Etting, Phil Baker, Ethel Waters, Alice White, Victor Moore, Henry Armetta, Andy Devine, Helen Vinson, Sterling Holloway et les guest stars : Paul Lukas, Chester Morris, Les Trois Stooges, Boris Karloff, Bela Lugosi, June Knight, Binnie Barnes, Douglas Montgomery, Roger Pryor, Gus Arnheim et son orchestre.

THE RETURN OF CHANDU

Principal Pictures - USA
R. : Ray Taylor
Sc. : Barry Barringer d'après la série radiophonique de Harry Earnshaw et Vera Oldham
Ph. : John Hickson
Déc. : Robert Ellis
Int. : Bela Lugosi, Maria Alba, Clara Kimball Young, Lucien Prival, Phyllis Ludwig, Dean Benton, Bryant Washburn, Peggy Montgomery, Wilfred Lucas, Cyril Armbrister, Dick Botiller, Elias Lazaroff, Jack Clark, Joseph Swickard.
Série en 12 épisodes : 1. The Chosen Victim ; 2. The House on the Hill ; 3. On the High Seas ; 4. The Evil Eye ; 5. The Invisible Circle ; 6. Chandu's False Step ; 7. The Mysterious Island ; 8. The Edge of the Pit ; 9. The Invisible Terror ; 10. The Crushing Rock ; 11. The Uplifted Knife ; 12. The Knife Descends. Ce serial est souvent mentionné sous deux autres titres : *The Return of Chandu* et *Chandu on the magic Isle*. Il s'agit en fait du même film réédité sous la forme de deux films de métrage normal. Précisons que certains décors de *King Kong* ont été utilisés pour "l'île magique" du scénario.

1935

BEST MAN WINS (LES GANGSTERS DE L'OCEAN)

Columbia - USA
R. : Erle C. Kenton
Sc. : Ethel Hill et Bruce Manning
Ph. : Joe Walker
Int. : Edmund Lowe, Jack Holt, Florence Rice, Bela Lugosi, Forrester Harvey, J. Farrell Mac Donald, Bradley Page, Mitchell Lewis, Esther Howard, Selmer Jackson, Oscar Apfel.

MYSTERIOUS M. WONG

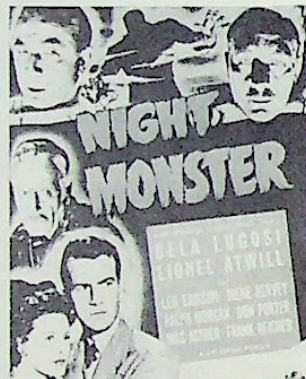
Monogram - USA
R. : Charles Nigh
Sc. : Nina Howatt d'après une histoire

de Harry Stephen Keller "The Twelve Coins of Confucius"

Ph. : Harry Neumann
Déc. : Jack Ogilvie
Int. : Bela Lugosi, Arline Judge, Wallace Ford, Fred Warren, Lotus Long, Robert Emmett O'Connor, Edward Peil, Luke Chan, Lee Shumway, Chester Gan.
Le personnage n'a aucun rapport avec M. Wong, le détective chinois incarné par Boris Karloff dans une série de films qui débuta en 1938. Le Wong incarné par Lugosi est un être cruel, un vilain exotique dans la plus pure tradition inaugurée par Fu-Manchu.

MARK OF THE VAMPIRE (LA MARQUE DU VAMPIRE)

MGM - USA
R. : Tod Browning
Sc. : Guy Endore et Bernard Schubert
Ph. : James Wong Howe
Déc. : Cedric Gibbons
Maq. : Jack Dawn et William Tuttle
Int. : Lionel Barrymore, Elizabeth Allan, Lionel Atwill, Jean Hersholt, Bela Lugosi, Carroll Borland, Henry Wadsworth, Donald Meek, Jessie Ralph, Ivan Simpson, Holmes Herbert.
Remake de *London after Midnight* (Tod Browning - 1927) avec Lon Chaney.



THE RAVEN (LE CORBEAU)

Universal - USA
R. : Louis Friedlander (Lew Landers)
Sc. : David Boehm d'après le poème d'Edgar Allan Poe
Ph. : Charles Stumar
Déc. : Albert D'Agostino
Mus. : Gilbert Harland
Maq. : Jack Pierce
Int. : Boris Karloff, Bela Lugosi, Irene Ware, Lester Matthews, Samuel S. Hinds, Inez Courtney, Ian Wolfe, Spencer Charters, Arthur Hoyt, Walter Miller.
Encore une fois, aucun rapport avec les autres versions, notamment celle de Roger Corman où l'on a retrouvé Karloff (c'était en 1963) avec Price et Lorre. Le film de 1935 adapte en les amalgamant d'autres écrits de Poe ("Le Puits et la Pendule" surtout) ; parmi les scénaristes non crédités, citons Guy Endore.

MURDER BY TELEVISION

Imperial Cameo Films - USA
R. : Clifford Sanforth
Sc. : Joseph O'Donnell
Ph. : James Brown
Déc. : Louis Racmill
Mus. : Oliver Wallace
Int. : Bela Lugosi, June Collyer, Huntley Gordon, George Meeker, Hattie McDaniel, Allan Jung, Henry Mowbray, Claire McDowell, Charles French, Henry Hall, Charles Hill Mailes, Dick Rush.

THE MYSTERY OF THE MARY CELESTE

Hammer Productions - Grande-Bretagne
R. : Denison Clift
Sc. : Charles Lackworthy d'après une histoire de Denison Clift

Ph. : Geoffrey Faithful et Eric Cross
Int. : Bela Lugosi, Shirley Grey, Arthur Margetson, Edmund Willard, George Mozart, Dennis Hoey, Ben Welden, Gibson Gowland, Clifford MacLaglen, Terence de Marney, Ben Soutten. Herbert Cameron.

Seconde production de la nouvelle firme Hammer (qui ne devait devenir célèbre qu'après la guerre grâce aux films fantastiques), elle fut entièrement réalisée sur un schooner, sur la Manche. Son générique n'est pas banal, puisqu'il réunit le futur Lestrade de la série Sherlock Holmes (Dennis Hoey), la vedette des *Rapaces* d'Eric Von Stroheim (Gibson Gowland), un frère de Victor MacLaglen et, bien sûr, Lugosi qui ne pouvait se douter que Dracula serait un jour très à la mode à la Hammer.

1936

THE INVISIBLE RAY (LE RAYON INVISIBLE)

Universal - USA
R. : Lambert Hyllier
Sc. : John Colton d'après une histoire de Howard Higgin et Douglas Hodges
Ph. : George Robinson
Déc. : Albert d'Agostino
Mus. : Franz Waxman
Maq. : Jack Pierce
ES. : John Fulton
Int. : Boris Karloff, Bela Lugosi, Frances Drake, Frank Lawton, Walter Kingsford, Beulah Bondi, Violet Kemble Cooper, Nydia Westman, Daniel Haines, George Renavent, Frank Reicher, Inez Seabury, Walter Miller, Paul Weigel, Adele St-Maur, Laurence Stewart.

POSTAL INSPECTOR

Universal - USA
R. : Otto Brower
Sc. : Horace McCoy d'après une histoire de Horace McCoy et Robert Presnell
Int. : Ricardo Cortez, Patricia Hellis, Bela Lugosi, Michael Loring, David Oliver, Wallis Clark, Arthur Loft, Guy Usher, William Hall, Hattie McDaniel, Spencer Charters, Marla Shelton, Robert Davis, Henry Hunter, Paul Harvey, Ann Gillis, Flora Finch.

SHADOW OF CHINATOWN

Victory Productions - USA
R. : Robert Hill
Sc. : Isadore Bernstein et Basil Dickey
Ph. : William Hyer
Déc. : Fred Preble
Int. : Bela Lugosi, Joan Barclay, Herman Brix, Luana Walters, Maurice Liu, William Buchanan, Forrest Taylor, Charles King, James Leong, Henry Tung, Paul Fung, George Chan.
Série en 15 épisodes : 1. The Arms of the God ; 2. The Crushing Walls ; 3. 13 Ferguson Alley ; 4. Death on the Wire ; 5. The Sinister Ray ; 6. The Sword Throver ; 7. The Noose ; 8. Midnight ; 9. The Last Warning ; 10. The Bomb ; 11. Thundering Doom ; 12. Invisible Gas ; 13. The Brink of Disaster ; 14. The Fatal Trap ; 15. The Avenging Powers.

1937

S.O.S. COASTGUARD

Republic - USA
R. : William Witney et Alan James
Sc. : Barry Shipman et Franklyn Adreon
Int. : Ralph Byrd, Maxine Doyle, Bela Lugosi, Herbert Rawlinson, Richard Alexander, Lee Ford, John Piccoli, Lawrence Grant, Thomas Carr, Carleton Young, Allen Connor, George Chesbro, Roy Barcroft, Ranny Weeks.

1939

SON OF FRANKENSTEIN (LE FILS DE FRANKENSTEIN)

Universal - USA
R. : Rowland V. Lee

DE BELA LUGOSI

Sc. : Willis Cooper
Ph. : George Robinson
Déc. : Jack Otterson
Mus. : Frank Skinner
Maq. : Jack Pierce
Int. : Basil Rathbone (Wolf Frankenstein), Boris Karloff (le monstre), Bela Lugosi (Ygor), Lionel Atwill (commissaire Krogh), Josephine Hutchinson (Elsa Frankenstein), Donnie Dunnagan (Peter), Edgar Norton (Benson), Emma Dunn (Amelia), Lawrence Grant, Michael Marks, Lionel Belmore, Perry Ivins, Caroline Cook, Gustav Von Seyffertitz, War Bond.

Le procédé Technicolor, d'abord utilisé, a été abandonné après quelques prises de vues, le maquillage du monstre se révélant défectueux en couleurs. Notons que Dwight Frye, vedette des deux premiers films de la série, a vu son bref rôle coupé au montage. C'est la dernière apparition de Karloff en tant que monstre, et la seule de Rathbone dans la série.

THE GORILLA (LE GORILLE)

20 th Century Fox - USA
R. : Allan Dwan
Sc. : Rian James et Sid Silvers d'après la pièce de Ralph Spence
Ph. : Edward Cronjager
Déc. : Richard Day et Lewis Creber
Mus. : David Buttolph
Int. : Les Ritz Brothers (Al, Jimmy, Harry), Anita Louise, Lionel Atwill, Bela Lugosi, Patsy Kelly, Joseph Calleia, Edward Norris, Wally Vernon, Paul Harvey, Art Miles (le gorille).
La pièce de Ralph Spence (histoire d'un assassin qui se déguise en gorille pour camoufler ses crimes), a déjà été portée à l'écran, sous le même titre, en 1927 (R. : Alfred Santell avec Walter Pidgeon, Alice Day et Charles Murray) et en 1931 (R. : Bryan Foy avec à nouveau Walter Pidgeon, Lila Lee et Joe Frisco). Dans la version avec Lugosi, le "costume" du singe, porté par Art Miles, a été confectionné par Percy Westmore.

THE PHANTOM CREEPS

Universal - USA
R. : Ford L. Beebe et Saul A. Gookind
Sc. : George Plympton, Basil Dickey et Mildred Barish d'après une histoire de Willis Cooper
Ph. : Jerry Ash
Int. : Bela Lugosi, Robert Kent, Regis Toomey, Dorothy Arnold, Edward Van Sloan, Eddie Acuff, Anthony Averill, Edwin Stanley, Jack Smith, Roy Barcroft, Forrest Taylor, Karl Hackett, Robert Blair, Jerry Frank, Lee J. Cobb, Dora Clement, Charles King.
Série en 12 épisodes : 1. The Menacing Power ; 2. Death Stalks the Highways ; 3. Crashing Towers ; 4. Invisible Terror ; 5. Thundering Rails ; 6. The Iron Monster ; 7. The Menacing Mist ; 8. Trapped in the Flames ; 9. Speeding

Doom ; 10. Phantom Footprints ; 11. The Blast ; 12. To Destroy the World.
Dernier serial de Lugosi.

NINOTCHKA (NINOTCHKA)

MGM - USA
R. : Ernst Lubitsch
Sc. : Charles Brackett, Billy Wilder et Walter Reisch d'après la pièce de Melchior Lengyel
Ph. : William Daniels
Déc. : Cedric Gibbons et Randall Duell
Mus. : Werner Heymann
Int. : Greta Garbo, Melvyn Douglas, Ina Claire, Bela Lugosi, Sig Rumann, Félix Bressart, Alex Granach, Gregory Gaye, Rolphe Sedan, Edwin Maxwell, George Tobias, Richard Carle, Peggy Moran, Frank Reicher, Paul Ellis.
Remake musical en 1957 avec Fred Astaire et Cyd Charisse : *La Belle de Moscou*, réalisé par Rouben Mamoulian.

DARK EYES OF LONDON

Pathe Films Ltd - Grande-Bretagne
R. : Walter Summers
Sc. : Patrick Kirwin, Walter Summers et John Argyle d'après un roman d'Edgar Wallace
Int. : Bela Lugosi, Hugh Williams, Greta Gynat, Edmond Ryan, Wilfred Walter, Alexander Field, Arthur Owen, Julie Suedo, Gerald Pring, Bryan Herbert, May Haliatt, Charles Penrose.
Titre aux USA : *The Human Monster*.

1940

THE SAINT'S DOUBLE TROUBLE

R.K.O. - USA
R. : Jack Hively
Sc. : Ben Holmes d'après le personnage créé par Leslie Charteris
Ph. : Roy Hunt
Int. : George Sanders, Helen Whitney, Jonathan Hale, Bela Lugosi, Donald McBride, John Hamilton, Thomas Rosqs, Elliott Sullivan, Donald Kerr, Pat O'Malley, Walter Miller, Ralph Dunn.
Quatrième film d'une série de 9, où le Saint a été interprété par Louis Hayward (2), George Sanders (5), Hugh Sinclair (2), films échelonnés entre 1938 et 1954 après quoi le Saint est passé à la télévision sous les traits de Roger Moore puis de Ian Ogilvy.

BLACK FRIDAY (VENDREDI 13)

Universal - USA
R. : Arthur Lubin
Sc. : Curt Siodmark et Eric Taylor
Ph. : Elwood Bredell
Déc. : Jack Otterson
Mus. : Hans J. Salter
Maq. : Jack Pierce
ES. : John Fulton
Int. : Boris Karloff, Bela Lugosi, Stanley Ridges, Anne Nagel, Anne Gwynne, Virginia Brissac, Paul Fix, Edmund MacDonald, Murray Alper, Jack Mulhall, Joe King, John Kelly, Ray Bailey.

YOU'LL FIND OUT

R.K.O. - USA
R. : David Butler
Sc. : James V. Kern d'après une histoire de David Butler et James V. Kern
Ph. : Frank Redmond
Déc. : Van Nest Polglase
Mus. : Johnny Mercer et Jimmy McHugh
ES. : Vernon L. Walker
Int. : Kay Kyser et son orchestre, Boris Karloff, Bela Lugosi, Peter Lorre, Helen Parrish, Dennis O'Keefe, Alma Kruger, Joseph Eggenton, Ginny Simms, Harry Babbitt, Sully Mason.

1941

THE DEVIL BAT

PRC - USA
R. : Jean Yarbrough
Sc. : John Thomas Neville d'après une histoire de George Bricker

Int. : Bela Lugosi, Suzanne Kaaren, Dave O'Brien, Guy Usher, Yolande Mallott, Donald Kerr, Edward Mortimer, Gene O'Donnell, Alan Baldwin, John Ellis, Arthur Bryan, Hal Price.
Suite en 1946 sans Lugosi : *Devil Bat's Daughter*, de Frank Wisbar avec Rosemary La Planché, Molly Lamont, John James, Ed Cassidy.

THE BLACK CAT

Universal - USA
R. : Albert S. Rogell
Sc. : Robert Lees, Fred Rinaldo, Eric Ta ylor et Robert Neville d'après Edgar Allan Poe
Ph. : Stanley Cortez
Déc. : Jack Otterson
Mus. : Hans J. Salter
ES. : John Fulton
Int. : Basil Rathbone, Gale Sondergaard, Hugh Herbert, Broderick Crawford, Bela Lugosi, Anne Gwynne, Gladys Cooper, Cecilia Loftus, Claire Dodd, Alan Ladd, John Eldredge.
Voir le commentaire de la version 1934. Edgar Poe est encore moins présent cette fois ! Mais c'est quand même un film intéressant, ne serait-ce que par son étonnante distribution.



Frankenstein rencontre le loup-garou.

THE INVISIBLE GHOST

Monogram - USA
R. : Joseph H. Lewis
Sc. : Alan et Helen Martin
Ph. : Marcel Le Picard
Int. : Bela Lugosi, Polly Ann Young, John McGuire, Clarence Muse, Terry Walker, Betty Compson, George Penbrooke, Fred Kelsey, Jack Mulhall, Ernie Adams.

SPOOKS RUN WILD

Monogram - USA
R. : Phil Rosen
Sc. : Carl Foreman et Charles Marion
Int. : Bela Lugosi, Leo Gorcey, Huntz Hall, Bobby Jordan, David Gorcey, Sammy Morrison, Dave O'Brien, Donald Haines, Dorothy Short, Dennis Moore, Rosemary Portia, Guy Wilkerson, Angelo Rossitto, Joe Kirk.

THE WOLF MAN (LE LOUP-GAROU)

Universal - USA
R. : George Wagner
Sc. : Curt Siodmark
Ph. : Joseph Valentine
Déc. : Jack Otterson
Mus. : Hans J. Salter
Maq. : Jack Pierce
ES. : John Fulton
Int. : Claude Rains, Lon Chaney Jr, Warren William, Ralph Bellamy, Maria Ouspenskaya, Evelyn Ankers, Bela Lugosi, Patric Knowles, Fay Helm, Forrester Harvey, Doris Lloyd, Harry Cording, Kurt Katch, J.M. Kerrigan, Harry Stubbs.

Premier d'une série de cinq films où Lon Chaney Jr incarne le loup-garou Larry Talbot. Lugosi campe aussi un lycanthrope, mais on ne le voit jamais comme tel dans le film. Pour Chaney Jr voir notre n° 7, pour les Loups-Garous, voir notre n° 21.

1942

GHOST OF FRANKENSTEIN (LE SPECTRE DE FRANKENSTEIN)

Universal - USA
R. : Erle C. Kenton
Sc. : Scott Darling d'après une histoire d'Eric Taylor
Ph. : Milton Krasner
Déc. : Russell A. Gaussmann
Mus. : Hans J. Salter
Maq. : Jack Pierce
ES. : John Fulton
Int. : Lon Chaney Jr, Sir Cedric Hardwicke, Ralph Bellamy, Lionel Atwill, Bela Lugosi, Evelyn Ankers, Dwight Frye, Barton Yarborough, Eddie Parker.
Seule interprétation du rôle du monstre de Frankenstein par Lon Chaney Jr, Bela Lugosi reprenant son personnage d'Ygor du *Fils de Frankenstein*... mais on n'explique pas sa présence car il était abattu par Rathbone-Frankenstein dans *Le Fils*... Plusieurs acteurs ayant déjà joué dans les trois films avec Boris Karloff se retrouvent ici, soit dans des rôles importants (Atwill, Lugosi), soit dans des silhouettes (Frye, Marks, Grant). Pour plus de détails sur ce film, voir notre dossier Erle C. Kenton dans l'E.F. n° 3.

BLACK DRAGONS

Monogram - USA
R. : William Nigh
Sc. : Harvey Gates
Int. : Bela Lugosi, Joan Barclay, Clayton Moore, George Pembroke, Robert Frazer, Stanford Jolley, Max Hoffmann Jr, Irving Mitchell, Joseph Eggenton, Robert Fiske, Kenneth Harlan, Bernard Gorcey, Frank Melton.

THE CORPSE VANISHES

Monogram - USA
R. : Wallace Fox
Sc. : Harvey Gates, Sam Robbins et Gerald Schnitzer
Int. : Bela Lugosi, Luana Walters, Tristram Coffin, Elizabeth Russell, Angela Rossitto, Joan Barclay, Minerva Urecal, Kenneth Harlan, Vince Barnett, Frank Moran, Gwen Kenyon, George Eldredge, Gladys Faye.

BOWERY AT MIDNIGHT (LE MONSTRE DE MINUIT)

Monogram - USA
R. : Wallace Fox
Sc. : Gerald Schnitzer d'après une histoire de Sam Robbins
Ph. : Mack Stengler
Déc. : David Milton
Mus. : Edward Kay
Int. : Bela Lugosi, Wanda McKay, John Archer, Tom Neal, Dave O'Brien, Vince Barnett, John Berkes, J. Farrel Mac Donald, Ray Miller, Lew Kelly, George Eldredge, Anna Hope, Lucille Vance.

NIGHT MONSTER

Universal - USA
R. : Ford L. Beebe
Sc. : Clarence Upson Young d'après une histoire de Willard Mack
Ph. : Charles Van Enger
Int. : Bela Lugosi, Lionel Atwill, Irène Hervey, Ralph Morgan, Nils Asther, Leif Erickson, Don Porter, Fay Helm, Frank Reicher, Doris Lloyd, Francis Pierlot, Robert Homans, Janet Shaw, Cyril Delevanti, Eddy Waller.
Remake de *Night of Terror* (1933) mais Lugosi n'y retrouve pas le même personnage d'Oriental, l'action ayant été profondément modifiée.



LA GAZETTE DE L'É



Lucius Shepard

LES YEUX ELECTRIQUES

Après ses deux recueils de nouvelles parus chez Denoël, voici venu le moment de découvrir ce dont est capable L. Shepard lorsqu'il se lance dans le roman. Au départ du récit : de complexes expériences scientifiques sur la réanimation de cadavres, et un centre d'études bien gardé où les "zombies" sont placés sous observation. Toute la première partie de l'ouvrage, située à la clinique Shadows, est assez lente, jusqu'au moment où un "patient", Donnell Harrison, décide de s'évader en compagnie de Jocundra, sa thérapeute. Dès lors le rythme s'accélère. Donnell, doué d'un mystérieux pouvoir, se sent investi d'une mission — mais ne sait pas laquelle. Mi-guidés, mi-tirés par leur instinct, le couple en cavale échouera après de multiples péripéties au cœur des bayoux dans le manoir fantastique d'une créature malsaine entourée de dégénérés doués de pouvoirs extrasensoriels immatures. Peu à peu les pièces du puzzle se mettent en place, tout s'emboîte autour des dieux vaudou, autour de rituels sanglants. Dans ce récit troublant où L. Shepard dénature et remodèle entièrement le mythe du "mort-vivant", plusieurs passages, sinon l'ensemble de l'ouvrage, sont prétexte à une attaque en règle des méfaits de la civilisation, description d'un univers corrompu par le pouvoir et

aveuglé par la technologie. Shepard élève sa voix contre l'ignorance et l'abrutissement des êtres civilisés, contre l'hypocrisie inhérente aux sociétés modernes. Malgré un démarrage quelque peu laborieux — la difficulté d'introduire le thème du vaudou dans un espace clos scientifique —, *Les Yeux électriques* est une remarquable plongée aventureuse au cœur de l'atmosphère moite et luxuriante où Shepard se sent à l'aise, où tout est possible, comme à l'aube de notre planète ! (Robert Laffont)

Xavier Perret

Graham Masterton

LE JOUR J DU JUGEMENT

Ce roman de 1978, donc des débuts de la carrière prolifique de ce petit maître anglais de l'épouvante, se déroule en France, dans une Normandie hivernale très froide et embrumée, où l'auteur fit son voyage de noces... Ce paysage normand recèle un secret maléfique en l'occurrence un vieux char Sherman, abandonné depuis le débarquement, et qui rouille dans un chemin creux. Un char tout noir, à la tourelle scellée incrustée d'une croix, où est tapi un démon dont l'aura se fait sentir aux alentours. Bien entendu l'action imprudente d'un cartographe britannique, d'une jeune paysanne française, et d'un prêtre de 90 ans délivrera le démon, Elmek, qui tiendra dès lors les trois imprudents en son pouvoir, lesquels devront l'aider à retrouver et à délivrer ses douze frères infernaux coincés par des exorcismes depuis la fin de la dernière guerre mondiale...

Ce postulat de départ est savoureux : imaginer que l'Etat-Major allié ait acquis l'aide des démons de l'enfer (surnommés en jargon militaire des Personnes Auxiliaires Non-Militaires, ou PANM) pour vaincre les nazis et que ces démons aient été enfermés dans des chars, est une idée tout-à-fait originale. Hélas Master-

ton en reste à l'idée ! Son récit est extrêmement linéaire et sans surprise, et fait appel à un folklore chrétien d'évocations et d'invocations qui tient plus du charabia que d'autre chose ! Le lecteur ne sera donc pas surpris qu'au terme des 150 pages du roman les démons à peine réveillés soient vaincus par des anges ! Le plus intéressant restent les terreurs nocturnes du cartographe, par exemple lorsqu'il passe sa première nuit chez le vieux prêtre, qu'une voix lui parle à travers sa porte et qu'il ne découvre en l'ouvrant qu'un palier désert ! Dès que les démons s'incarnent et frappent, nous n'avons droit qu'à force grouillements ophidiens et chairs lacérées, descriptions dont l'usage du "gore" nous a saturés. Une preuve :



le démon de couverture, pour une fois, est plus comique qu'inquiétant... Nicolle lui non plus n'a pas été inspiré par cette œuvre de jeunesse qui, n'en doutons pas, enthousiasmera quand même les fanatiques, puisqu'ils font feu de tout bois ! (Néo)

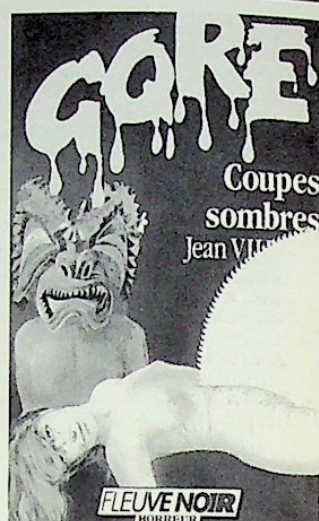
Jean-Pierre Andrevon

Jean Vilubert

CUPES SOMBRES

Ces coupes sombres (elles sont en réalité du plus beau rouge vif, celui de l'hémoglobine jaillissante) proviennent d'une scierie dont le

Une rubrique dirigée



patron, complètement dingue (ou, peut-être possédé par un énigmatique "esprit de bois" dont il a trouvé la statuette maléfique au cœur d'un tronc), coupe en petits morceaux ses employés au cours de manifestations sadiques (et masochistes, puisque lesdits employés, possédés eux aussi, se laissent désosser avec une évidente satisfaction). Deux jeunes auto-stoppeuses servent à faire un brin de conduite au lecteur à travers les ombreuses pistes qu'aborde en désordre un roman foisonnant : il y a aussi la lutte d'une bande de loubards drogués jusqu'aux yeux, qui viennent de l'autre côté du fleuve (le Rhin, sûrement) et se battent contre les vigiles de la scierie, il y a une sorte de monstre à transformations, et qui a pour habitude de manger les oreilles de ses victimes, il y a enfin une entité végétale proliférante qui surgit à point nommé de la pluie et de la boue (et sans aucune justification logique), pour ajouter un peu d'horreur à l'horreur...

On l'aura compris, *Coupes sombres* est fait de bric et de broc, sans autres alibis que d'accumuler les séquences les plus sanglantes possibles. Le roman, avec l'errance des deux jeunes filles sur une route nocturne, commençait pourtant de façon très classique, à la manière des bons vieux "Angoisse" de jadis, et le soin apporté aux descriptions des différents travaux normaux de la scierie fleurit bon le documentaire. Il n'y a

CRAN FANTASTIQUE

par Xavier Perret

donc pas de doute, l'auteur n'est pas un tâcheron illuminé, mais un vrai écrivain... Jean Vilubert est un pseudo autrefois utilisé par Jean-Pierre Hubert et Christian Vila. Il semble que cette fois, seul le premier ait œuvré, et on gage qu'il a dû bien s'amuser à accumuler horreurs et abominations sans aucun souci de cohérence. *Coupes sombres*, c'est en même temps une accumulation à la Houssin, celui de *L'écho des suppliciés* et une surenchère dans le gerbant à la Charles Nécrorian/Jean Mazarin dans ses plus mauvais moments. Une école française du Gore est bel et bien en train de naître, qui va beaucoup plus loin que sa consœur anglo-saxonne. (*Fleuve Noir*, "Gore")

Jean-Pierre Andrevon

Anthologie de Pierre K. Rey

UNIVERS 1987

Chaque année nouvelle nous amène son lot de romans, de recueils, et aussi, bien qu'il y en ait de moins en moins depuis 1980, d'anthologies. Toujours est-il que malgré l'amincissement non négligeable de cette part du marché, *Univers* répond toujours présent avec sa formule annuelle et Pierre K. Rey (depuis peu directeur de collection chez Londreys) à la barre.

Pour son édition 1987 celui-ci nous propose un sommaire plus intéressant que celui de l'an dernier et surtout de meilleure qualité, composé de onze nouvelles et quatre textes théoriques répartis dans les proportions habituelles entre anglo-saxons et français. Si un seul auteur britannique, en l'occurrence Ian Watson (avec un texte mineur), est présent, il faut reconnaître que l'anthologie fait la part belle aux Américains, représentés par sept d'entre eux, des moins connus aux plus célèbres. Tout d'abord Lisa Goldstein, David Zindell et Tom Maddox qui, chacun à leur manière, font simulta-

nément leurs débuts en France (ou presque) et d'honorables outsiders. Mais surtout John Crowley (dont on attend toujours la traduction de son mythique "Little, Big" et que l'on retrouve ici avec "La neige" un texte poignant sur la mémoire et la solitude, le trio Gardner Dozois-Jack Dann-Michael Swanwich ("Les Dieux de mars" peut être considéré comme un hommage à E.R. Burroughs; une bien belle performance), Harlan Ellison et surtout Robert Silverberg qui font leur retour chez nous en tant que novellistes avec deux textes de tout premier plan, respectivement "Le Paladin de l'Heure Perdue" et "Voile vers Byzance" couronnés Outre-Atlantique par les prix Hugo et Nebula. On peut donc considérer que ces quatre nouvelles constituent le carré d'as du volume.

Un *Univers* de bonne facture, mettant en évidence si besoin en était encore, le net retour des Américains au récit traditionnel, et auquel on pourrait cependant "reprocher" un manque caractérisé de folie et d'enthousiasme ! (*J'ai Lu*)

Richard Combalot

Anthologie de Pierre K. Rey

L'ASSASSIN HABITE AU XXI^e SIECLE

C'est une excellente idée de départ que cette antho, consacrée à ce que la SF a de polar en elle, puisque le mixage des deux genres est



vieux comme la littérature populaire : le roman gothique est une traque aux fantômes, tous les romans de Jules Verne sont bâtis sur le schéma du mystère à percer, etc, jusqu'à la SF moderne dont les exemples les plus frappants sont ceux donnés par Van Vogt et tous ses enquêteurs style Gosseyn doués de pouvoirs mentaux, ou par Asimov avec sa série ouverte par *Les cavernes d'acier*.

Cette antho est sans doute moins flamboyante que d'autres parce qu'il faut le cadre d'un roman pour qu'une véritable enquête puisse se développer. Mais on y trouvera, et c'est son point fort, les principales catégories de SF "polardisée" : l'intrigue temporelle d'abord (Joël Richard et Robert F. Young) où l'on peut dire et faire n'importe quoi grâce aux paradoxes – donc intérêt bien maigre ; à l'autre extrémité du spectre se trouve la nouvelle noire, en l'occurrence le superbe texte de Harlan Ellison, "Comme un gémissement de chien battu". L'enquête classique est représentée par deux autres bons textes, "Assassin" (thème : les clones) de James Hogan et surtout "Créatures de gel" (thème : les voyages sublimiques) de Bob Shaw. Rajoutons encore quelques textes plus ou moins bons (Kevin O'Donnell, qui me semble l'auteur le plus surestimé de l'année) et refermons ce recueil au beau titre (qui évoque naturellement le grand Steeman et son *Assassin habite au 21*) sur lequel plane l'ombre prestigieuse et magnifique de *Blade Runner*, le superbe film de Ridley Scott. Quant aux anthos Londreys, elles nous sont d'ores et déjà aussi indispensables que les anthos Casterman de jadis, c'est tout dire ! (*Londreys*)

Jean-Pierre Andrevon

August Derleth

LE FANTÔME DU LAC

Les dix nouvelles constituant ce recueil exploitent

toutes, à une exception près, le thème du revenant. Après avoir planté le décor, glissé quelques indices et sous-entendus, A. Derleth amène la confrontation finale (il s'agit la plupart du temps d'un fantôme vengeur) qui se termine par une mort d'homme, puis donne l'explication – le mobile du



crime surnaturel. En définitive ces contes fantastiques, hormis l'élément ectoplasmique, sont simplement de courtes nouvelles policières sans grande originalité. Fort heureusement quelques récits, telle la nouvelle-titre, rehaussent le niveau très moyen de cette anthologie. "Le Fantôme du Lac", par exemple, développe l'atmosphère très prenante d'un lac perdu au Canada, entouré de vieilles superstitions indiennes ; les descriptions de l'éveil et de l'ire du lac aux eaux sombres sont l'un des temps forts du livre. Deux autres textes encore se détachent de l'ensemble : "La Tête sur la cheminée" où une *tsantsa* jivaro ensorcelée se retourne contre l'envoûteur aux mauvaises intentions, et "Les lunettes bleues" où une antique paire de lunettes venues du Tibet et dotées d'un pouvoir magique assurent de bien désagréables surprises à celui qui les chausse si ce dernier n'est pas un homme "bon" !

Un recueil classique, distrayant et sans originalité, mais qui fera tout de même les délices des inconditionnels du genre ! (*Néo*)

Charlotte Werhner



L'ATELIER INTERNATIONAL DE MAQUILLAGE

par Alain Schlockoff

Un effet très réaliste de brûlure.



L'étonnante peinture sur visage à la "Diakonoff" réalisée par l'Atelier.

Si beaucoup de nos lecteurs sont intéressés par l'étude des effets spéciaux de maquillage, peu savent en revanche, où s'adresser pour apprendre cet art très populaire actuellement. C'est pourquoi il nous a semblé intéressant de rendre visite à l'Atelier International de Maquillage, situé dans le 11^e arrondissement de Paris, ouvert depuis un an, un atelier de formation professionnel qui, dans un second temps, proposera également ses services au cinéma. Nous nous sommes entretenus avec Francis Bouillard, directeur commercial, Hélène Quillé, directrice artistique, et Morgan Hildebrand un jeune Américain plus spécialement chargé des effets spéciaux et prothèses.

Depuis quand existe l'atelier ?

N.B. Nous l'avons créé en septembre 86. Les stages de formation des maquilleurs professionnels durent 3 mois. On nous consulte aussi bien pour la télévision que le cinéma. Nous enseignons le maquillage spécial et aussi l'art de la prothèse.

H.Q. Paris possède d'autres écoles, mais qui forment essentiellement pour la mode, le maquillage de mode s'exporte bien à l'étranger. Jusqu'à présent, un atelier comme le nôtre n'existait pas.

F.B. Depuis quelque temps, même en publicité, on utilise des prothèses. Le théâtre commence à demander des masques en mousse de latex : au lieu d'avoir plusieurs acteurs,

H.Q. Ce qui est important dans le maquillage, c'est vraiment d'être corrigé, et si le nombre d'élève est trop grand, cela pose un problème d'encadrement de toute façon. Cela dit, nous passons un contrat avec la S.F.P. qui, à partir de la rentrée, détachera chez nous des chefs-maquilleuses pour assurer la formation technique audio-visuelle. Pour la mode, il n'y a pas grand chose d'autre à faire, pour l'Opéra, nous avons ici une spécialiste, de même que pour le théâtre. Au niveau de l'enseignement des effets spéciaux, Morgan Hildebrand va de plus en plus intervenir pour vraiment montrer les différents mécanismes. Ce n'est plus vraiment du maquillage, mais justement la

crâne, etc. On incite donc les jeunes maquilleurs à apprendre les prothèses car la demande est surtout là. En outre, les budgets étant restreints, au lieu de prendre une personne qui va s'occuper uniquement des effets spéciaux et une maquilleuse, la production choisira quelqu'un qui soit capable de s'occuper des deux. On peut parfaitement sur un plateau demander à une maquilleuse de fabriquer une moustache sur tulle, comme un perruquier le ferait. Elle doit savoir le faire, ce qui n'est pas évident au départ. Il est impératif que nos stagiaires soient formés au plus haut point et qu'ils en sachent le plus possible pour pouvoir intéresser les employeurs.

F.B. C'est aussi pour cette raison que nous commençons à avoir une action de production. Nous allons former une équipe permanente. Quelqu'un qui a suivi des cours de formation ici pourra toujours revenir et utiliser l'atelier de production de prothèses, avoir l'aide technique de nos spécialistes.



Un maquillage fantastique ne sera mis en valeur que par un bon éclairage.

c'est le même qui va jouer deux rôles. Nous avons développé l'enseignement, les effets spéciaux poussés à fond pour que les maquilleuses de formation "classique" puissent accepter de nouveaux contrats en faisant aussi les prothèses. Au niveau des élèves, c'est assez varié : des jeunes qui débutent, et auxquels il faut tout apprendre, et des maquilleurs qui viennent en stage court pour apprendre les nouveautés. Nous avons aussi bien des maquilleuses de l'Opéra que d'autres qui travaillent en "free lance" pour le cinéma, lesquelles se sont vu refuser des contrats parce qu'elles étaient limitées sur un certain plan.

Quels sont vos antécédents ?

H.Q. Je travaille depuis 10 ans dans le métier et j'ai été pendant 6 ans l'assistante d'un maquilleur-enseignant. Ensuite, j'ai fait des stages avec les maquilleurs américains d'effets spéciaux pour me perfectionner. Il y a deux ans, nous avons décidé de mettre sur pied l'Atelier International de Maquillage.

Vos jeunes stagiaires trouvent-ils des débouchés ?

F.B. Oui, bien sûr. Nous leur donnons des références et les aidons. Ainsi, par exemple, pour l'intervention que nous avons faite au Grand Rex durant le Festival du Film Fantastique, nous avons fait appel aux stagiaires. Jim Muro, Sam Raimi et Robert Englund nous ont même félicité, ce qui est bien encourageant !

Quelle est la capacité d'accueil de votre atelier ?

F.B. Elle est assez grande, mais nous nous limitons actuellement à 40 stagiaires par session. Certaines écoles concurrentes n'hésitent pas à en prendre 200 à 300, mais il faut alors une structure et un encadrement énormes...

limite, et il est important que les élèves le sache. Ainsi, nous avons fait venir récemment Michel Soubeyran, pour une démonstration sur la réalisation des impacts de balles.

Créer l'illusion d'un impact de balles relève du maquillage ?

Disons qu'il y a différentes façons de procéder. Au cinéma, autrefois, on ne montrait pas en direct l'impact, seulement les conséquences. Par le maquillage, il fallait recréer le résultat. Maintenant, on peut vous demander des scènes où l'on va tout filmer : le front normal, la balle dans le front, l'explosion du

"Les jeunes qui viennent nous voir rêvent tous d'être un jour Rick Baker ou Dick Smith..."

H.Q. Aux Etats-Unis, les noms de société se substituent à ceux des chefs maquilleurs, car ils travaillent en groupe. Il y a des équipes, qui se repassent les budgets. Dick Smith, Tom Savini, etc. travaillent ainsi. Une seule personne ne peut pas tout faire, c'est trop difficile et trop long. Ainsi, notre fonction principale, c'est la formation de maquilleurs, mais nous allons parallèlement servir le cinéma. On nous consulte, nous établissons les devis et trouvons les techniciens.

F.B. Tout ceci permettra de donner du travail à nos stagiaires.

Êtes-vous sollicités par les jeunes ?

F.B. Nous avons énormément de demandes. Beaucoup de jeunes veulent se lancer dans le maquillage ou les effets spéciaux. Pour réussir dans cette profession, il faut être très doué et très travailleur. Au bout des 3 mois de préparation, nous sommes en mesure de nous rendre compte, des capacités réelles de nos élèves et de leur sérieux. Avant, les parents disaient souvent : "voilà, notre fille a fait une école d'esthétique, et je vais la mettre un an dans une école de maquillage, avec le même principe, 9 mois d'enseignement, les

L'art du maquillage réside dans une patience à toute épreuve.





La maîtrise de la technique permet de réaliser les idées les plus délirantes.

vacances scolaires, etc. Donc l'élève était encadrée par des professeurs, et suivait un enseignement classique. Nous avons pris le problème complètement à l'envers : les personnes qui arrivent ici, sont responsables. Même s'il y a un manque à gagner pour nous, si l'on voit que pour diverses raisons cela ne va pas, on leur dit d'arrêter. Nous ne prenons pas n'importe qui, et nos élèves ne viennent pas ici "passer le temps". D'ailleurs, l'enseignement classique du maquillage me semble révolu. Au-delà des 3 mois de stage intensif, qui est quand même dur, on offre gratuitement aux gens la possibilité de revenir pour d'autres stages de 3 mois, ou tout simplement l'après-midi pour se perfectionner dans le domaine de leur choix. Nous souhaitons que notre Atelier soit

un lieu ouvert. Nous ne voulons pas simplement donner une formation, mais suivre nos élèves, et résoudre avec eux ensuite leurs problèmes professionnels.

H.O. Ce qu'il se passe, c'est que ce sont les maquilleuses professionnelles qui vont engager les jeunes stagiaires, comme assistants ou assistantes. Toutes les professionnelles ont été déçues par les formations dans les écoles, donc, quand j'ai eu le contact avec ces personnes et qu'elles ont appris que j'allais créer l'Atelier, elles m'ont dit : "surtout, il ne faut pas que tes élèves sortent de ton école sans savoir poser des fonds de teint, faire des choses de base, etc.". Le problème c'est que, jusque là, les gens sortaient des cours en sachant faire du "maquillage artistique", et se retrouvant avec ce bagage qui, en réalité,

ne sert pas à grand chose dans le métier. Car ce que l'on cherche surtout ce sont des gens qui vont maquiller pour la photo, où le maquillage artistique n'est pas requis, pour le théâtre, où l'on utilise du maquillage de scène ou du vieillissement, ce qui est différent, et pour le cinéma, où il n'y a pas non plus de maquillage sur corps. Ces formations-là ne correspondaient pas à la demande. Il fallait donc "renforcer" à nouveau ces personnes.

F.B. Je voudrais insister sur les jeunes, même les très jeunes. Ils rêvent tous d'être les nouveaux Dick Smith ou Rick Baker. Je dois les mettre en garde. A moins qu'il y ait une évolution de la production, le métier est restreint, les places limitées. J'ai d'ailleurs adressé à beaucoup un couffier dans ce sens. Il ne suffit pas de connaître le mode d'emploi de la fabrication d'une mousse de latex pour réussir. De plus, le matériel est très coûteux. Il faut donc d'abord que les jeunes pensent à leurs études. Ce que l'on peut leur conseiller avant qu'ils ne se dirigent vers les effets spéciaux, c'est essentiellement d'avoir leur bac, de faire les Beaux-Arts, et après seulement, ils peuvent peut-être penser à faire une école de maquillage. Notre formation vient "en plus". Et si l'on ne peut pas aller jusqu'au bac, au moins faire une école technique, d'électronique, d'informatique, etc.

Morgan Hildebrand, quelle est votre fonction ?

Je suis le responsable, ici, d'un atelier d'effets spéciaux fonctionnant sur plusieurs niveaux. Nous pouvons créer des effets d'impact de balles, des mutilations diverses, etc. Des effets qui fonctionnent en prise de vue réelle, grâce au recours à la mécanique, et non des effets de post-production. Je peux créer l'effet, par exemple, de la balle qui entre et sort d'un corps en direct, où l'on voit tout. Mon travail concernera surtout le cinéma et le théâtre.

Vous êtes Américain : pourquoi travailler en France ?

Aux U.S.A., c'est un domaine en pleine activité, depuis longtemps. Ici, c'est une activité nouvelle, créatrice, et c'est cela qui m'intéresse particulièrement. Auparavant, je travaillais aux Etats-Unis comme technicien d'effets spéciaux dans les théâtres, et j'ai décidé de venir ici pour développer les effets spéciaux de maquillage.

Votre expérience au Festival de Paris a-t-elle été intéressante ?

Une manière infaillible de tester un maquillage :





C'est toujours avec le plus grand sérieux que les maquillages les plus fous sont créés.

Le latex est devenu un atout majeur.

Oui, parce qu'il fallait improviser constamment et travailler très vite. Chaque soir, nous devions recréer les principaux personnages des films présentés — avec des effets. Le soir d'ouverture, pour *Nightmare on Elm Street n° 3*, nous avons recréé un double de Freddy, avec le masque et les griffes. Le réel Freddy, Robert Englund, devait égorger sur scène l'imposteur, avec giclement de sang, etc. C'était amusant ! Pour *It's Alive 3*, nous avons fait exploser la tête d'un des monstres.

"Quand Robert Englund est venu à Paris, les douaniers ont confisqué la main et les griffes."

Pour *Vamp*, ma femme dut se transformer en vampire, se battre avec moi sur scène et m'arracher le cœur !

Au cinéma les explosions de balles dans le corps sont créés avec des ficelles tirées. Au Rex, il fallait que la victime elle-même commande les effets. Normalement, cela nécessite une journée de préparation, mais nous l'avons fait en 4 heures. Le masque d'*It's*

se placer devant une glace déformante.



Dans la salle de classe, le loup-garou apparaîtra à la fin du cours.

Alive 3 a été fait la veille au soir alors qu'en temps normal le travail requiert 3/4 jours. Nous pouvons donc travailler très rapidement quand on nous le demande...

La main de Freddy vous a posé quelques problèmes ?

Oui. Quand Robert Englund est venu en France, pour le Festival, la douane a fait des difficultés : ils ont considéré que sa main avec les griffes métalliques était une arme dangereuse ! Ils avaient peur qu'il ne s'agisse d'un terroriste ! Donc, elle a été confisquée. On nous a appelé pour un dépannage, car il était nécessaire de montrer cette main à la télévision. J'ai dit "O.K.", mais quand quand en avez-vous besoin ?" Demain matin ! "fut la réponse. J'ai donc commencé à travailler dessus à 21 h, je l'ai finie à 5 h du matin, et quand nous l'avons apportée à Robert Englund, il en avait récupéré une autre d'Angleterre ! Notre main est assez proche de celle utilisée par ses films, surtout si l'on considère les délais très courts qui nous furent impartis.

Vous avez été contacté pour un long métrage fantastique français ?

Oui. On nous a demandé des effets que je n'ai

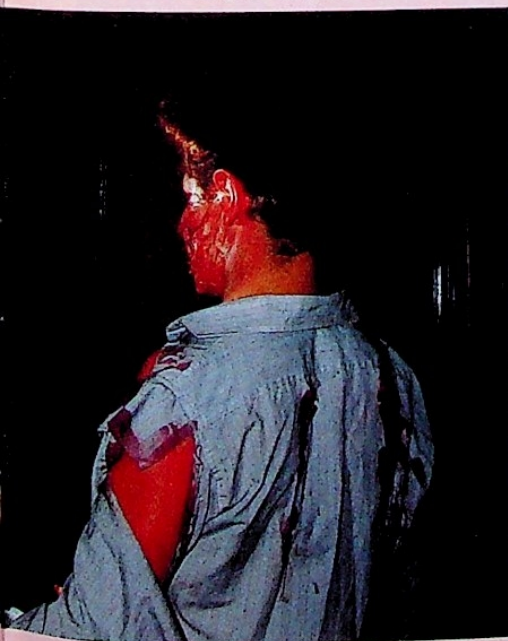
jusqu'à présent jamais vus dans un film français. Le film devrait se tourner d'ici six mois et la préparation commencer ces jours-ci. Mais tant que le contrat n'est pas signé, je dois conserver le secret !

Vous êtes optimiste pour l'avenir de votre société ?

Oui. Ce que j'ai constaté autour de moi, c'est que les techniciens du maquillage m'ont appris à faire les choses d'une seule manière, et qu'ils s'y tiennent. Je crois que le maquillage est comme tous les arts : on peut toujours l'améliorer, il y a constamment des choses à apprendre, à découvrir. Ainsi, l'expérience du Rex nous a permis de créer des choses auxquelles nous n'aurions jamais pensé. Quand le temps est limité, votre esprit fonctionne vite et devient très créatif. Ici, à l'Atelier, chaque personne a la chance de pouvoir expérimenter. D'ici quelques temps, je retournerai aux U.S.A. apprendre les nouvelles méthodes, pour pouvoir les enseigner à mon tour.

Propos recueillis par Alain Schlockoff

Tous renseignements : Atelier International de Maquillage, 36, rue de la Folie-Reynault — 75011 Paris. Tél. : 43.48.47.46.





FILMS SORTIS A L'ETRANGER

ETATS-UNIS

WITCHES OF EASTWICK

Réal. : George Miller. "Warner Bros.". Scén. : Michael Christopher d'après le roman de John Updike. Int. : Jack Nicholson, Cher, Susan Sarandon, Michelle Pfeiffer.

• Trois femmes divorcées cherchent l'homme idéal. Chacune représente les divers aspects de la Femme. Michelle Pfeiffer, journaliste est l'intellectuelle, Susan Sarandon, prof de musique, l'intuitive et Cher, sculpteur, la sensuelle. Arrive en ville Daryl Van Horn (Jack Nicholson), avec la chance de sa vie de jouer le coq dans la basse-cour. Il déploie tous ses charmes pour faire craquer les poulettes, et s'approprier leurs énergies vitales...

COMMANDO SQUAD

Réal. : Fred Olen Ray. "Transworld". Scén. : Michael D. Sonye. Int. : Brain Thompson, Kathy Shower, Robert Quarry.

• Kathy Shower (la Playmate de l'année du magazine Playboy), agent de la brigade des stupéfiants, est envoyée au Mexique par son boss, Ralph Quarry (le

comte Yorga) pour effacer de la surface de la terre de dangereux trafiquants et leurs installations.

THE BEAT

Réal. : Paul Mones. "Vestron". Scén. : Paul Mones. Int. : John Savage, David Jacobson, Bill MacNamara, Kara Glover, Paul Dillon.

• Hellesbay, la banlieue crasseuse d'une grande cité est le domaine réservé de gangs de voyous en tous genres. Les habitants, eux, ont perdu l'espoir depuis bien longtemps. Un étrange garçon, Rex Voorhas Ormine, arrive un jour à Hellesbay. Repoussé de tous, il exerce peu à peu un étrange pouvoir sur les gens, les charme par ses paroles, et devient rapidement l'ami de toute la population, des voyous aux bureaucrates. Porteur d'un message sacré, il entraîne la ville entière dans un voyage mystique au-delà du réel. Une autre vie va commencer... Ce film avec John Savage, trop rare sur nos écrans, est produit par Julia Phillips à qui nous devons "Taxi Driver", "L'Arnaque" et "Rencontres du 3^e Type".

NAIL GUN MASSACRE

Réal. : Terry Lofton. Scén. : T. Lofton. Int. : Rocky Patterson, Michelle Meyer.

• Une jeune fille se fait violer

par des ouvriers du bâtiment. Afin de se venger — refrain connu — elle s'habille de kaki et s'arme d'un pistolet à agraffer — refrain moins connu —. Effets sanglants à gogo.

NECROPOLIS

Réal. et scén. : Bruce Hickey. "Empire". Int. : Lee Ann Baker, Michael Conte, Jacque Fitz.

• En 1686, une sorcière est interrompue dans une cérémonie devant lui apporter l'immortalité. Trois cens ans plus tard, à New York, elle déchaîne démons et goules pour atteindre son but. Les maquillages ont été réalisés par le spécialiste Ed French, notamment cette triple poitrine destinée à nourrir au sein les esprits démoniaques.

HUNTER'S BLOOD

Réal. : Robert C. Hughes. "Eineventure". Scén. : Emmett Alston d'après le roman de Jerre Cunningham. Int. : Clu Gulager, Kim Delaney, Sam Bottoms.

• Un groupe de chasseurs partent traquer le cerf dans les montagnes rocheuses. Ils serviront de gibier aux Rednecks du coin, portés sur la bière et les gros calibres.

CYCLONE

Réal. : Fred Olen Ray. "Ci Netel". Scén. : Paul Garson. Int. : Jeffrey Combs, Heather Thomas, Martin Landau, Dar Robinson.

• *Cyclone* est à la moto ce que *K-2000* est à l'automobile. Cette super bécane, armée jusqu'au guidon et propulsée à l'hydrogène a été mise au point par

HÖRRÖ

par Lionel Colin

Rick Davenport (Jeffrey Combs, toujours plus scientifique depuis *Ré-Animator*), elle suscite bien des convoitises, surtout de la part de l'ignoble Rosarian (Martin Landau)...

HONG-KONG

BUDDHA'S LOCK

Réal. : Yim Ho. "Highland Films". Scén. : Kong Liang. Int. : John X. Heart, Zhang Lu-Tong, Steve Horowitz.

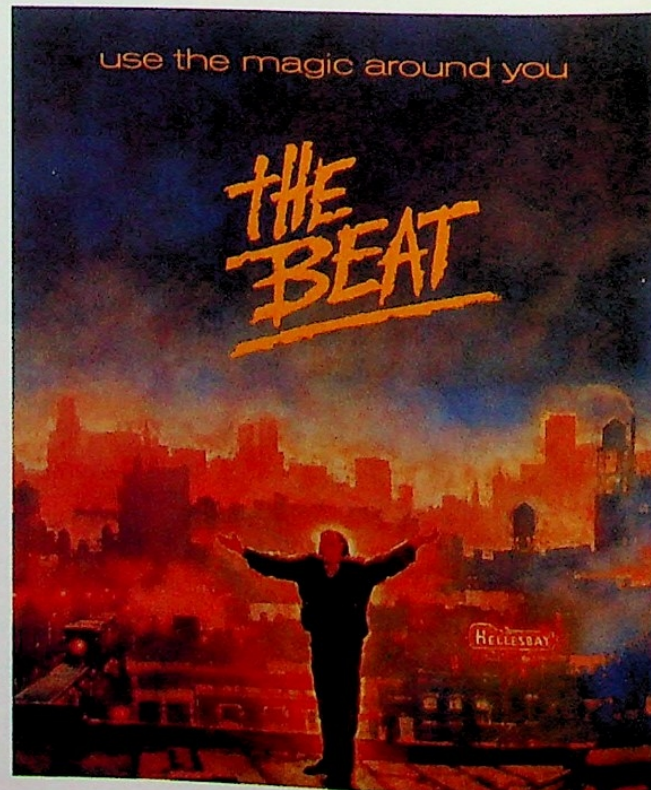
• En 1945, un officier américain, James Wood est kidnappé par une tribu du nord de la Chine. Il restera leur esclave pendant dix ans, subissant les pires humiliations.

SUEDE

JIM AND THE PIRATES

Réal. : Hans Alfredson. "Svensk Filmindustri". Int. : Johan Akerblom, Ewa Fröling, Stellan Skarsgård.

• Hommage à la bande dessinée Terry et les Pirates et à Alice au pays des merveilles, *Jim and the Pirates* raconte l'histoire d'un jeune garçon partant en rêve dans les Mers de Chine en compagnie de flibustiers...



SCOPE

et Jack Tewksbury

BRESIL

DANCE OF THE DOLLS

Réal. : Helvecio Rattton. "Grupo Novo de Cinema". Int. : Wilson Grey, Kimura Schettino, Cynthia Vieira.

• Dans une petite ville, un artisan fabrique des poupées. Des artistes ambulants arrivent au village et lui vendent une "eau magique" qui a le pouvoir de faire vivre les poupées.



FILMS EN TOURNAGE

NORVEGE

SWEETWATER

Réal. : Lasse Glomm. "Marcus Films Prod.". Int. : Sven Wollter.

• Sweetwater est le nom de la ville où une famille tente de survivre après la troisième guerre mondiale, afin d'y recréer une nouvelle manière de vivre.

ETATS-UNIS

MOUNTAIN KING

Réal. : Roger Spottiswoode. "Disney-Touchstone". Scén. : Ron Bishop, Harv. Zimmel, Michael Burton. Int. : Sydney Poitier, Tom Berenger, Kirstie Alley, Clancy Brown.

• Un gros budget (13 M \$) pour cette nouvelle production Disney. Thriller d'aventures dirigé par le réalisateur de *Under Fire* et photographié par Michael Chapman (*Le Clan de la Caverne des Ours*) où Sydney



Poitier incarne un agent du FBI à la poursuite de kidnappeurs, dans les Montagnes Rocheuses. Tom Berenger, montagnard, est son guide.

ESPAGNE

DARK MISSION

Réal. : Jess Franco. "Golden International Pictures". Scén. : J. Franco. Int. : Christopher Lee, Chris Mitchum.

Nouvelle rencontre Franco/Lee dans ce film de S.F. très violent.

ITALIE

GRAVEYARD DISTURBANCE

Réal. : Lamberto Bava. "Dania Film". Scén. : Dardano Sacchetti. Int. : Karl Zinny, Lea Martino, Beatrice Ring, Christophe Taddeus, Gianmarco Tognazzi.

• Pourtant prévenus par le patron de la mystérieuse auberge du cimetière, cinq jeunes gens relèvent le défi de passer une nuit entière dans une crypte hantée, véritable antichambre de l'Enfer. Au bout de la nuit, la récompense, un fabuleux trésor. Mais la porte des Ténèbres s'ouvre sur eux...

R.F.A.

HARD TO BE A GOD

Réal. : Peter Fleishmann. "Hallelujah Films". Scén. : J.C. Carrière et Peter Fleishmann.

• Cette co-production franco-soviéto-allemande de science fiction à gros budget devait se tourner en Russie, à Kiev. En raison de la catastrophe de Tchernobyl, l'équipe a rejoint la Grande-Bretagne. Le casting a lui aussi été modifié. Peter Ustinov, Hanna Schygulla et Clau-

Films". Int. : Dorothy Malone, Tony Isbert.

• Une nouvelle incursion dans l'épouvante pour le réalisateur Larraz (*Symptoms* et *Vampires en Angleterre*).

ETATS-UNIS

MUNCHIES

Réal. : Bettina Hirsh. "Concorde Pictures". Scén. : Lance Smith. Int. : Harvey Korman, Charles Stratton, Nadine Van der Velde.

• Méchants comme des teignes, hystériques comme des Grem-lins et poilus comme des Critters, voici les Munchies, les nouvelles créatures dépravées, créées par Robert Short dans une comédie produite par Roger Corman.

DEADLY DAPHNE'S REVENGE

Réal. : Richard Gardner. "Troma". Scén. : Richard Gardner et Tim Bennett. Int. : Anthony Holt, Laurie Tatt Partridge, John Suttle, Alan Levy.

• Violée, battue et pas contente du tout des décisions de la justice qui libère ses agresseurs, Daphné prend en mains sa vengeance et procède au nettoyage par le vide.

FILMS TERMINEES

ESPAGNE

24 MANERAS DE MORIR

Réal. : José Ramon Larraz. "Fraude





L'ÉCRAN numéro 62

Retour vers le futur. Cocoon: toutes les étapes de fabrication. **Poster**: Retour vers le futur. **Fiches**: Mad Max 3, Retour vers le futur, Cocoon, La chair et le sang.

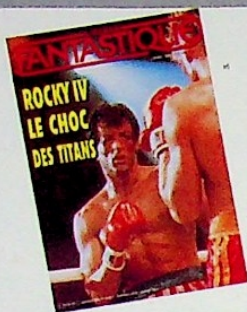


L'ÉCRAN numéro 63

Les Goonies: la folle course au trésor! Explorers: Joe Dante dans la 4^e dimension. Santa Claus. Commando. **Poster**: Explorers. **Fiches**: Taram, Oz, Explorers, Les Goonies.

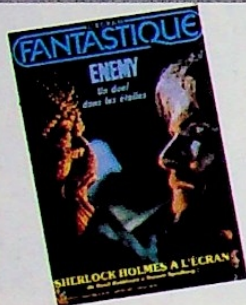
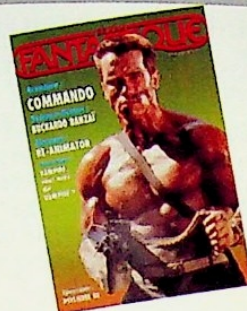
L'ÉCRAN numéro 64

Rocky IV: le gladiateur des temps modernes! Kalidor. Peur bleue. F/X. House. Day of the Dead. Remo. **Poster**: Rocky IV. **Fiches**: Kalidor, Rocky IV, Santa Claus, Buckaroo Banzai.



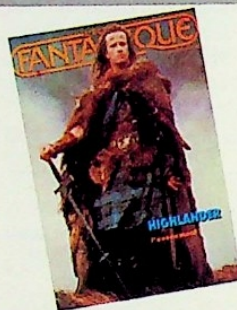
L'ÉCRAN numéro 65

Commando. Vampire, vous avez dit vampire? Ré-Animator. Buckaroo Banzai. **Poster**: Vampire... **Fiches**: Commando, Ré-Animator, Vampire..., Une créature de rêve.



L'ÉCRAN numéro 66

Enemy: nouveau duel dans les étoiles. Le secret de la pyramide. La revanche de Freddy. **Fiches**: Enemy, Contact mortel, Le secret de la pyramide, Le docteur et les assassins.



L'ÉCRAN numéro 67

Highlander: le combat des Immortels! Enemy (les effets spéciaux). La 5^e dimension: tous les épisodes de la nouvelle série. **Fiches**: Highlander, Remo, Link, Dream Lover.

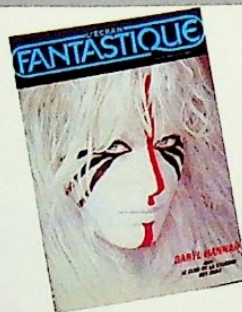
L'ÉCRAN numéro 68

Spécial previews: Cobra, House, Momo, Screamplay, Invaders from Mars, Les maîtres de l'univers. **Fiches**: Peur bleue, Sans issue, Allan Quatermain, L'unique.



L'ÉCRAN numéro 69

Le clan de la caverne des ours. Big Trouble in Little China. America 3000. Spookies. **Fiches**: Le clan de la caverne..., Les av. de la 4^e dimension, Maxie, Le diamant du Nil.



L'ÉCRAN numéro 70

Le contrat: Arnold, agent très spécial de FBI! D.A.R.Y.L. From Beyond. Cannes 86: les films de la compétition et du marché. **Fiches**: House, Hitcher, Nomads, D.A.R.Y.L.



L'ÉCRAN numéro 71

Short Circuit: Numéro 5 sur les traces de E.T.! Psychose III. Poltergeist II. Crawlspace. Rawhead Rex. **Fiches**: Psychose III, Profession génie, F/X, Le colosse de Rhodes.

L'ÉCRAN numéro 72

Les aventures de Jack Burton. Critters. L'invasion vient de Mars. Brian De Palma 86. Spacecamp. **Fiches**: Short Circuit, Poltergeist 2, Campus 86, Week-end de terreur.



L'ÉCRAN numéro 73

Aliens: « la suite » par le réalisateur de Terminator! Cobra. **Poster**: Aliens. **Fiches**: L'invasion vient de Mars, Aliens, Nuit de Noces chez les fantômes, les av. de Jack Burton.





L'ÉCRAN numéro 74

Previews U.S.A.: Massacre à la tronçonneuse 2, The Fly, Running Man, Rabtoy, Deadly Friend, SolarBabies. **Fiches:** Cobra, Critters, Cap sur les étoiles, Quand la rivière devient noire.

L'ÉCRAN numéro 76

La mouche: une étonnante histoire d'amour et d'horreur. Blue Velvet. L'amie mortelle. HellRaiser. **Fiches:** Howard, La mouche, Jason le mort-vivant, Massacre 2.



L'ÉCRAN numéro 75

Howard: la dernière folie de Georges Lucas! Le jour des morts-vivants. Labyrinthe. Robocop. **Fiches:** Ratboy, Le jour des morts-vivants, Vindicator, Tex.

L'ÉCRAN numéro 77

Gothic: les démons de la nuit vus par Ken Russell. Terminus. Aux portes de l'au-delà. Labyrinthe. Star Trek IV. **Fiches:** Blue Velvet, Firestarter, Gothic, Labyrinthe.



Les numéros 1 à 12 et 23 sont épuisés. Complétez vite votre collection !

- 13 L'EMPIRE CONTRE-ATTAQUE, Star Trek, John Carpenter.
- 14 LE TROU NOIR, Star Trek, La nouvelle vague horrifique américaine.
- 15 SUPERMAN 2, Flash Gordon, The Monster Club.
- 16 LES EFFETS SPECIAUX DE L'EMPIRE CONTRE-ATTAQUE, La malédiction finale, Superman 2, Festival de Paris 80.
- 17 NEW YORK 1997, Le choc des Titans, Vincent Price.
- 18 LES TRUCAGES AU CINEMA, Le voleur de Bagdad, Le choc des Titans.
- 19 PETER CUSHING, Cannes 81, David Cronenberg.
- 20 OUTLAND, Hurlements, The Survivor.
- 21 LES LOUPS-GAROUS, Les aventuriers de l'arche perdue, Altered States.
- 22 FESTIVAL DE PARIS 81, Les aventuriers de l'arche perdue, Métal hurlant.
- 24 WES CRAVEN, Les nouveaux maîtres d'Hollywood, Tygra.
- 25 EVIL DEAD, Cannes 82, Don Coscarelli, Stephen King, George Romero.
- 26 BLADE RUNNER, La féline, Halloween 3, Poster: La féline.
- 27 LE DRAGON DU LAC DE FEU, Star Trek 2, Poster: Poltergeist.
- 28 POLTERGEIST, Trull, The Thing, Poster: The Thing.
- 29 E.T., The Thing, Tron, Poster: E.T.
- 30 FESTIVAL DE PARIS 82, Tron, Larry Cohen, Brisby, Poster: Mutant.
- 31 LES ZOMBIES, Amityville 2, Poster: Meurtres en 3-D.

- 32 DARK CRYSTAL, Poster: Hysterical, Fiches ciné: Le prix du danger, L'emprise, Tygra, La mort aux enchères.
- 33 SPECIAL SCIENCE-FICTION, Poster: Ténébres, Fiches ciné: Halloween 3, Meurtres en 3-D, Hysterical, Amityville 2.
- 34 LA LUNE DANS LE CANIVEAU, Psychose 2, Catherine Deneuve Vampire, Poster: Meurtres sous contrôle, Fiches ciné: Dark Crystal, démon dans l'île, Sans retour, Y a-t'il un pilote dans l'avion 2.
- 35 CANNES 83, Vidéodrome, Les dents de la mer 3-D, Poster: Le sens de la vie, Fiches ciné: Zombie, Creepshow, Ténébres, Les traqués de l'an 2000.
- 36 TONNERRE DE FEU, Les prédateurs, Fiches ciné: Les prédateurs, Le sens de la vie, Psychose 2, Tonnerre de feu.
- 37 KRULL, Le Jedi, Octopussy, Superman 3, Poster: L'homme aux deux cerveaux, Fiches ciné: Cujo, Superman 3, Evil Dead, L'empire contre-attaque.
- 38 SPECIAL LE RETOUR DU JEDI, Fiches ciné: Le Jedi, Octopussy, Le guerrier de l'espace, L'homme aux deux cerveaux.
- 39 DEAD ZONE, X-Tro, La 4^e dimension, Fiches ciné: WarGames, Tron, Androïde, Les dents de la mer 3.
- 40 WARGAMES, Dune, Dario Argento, Fiches ciné: La 4^e dimension, Jamais plus jamais, Brainstorm, The Keep.
- 41 MICHAEL JACKSON'S THRILLER, Festival de Paris 83, La 4^e dimension, Fiches ciné: Thriller, Le choix des seigneurs.
- 42 LA FOIRE DES TENEBRES, Christine, Brainstorm, Fiches ciné: Shining, La foire des ténébres, Christine, Onibaba.
- 43 LA FOIRE DES TENEBRES, L'ascenseur, Tarzan, Ghoules, Fiches ciné: Krull, Le jour d'après, Dead Zone, L'ascenseur.

- 44 L'ETOFFE DES HEROS, Amityville 3, Dreamscape, Videodrome, The Wiz, Fiches ciné: L'étoffe des héros, Videodrome, Time Rider, The Wiz.
- 45 LA FORTERESSE NOIRE, Conan 2, Philadelphia Experiment, John Carradine, Fiches ciné: Xtro, Alien, Inferno, L'ange.
- 46 INDIANA JONES ET LE TEMPLE MAUDIT, La forêt d'émeraude, Star Trek 3, Poster: Frankenstein, Fiches ciné: Les aventuriers de l'arche perdue, Looker, En plein cauchemar, Le dernier testament.
- 47 LE BOUNTY, Cannes 84, Poster: Rodan, Fiches ciné: Conan, Vendredi 13 - chapitre final, Liquid Sky, Métropolis.
- 48 INDIANA JONES ET LE TEMPLE MAUDIT, Conan 2, Dune, 1984, Fiches ciné: Conan 2, Utu, A la poursuite du diamant vert, Indiana Jones et le temple maudit.
- 49 GREYSTOKE, Supergirl, Phenomena, Sheena, Star Trek 3, Fiches ciné: Top Secret, Splash, Stress, Greystoke.
- 50 S.O.S. FANTOMES, Les rues de feu, L'histoire sans fin, Fiches ciné: Les rues de feu, Gremlins, Supergirl, 1984.
- 51 GREMLINS, Terminator, S.O.S. Fantômes, Poster: Gremlins, Fiches ciné: L'histoire sans fin, Nemo, Sheena, J'ai rencontré le Père Noël.
- 52 LA COMPAGNIE DES LOUPS, 2010, Encart: L'univers de Dune, Fiches ciné: S.O.S. fantômes, La compagnie des loups, L'aube rouge, Philadelphia Exp.
- 53 DUNE, Brazil, Razorback, Star Trek 3, Fiches ciné: Dune, Horror Kid, Razorback, La corde raide.
- 54 TERMINATOR, Les griffes de la nuit, Body Double, Stephen King, Poster: Terminator, Fiches ciné: Body Double, Brazil, Star Trek 3, Out of order.

- 55 2010, Ladyhawke, Le retour des morts-vivants, Cat's Eye, Fiches ciné: Les griffes de la nuit, 2010, Le retour des morts-vivants, Réincarnations.
- 56 SPECIAL PREVIEWS, Day of the Dead, The Stuff, etc. Fiches ciné: Terminator, Ladyhawke, Baby, Electric Dreams.
- 57 STARFIGHTER, Phénomène, Mask, Fiches ciné: Starfighter, Scanners, Repo Man, Onde de choc.
- 58 LA FORET D'EMERAUDE, Starman, Cannes 85, Fiches ciné: La forêt d'émeraude, Starman, Phénomène, Mask.
- 59 RUNAWAY, Mad Max 3, Legend, Lifeorce, Godzilla à l'écran, Fiches ciné: Runaway, Deamscape, Vendredi 13 - une nouvelle terreur, Dangereusement vôtre.
- 60 MAD MAX 3, La promesse, Ridley Scott, Posters: Mel Gibson, Tina Turner.
- 61 RAMBO 2, La chair et le sang, Retour vers le futur, Oz, Lifeorce, Poster: Rambo 2, Fiches ciné: Rambo 2, Legend, La promesse, Lifeorce.
- 62 RETOUR VERS LE FUTUR, Cocoon, Taram, Poster: Retour vers le futur, Fiches ciné: Retour vers le futur, Mad Max 3, Cocoon, La chair et le sang.
- 63 LES GOONIES, Explorers, Santa Claus, Démons, Poster: Explorers, Fiches ciné: Les goonies, Explorers, Taram, Oz.
- 64 ROCKY 4, Kalidor, Pour bleue, Remo, F/X, House, Day of the Dead, Poster: Rocky 4, Fiches ciné: Rocky 4, Kalidor, Santa Claus, Buckaroo Banzai.
- 65 COMMANDO, Vampire vous avez dit vampire?, Re-Animator, Buckaroo Banzai, Psychose 3, Poster: Vampire, Fiches ciné: Commando, Re-Animator, Vampire, Une créature de rêves.
- 66 ENEMY, La revanche de Freddy, Le secret de la pyramide, Avoriaz 86, Fiches ciné: Enemy, Contact mortel, Le secret de la pyramide, Le docteur et les assassins.

Je commande ces numéros de l'Ecran Fantastique que j'entoure ainsi: 21

13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	24	25	26	27	28	29	30	31	32	33	34
35	36	37	38	39	40	41	42	43	44	45	46	47	48	49	50	51	52	53	54	55
56	57	58	59	60	61	62	63	64	65	66	67	68	69	70	71	72	73	74	75	76

au prix de 22 F l'exemplaire plus 5,00 F de port et d'emballage par numéro pour la France ; 8 F pour l'étranger par numéro

ATTENTION : DERNIER MOIS POUR PROFITER DE CE TARIF.

NOM	PRÉNOM
ADRESSE	
CODE POSTAL	VILLE
PAYS	

soit ☐ numéro à 22 F ☐ F
☐ ports à F ☐ F
au total ☐ F

Ci-joint mon règlement à l'ordre de I. Média, 69, rue de la Tombe-Issoire 75014 Paris (pour l'étranger: par mandat uniquement).

date signature

A full-page photograph of actress Mélodie Griffith. She has short, reddish-blonde hair and is looking directly at the camera with a serious expression. She is wearing a dark, high-collared jacket and red gloves. She is holding a futuristic, black and silver weapon that resembles a flamethrower or a high-pressure water gun. The background is a bright, hazy outdoor setting, possibly a beach or a coastal area. The text is overlaid on the right side of the image in a bold, yellow, sans-serif font.

**Mélodie Griffith
est la Calamity Jane
du futur où l'homme
se choisit
des compagnes
robotisées !**

**CHERRY
2000**



La Mustang des héros au dessus du ravin.



Une boîte de nuit de l'an 2017.
Cherry 2000, une androïde parfaite.



En l'an 2017, le romantisme ne sera plus qu'un vieux souvenir. Aux relations avec des partenaires de chair et de sang, l'homme préférera bien souvent la complaisance anonyme de compagnes robotisées. Mais que les machines se révèlent plus humaines que l'être humain. L'homme sera bien forcé d'entreprendre une quête pleine de périls... afin de retrouver la pièce manquante.

par Laurent Bouzereau

Cherry 2000 est le nom d'un robot femelle aussi étrange que sympathique, incarné par Pamela Gidley, Miss Monde 1985, qui fait là ses débuts au cinéma. Mais c'est aussi le titre d'un film mettant en scène Mélanie Griffith (*Body Double*), dans le rôle d'une Calamity Jane du futur qui montrera la voie à un autre nouveau venu au 7^e art : David Andrews, dans le rôle de Sam Treadwell, le chercheur obstiné, que l'on a pu voir au théâtre dans la pièce de Sam Shepard "Fool for Love".

Une équipe de débutants

Cherry 2000 marque d'ailleurs les débuts au grand écran de plusieurs des membres de son équipe technique, à commencer par le réalisateur Steve de Jarnatt, qui s'était taillé un joli succès critique avec un épisode de la série télévisée "Hitchcock présente" intitulé "Man From The South" et dans lequel Mélanie Griffith jouait déjà aux côtés de John Huston, de Kim Novak et de son mari, Steven Bauer. On lui doit également un court-métrage underground, *Tarzana*, passé au rang de film-culte. C'est aussi le premier film du producteur, Caldecot Chubb, du producteur exécutif, Lloyd Fonvielle — qui n'est pourtant pas un nouveau venu au cinéma, puisqu'il a signé le scénario de *The Bride* et de *Lords of Discipline* — et du scénariste Michael Almereyda. Au nombre des vétérans du grand écran, citons l'acteur Ben Johnson, lauréat d'un Oscar pour *The Last Picture Show*, et que l'on a vu dans *The Sugarland Express*, *The Getaway*, *Shane*, *The Undeclared* et *One-Eyed Jacks*, pour ne citer que quelques-uns de ses films, car il en a tourné plus de 200 depuis le jour où Howard Hughes fit appel à lui pour la première fois pour *The Outlaw*.

De somptueux décors naturels

Le tournage de *Cherry 2000*, qui devait durer 10 semaines, a commencé le 30 septembre, dans une mine d'or abandonnée du désert du Nevada, à quelque 300 kilomètres de Las Vegas. Les prises de vues se poursuivirent ensuite dans d'autres régions de l'état, faisant

de cette production la plus longue et la plus chère jamais réalisée au Nevada. Des extérieurs inédits furent mis à contribution, comme le Goldfield Hotel, naguère un palace luxueux, qui hébergea notamment le Président Theodore Roosevelt en 1908 lors de l'un de ses voyages dans l'ouest ; le barrage de Hoover, qui fêta son 50^e anniversaire en 1985 et qui constitue encore une merveille de la technique moderne ; la Vallée du Feu, dont failles et soulèvements géologiques ont provoqué, au Jurassique — il y a 150 millions d'années — de très spectaculaires formations de grès rouge ; les dunes de sable de la région de Beatty ; le plateau d'Akaline, les profondeurs d'une grotte abandonnée à Nelson, et, évidemment, la ville de Las Vegas.

Tout au long des prises de vues, tous s'efforcèrent de tirer le meilleur parti possible des sites géographiques comme des éléments, qui s'étaient mis de la partie, déterminant des températures de plus de 40 degrés à l'ombre mais aussi des tempêtes de neige qui déposèrent, un beau matin, une dizaine de centimètres de neige sur le sol...

Le film, qui doit théoriquement beaucoup à l'Ouest de la fin du 19^e siècle, emprunte bien des éléments à l'Amérique la plus contemporaine. C'est un cocktail d'événements et de situations insolites, dont l'enchaînement promet bien des surprises. Tous les styles sont représentés, des costumes surannés du Donut Bar de l'hôtel Goldfield, perdu aux confins de la civilisation, à l'expressionnisme radical du Glu Glu Club et aux vêtements pour le moins ajustés du Skyranch...

Mais les hauts-faits de bravoure ont aussi leur rôle à jouer dans *Cherry 2000* : on y voit en effet E. Johnson et Sam relever le gant dans la ville fantôme de Rhyolite, s'enfuir dans un vieux biplan et survivre à une chute spectaculaire comme leur Mustang s'abîme dans le déversoir du barrage de Hoover, un gouffre de plus de 150 mètres de profondeur. Rendons enfin hommage à Mélanie Griffith et à David Andrews, qui effectuèrent eux-mêmes la plupart de leurs cascades, mais aussi à leurs doublures, Tracy Keehn et Bret Smrz. Ce ne fut pas un tournage de tout repos... □ ■



VESTRON VIDEO
INTERNATIONAL

LES DIAMANTS DE L'AMAZONE



GEORAN

VIDEO SHOW

Une rubrique de Cathy Karani



Participez au concours

LES DIAMANTS DE L'AMAZONE

et gagnez la cassette !

L'Ecran Fantastique et Vestron seront heureux d'offrir aux 5 premiers d'entre vous la cassette de notre favori du mois ! Il vous suffit pour cela de nous envoyer, sur carte postale uniquement, les bonnes réponses (au 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris) aux questions ci-dessous :

- 1) Dans quelle forêt d'Amérique du Sud John Boorman entraîna-t-il ses comédiens ?
- 2) Citez un film tourné dans la jungle mexicaine où les protagonistes sont exterminés tour à tour par une force invisible ?
- 3) Dans quel film (récent) Donald Pleasence avait-il pour compagnon un petit singe ?
- 4) Quelle est la couleur de la jungle pour Michaël Berryman (*Les Barbares*) ?
- 5) Et celle de la rivière pour Christopher Cain ?

NOTRE FAVORI

(Treasure of the Amazon) U.S.A./ Mexique 1984 **Interprétation :** Stuart Whitman. Donald Pleasence. Bradford Dillman **Réalisation :** René Cardona Jr. **Durée :** 1 h 45 **Distribution :** Vestron

SUJET : "Une poignée d'aventuriers venus de différents horizons et répondant à d'étonnantes motivations se retrouvent plongés au cœur de l'Amazonie, à la recherche d'un fabuleux trésor".

CRITIQUE : René Cardona Jr. connaît bien les grands espaces naturels et sait remarquablement jouer de tous les registres de la cruauté, fût-elle humaine, animale ou issue de la nature elle-même. *Les diamants de l'Amazonie*, film étrange aux effluves malsaines, démontre remarquablement les aptitudes que le réalisateur met ici à profit avec toute l'efficacité requise. Au cœur de larges espaces verdoyants que restitue parfai-

tement le format scope, le spectateur se trouve projeté dans un univers implacable où la menace rôde et l'horreur frappe à chacune des séquences. Outre les armes dont les protagonistes n'hésitent pas à se servir avec une conviction que nous restituons les coulées d'hémoglobine, les animaux (alligators, piranhas, scorpions) sont également au tableau de cette sanglante équipée dont certains passages (visage dévoré, personnage pendu par la langue à un croc de boucher) sont à la limite du soutenable. Chaque amateur de sensations fortes pourra trouver dans cette vision matière à satisfaire ses désirs d'aventures, et les fans reverront avec plaisir le savoureux Donald Pleasence dans le rôle d'un ancien nazi de la plus belle veine.

Signalons que Vestron vidéo organise un grand concours en septembre avec l'aide des vidéo-clubs où vous pourrez gagner un diamant et un collier de perles.

Copie et dupli excellentes.

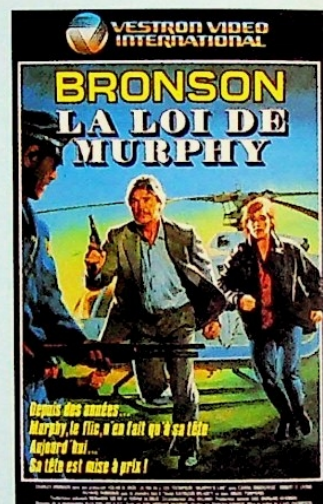
VIDEO

Une rubrique de

LA LOI DE MURPHY

(Murphy's law) U.S.A. 1986. Interprétation : Charles Bronson. Kathleen Wilhoite. Carrie Snodgrass. Réalisation : J. Lee Thompson. Durée : 1 h 37. Distribution : Vestron.

SUJET : "Un vétéran de la police acculé à l'alcoolisme par des problèmes personnels devient la proie d'un mystérieux assassin, qui, s'acharnant à détruire les membres de son proche environnement, entend faire de sa vie un enfer avant de l'exécuter..."



CRITIQUE : Voici un produit Cannon que d'aucuns seront déçus de ne pouvoir discréditer, car *Murphy's Law* est un excellent thriller, combinant avec humour et efficacité tous les ingrédients requis à cet effet. Bronson une fois encore convaincant, reforme ici avec J. Lee Thompson un tandem percutant, dans lequel — fait rarissime — il épouse le rôle de victime et de flic déchu face à un implacable meurtrier. Si l'identité de ce dernier nous

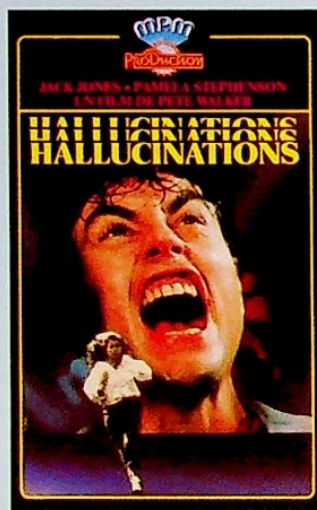


est immédiatement révélée, ses motivations que l'on soupçonne profondes pour justifier d'un si horrible acharnement, demeurent obscures jusqu'à la fin, et contribuent à étayer un réel suspense. L'action est menée tambour battant et la présence de l'irrésistible personnage féminin (superbe Kathleen Wilhoite) que la situation "accrole" au héros saupoudre l'ensemble d'une légèreté bienvenue. Copie et dupli bonnes.

HALLUCINATIONS

(The Comeback) G.B. 1976. Interprétation : Jack Jones, Pamela Stephenson. Réalisation : Pete Walker. Durée : 1 h 40. Distribution : M.P.M.

SUJET : "Aidée de son imprésario, une ex-star de la chanson tente, après une longue absence, un retour sur la voie du succès. Cependant, dès son installation dans une vaste demeure de la campagne londonienne, où son studio d'enregistrement a été aménagé, d'étranges événements se produisent..."



CRITIQUE : Nouvelle jaquette mais titre similaire pour la ressortie de ce film déjà distribué en vidéo voici quelques années. Tâcheron d'un genre où son nom se vit associé à de nombreux produits dénués de personnalité, Pete Walker (*House of the Long Shadows*) signe ici un thriller très classique, doté d'une facture typiquement britannique. Pourtant, si ce *Comeback* parsemé de fausses pistes n'offre à dire vrai aucune réelle surprise, sa construction hétéroclite parvient cependant à intriguer le spectateur, lequel distrait par différents éléments, attend de découvrir, le visage du



meurtrier. Celui-ci apparaît enfin lors d'un dénouement curieux, dont le contenu semble relever d'une époque en tous points révolue et qui prêterait à sourire. L'ensemble aurait sans doute offert plus d'attraits avec une mise en scène moins terne et des comédiens plus attachants. Copie et dupli bonnes.



1941

U.S.A. 1979. Interprétation : Dan Aykroyd, John Belushi, Christopher Lee, Toshiro Mifune, Robert Stack. Réalisation : Steven Spielberg. Durée : 1 h 45. Distribution : C.I.C. Vidéo.

SUJET : "Peu après la meurtrière attaque-surprise de Pearl Harbor, l'Amérique vit dans la hantise d'une invasion aérienne. Devant les côtes californiennes, en vue de Hollywood, un sous-marin nippon fait surface, tandis qu'à terre une folie communicative gagne la population civile et militaire..."

CRITIQUE : Une page de l'histoire américaine ne lui convient pas — qu'à cela ne tienne : Spielberg, alors nouvel enfant prodige d'Hollywood, décide de la réécrire à sa façon ! Une audacieuse initiative qui, sans l'amitié de George Lucas, aurait pu valoir à Spielberg être à jamais déchu du fait de cette erreur de parcours que représente *1941*. Budget gigantesque, effets spéciaux spectaculaires, et distribution prestigieuse sont pourtant au rendez-vous de cette folle parade où les gags, pour nombreux qu'ils soient, n'atteignent que très rarement l'effet recherché. A vouloir trop en faire, et en dépit de son talent, Spielberg s'empêtre dans des situations cahotiques qu'il met en parallèle avec un humour dépourvu de conviction. Le spectateur a le sentiment d'assister à un monstrueux gâchis et cela, en dépit de quelques clins-d'œil très sympathiques (séquence d'ouverture) et d'une maîtrise enviable (le dancing) inutilement dispensés. Un divertissement sans éclat. Copie et dupli excellentes.



LE RETOUR DE L'ABOMINABLE D^r PHIBES

(Dr Phibes Rises Again). G. B. 1972. Interprétation : Vincent Price, Robert Quarry, Valli Kemp, Peter Cushing, Fiona Lewis. Réalisation : Robert Fuest. Durée : 1 h 30. Distribution : R.C.V.

SUJET : "Après avoir vengé la mort pourtant accidentelle de son épouse de sanglante manière. Phibes, au terme d'une hibernation de trois ans qui le fit passer pour mort aux yeux du monde, entreprend de gagner l'Égypte où il entend découvrir le secret de la Vie Éternelle. Une quête ardue où il lui faudra affronter un étrange et redoutable conquérant en la personne de Biederbeck..."

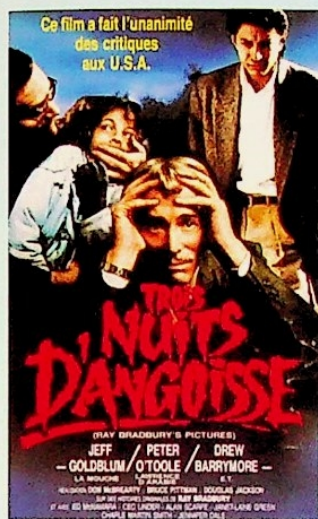
CRITIQUE : Reprenant les éléments de l'excellent *L'abominable Dr. Phibes* qu'il réalisa deux ans plus tôt, Robert Fuest concocta pour ce retour finalement malvenu, un scénario plutôt sommaire reposant sur le thème opposé du précédent. En effet, si l'original jouait essentiellement sur le thème de la mort et de ses terribles manifestations basées sur l'accomplissement contemporain des 7 plaies d'Égypte, c'est la vie qui au contraire devient la clef de cette suite où la cité des pharaons détient dans ses entrailles le secret d'une éternité que Phibes entend lui arracher. Si l'idée est au demeurant séduisante, son faible développement ne permet guère au spectateur d'y adhérer totalement et à ce point de départ prometteur seul subsiste un final poétique, annonciateur d'un troisième volet qui ne vit pourtant jamais le jour. Outre cette faiblesse scénaristique, force est de constater que Robert Fuest ne retrouvera guère ici le souffle vibrant qui l'anima pour *L'abominable Dr. Phibes*. C'est d'autant plus regrettable que ce *Retour* dénué de charme et d'allant recèle cependant quelques belles idées (les serpents mécaniques, le lit à vis ou le scorpion géant) pour lequel le film vaut assurément la peine d'être vu. Copie et dupli excellentes.

SHOW

Cathy Karani

TROIS NUITS D'ANGOISSE

(Ray Bradbury Theatre) U.S.A. 1985. Interprétation : Jeff Goldblum. Peter O'Toole. Drew Barrymore. Réalisation : Don McBrearty. Bruce Pittman. Douglas Jackson.



Durée : 1 h 30. Distribution : Delta Vidéo.

SUJET : "Une gare où nul ne descend jamais plus jusqu'au jour où, sur un coup de tête, le jeune homme tant attendu décide de s'y arrêter..." 2^e sketch : "Une mystérieuse dame blanche qui hante les bois environnants sa demeure parviendra-t-elle à vaincre le cynisme d'un célèbre écrivain ?" 3^e sketch : "Les incessants hurlements que perçoit une fillette proviennent-ils réellement d'une femme enterrée vivante ou bien ne sont-ils que le fruit d'une imagination enfiévrée ?"

CRITIQUE : Second volet de la série "Le petit théâtre de Ray Bradbury" paru en avril dernier sous le titre moins commercial de *Creepers* (voir E.F. n° 79, p. 58 et 81), *Trois*

nuits d'angoisse exploite également trois sketches essentiellement sélectionnés, semble-t-il, en raison de la notoriété des comédiens prêtant leur talent à ce terne produit. En effet, il serait vain de vouloir retrouver ici les qualités scénaristiques et techniques qui présidaient aux récits de la précédente cassette. Sur des idées sommaires recelant tout au plus matière à 4 ou 5 pages de nouvelles, les trois histoires que regroupe ce titre s'étirent inlassablement, provoquant chez le spectateur un ennui très rapidement proche de la torpeur. Seule demeure et nous console la présence successive des deux excellents acteurs que sont Jeff Goldblum et Peter O'Toole, que l'on a plaisir à revoir dans un rôle où il exerce sa verve dans les limites qui lui sont imparties par le sujet.

Copie et dupli bonnes.

VIDEO NEWS

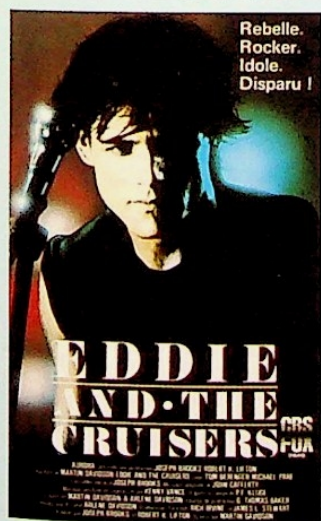
Distribué par Alliance Vidéo depuis plus de trois ans, aidé en cela par 28 personnes dont les compétences ont déjà fait leur preuve. Pour ce nouveau départ, effectif, depuis début juillet, CBS Fox s'est installé dans de nouveaux locaux situés, 8, rue Bellini, 75016 Paris, où se tiendra désormais le siège social. C'est de là que nous parviendrons au fils des prochains mois certains des titres prestigieux ayant récemment fait les beaux jours du grand écran, tels *Blue Velvet*, *La Mouche*, *Aliens*.

La rentrée désormais proche semble prélude aux grandes décisions. C'est ainsi que CIC et 3M, au terme de trois années d'efforts conjoints, vont également se séparer, pour mener indépendamment leurs sociétés sur la route du succès qu'ils se sont tracés. CIC Vidéo assurera donc seul désormais l'édition et la distribution vidéo des films Paramount et Universal, dont le catalogue actuel laisse présager d'un bel avenir.

Le prochain salon de la vidéo, à travers lequel professionnels, amateurs et profanes pourront découvrir le panorama des futures sorties, se tiendra du 12 au 14 septembre au Palais des Congrès de la Porte Maillot.

LES INÉDITS

EDDY AND THE CRUISERS



U.S.A. 1983. Interprétation : Michael Paré. Tom Berenger. Réalisation : Martin Davidson. Durée : 1 h 30. Distribution : CBS/Fox.

SUJET : *Eddy and the Cruisers* est un exemple illustrant parfaitement la complémentarité que la vidéo est, comme dans le cas présent où elle permet au public de découvrir enfin un joyau du genre, injustement

dédaigné par les salles au point d'être demeuré inédit. Une erreur inexplicable que les vidéophiles ne manqueront pas de corriger en faisant à ce film figurant l'un des plus beaux hommages rendus à l'univers rock des années 60, l'accueil qu'imposent ses qualités. Sur la trame d'un étonnant voyage musical au fil d'une mémoire nostalgique (le montage flash-back/présent est époustoufflant !), Martin Davidson a conçu son film comme un survoltant thriller, aux étranges détours dont l'énigme n'est jamais véritablement dévoilée. Le charme fascinant de cette époque qu'illustre admirablement l'irréprochable bande-son de John Cafferty, et la maîtrise sans faille de cette réalisation envoient totalement le spectateur, dont les interrogations demeurent bien au-delà de l'ultime image. Au service de ce fleuron, deux merveilleux comédiens depuis consacrés,

Michael Paré (*Les rues de feu*) et Tom Berenger (*Platoon*) dispensent leur talent avec une fougue communicative. A découvrir impérativement ! Copie et dupli excellentes.

LE JOUR DES FOUS

(Slaughter High). U.S.A. 1985. Interprétation : Caroline Munro. Simon Sarddamor. Donna Yaeger. Réalisation : George Dugdale. Mark Ezra et Peter Litten. Durée : 1 h 28 Distribution : Vestron.

SUJET : "Pour se distraire de leurs études par trop insipides, un groupe d'amis décide de fêter joyeusement le 1^{er} avril aux dépens de l'un de leur camarade timoré. Hélas, la mascarade tournera à la tragédie. Cinq ans plus tard les souvenirs affluent et le cauchemar commence..."

CRITIQUE : Les *Vendredi 13* accaparant de longue date tous les efforts de Jason, qui n'a guère trop du reste de l'année pour s'en remettre, les cinéastes lucides ont eu tôt fait de lui procurer quelques auxiliaires afin de pourvoir aux autres jours du calendrier. Ainsi, après les psychopathes de service, pour la Noël et autres St. Valentin, voici Marty, officiant avec un égal acharnement pour marquer comme il se doit les frasques d'un 1^{er} avril san-



glant à souhait. Reprenant un à un tous les poncifs du genre, cette réalisation plate et dénuée de toute originalité nous les restitue avec une rigueur "téléphonée" prêtant parfois à sourire, lorsque l'ennui de la récidive nous épargne quelque peu. Les amateurs savoureront néanmoins certaines séquences qui, par la perversité (la farce de la douche), la cruauté (le labo) ou l'horreur (certains meurtres) qu'elles véhiculent ne laissent guère indifférent, et aident à ingérer ce poisson d'avril dont la conclusion est pour le moins surprenante. Copie et dupli excellentes.



BLOC-NOTES

PHANTOM ET MUSIQUE



SWAN SONG

Paul Williams dans *The Phantom of the Paradise* de Brian de Palma.

Retrouvez jusqu'au 18 août les films musicaux fantastiques à l'occasion de l'UGC Music Show aux cinémas Ermitage à Paris. Les trois salles sont équipées en Dolby Stéréo. Au programme, *Phantom of the Paradise* de Brian de Palma - 8 août -, 17 août. Pink Floyd *The Wall* d'Alan Parker, 10 août, *Tommy* de Ken Russell, 12 août et, du 5 au 11 août en 70 mm, *All That Jazz* de Bob Fosse, qui peut être vraiment considéré comme fantastique, le héros, Roy Scheider, opéré à cœur ouvert, voyage au pays de la mort... Renseignements : 47.47.12.34.

PETITES ANNONCES

Nos petites annonces sont gratuites, mais réservées en priorité à nos abonnés

RECHERCHE les B.O. de : *La Forteresse noire*, *The Thing*, *La Nuit des masques*. Ainsi que les affiches de *Pet Semetary* (le livre), la série des *Vendredi 13* et le livre *Salem* de Stephen King. M. Frédéric Mauss, 2, rue Solimont, 31500 Toulouse.

RECHERCHE tout concernant Steven Spielberg's *Amazing Stories*. Photos publicitaires NB et diapos. Jeu de photos original de la *Petite boutique des horreurs* et *Fleivel* (Edition française). Paye des prix raisonnables ou échange contre matériel cinéma allemand. Karl-Michael Bogner, P.O. Box 1268, 8480 Weidenlopf 1 (RFA).

RECHERCHE correspondant aimant particulièrement Steve MacQueen, Bébel, Delon, Bruce Lee, Clint Eastwood. Recherche également les ouvrages sur Bruce Lee (Editions R. Chateau). Vends posters : *Papillon*. Le jeu de la mort, *Opération Dragon*, *Fureur du Dragon*, *Grande évasion*, *Le Professionnel*, *Massacre à la tronçonneuse*, *Big Boss*. M. André Cochennec, 75, rue de la Galarrière, Le clos de la Gagnerie, 44000 Rezé.

VENDS affiches (120 x 160) de *Commando* avec Arnold Schwarzenegger : 90 F frais de port compris. Recherche tout sur Harrison Ford, Mel Gibson, Mickey Rourke et Rutger Hauer. Mlle Alix Fourteau, Chemin de Ronde, 33190 La Réole.

RECHERCHE cassette VHS de *Masacre à la tronçonneuse* et tous docs (affiches, photos, etc.) sur *Masacre à la tronçonneuse*, *Aliens*, *Alien*, *Atomic College*, *SOS Fantômes*. M. Xavier Bos, Tour Septembre, Les Hautes Bergères, 91940 Les Ulis. Tél. (1) 69.07.71.32 après 17 h.

VENDS 200 affichettes et posters à des prix exceptionnels : 40 x 60 : 20 F ; 60 x 80 : de 20 à 40 F ; affichettes 12 F, etc. Liste sur demande. M. Stéphane Mocq, 8, rue des Prés, 59380 Bergues.

VENDS affichettes de films de S.F. et aventures, livres dont vous êtes le héros (18 F). Liste sur demande. M. Vincent Megard, Lafarandière, 69560 Quincieux. Tél. 78.91.14.81 de 17 h 30 à 19 h 30.

ACHETE fiches ciné de l'Ecran Fantastique, 5 F pièce ou le tout 120 F parmi les titres : *Démon dans l'île*, *Zombie*, *Ténèbres*, *Cujo*, *Evil Dead*, *Shining*, *Noir des ténèbres*, *Dead Zone*, *Videodrome*, *Conan 1 et 2*, *Supergirl*, *Philadelphia exp.*, *Red Dawn*, *Horror Kid*, *Reincarnations*, *Electric dreams*, *Runaway*, *La chair et le sang*. M. David Salabert, 5, impasse de l'Eglise, Gillys, 80440 Boves.

PROPOSE voyage groupé à prix réduit (départ de Calais) pour la Convention Internationale de S.F. de Brighton (GB) d'août. Renseignements contre enveloppe timbrée à : M. Georges Pierru, 106, rue de Tunis, 62100 Calais.

L'INFORMATIQUE AU SECOURS DES SCÉNARISTES

Chaque auteur ou chaque scénariste sait combien le travail de recopie et d'adaptation peut être fastidieux lorsqu'il s'agit de travailler sur un script. Une modification, un personnage enlevé ou ajouté et tout est à refaire !

Parisoft vient désormais à leur secours à travers un programme informatique spécialement élaboré pour le cinéma. Le procédé s'appelle *Cinewrite* ou encore *Cinemac 1-2-3*. Il permet la mémorisation de tous les textes mais surtout la possibilité de travailler de manière

sectorielle, les modifications se trouvant insérées logiquement à travers le respect de plusieurs critères et assimilés dans une nouvelle mise en page appropriée.

Le procédé permet aussi l'incrustation des story-boards et même de leur exécution directe pour les plus doués en dessin !

Tous renseignements : *Parisoft*, 29, avenue des Champs-Élysées, 75008 Paris. Tél. : 43.59.63.75.

Norbert Moutier

MOTS CROISÉS FANTASTIQUES N° 47 par Michel Gires

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
A										
B										
C										
D										
E										
F										
G										
H										
I										
J										

Horizontalement :

A. Célèbre lord élevé par une guenon. B. Film de Michael Anderson (1977) avec Bo Derek. Lettres de raccord. C. Prénom du réalisateur de *La foire des ténèbres*. Se dit d'une personne molle. D. Personnage incarné par Nicol Williamson dans *Excalibur*. E. Consonnes de rage. Métal. Consonnes. F. Personnage énigmatique d'un film d'Orson Welles (1955). Condition. G. Voyelle double. Prénom de Kier. Voyelle double. H. Utile pour voyager. I. Incarna un loup-garou sous la direction de Terence Fisher. J. Peut-être "en ciel" ou "de triomphe".

Verticalement :

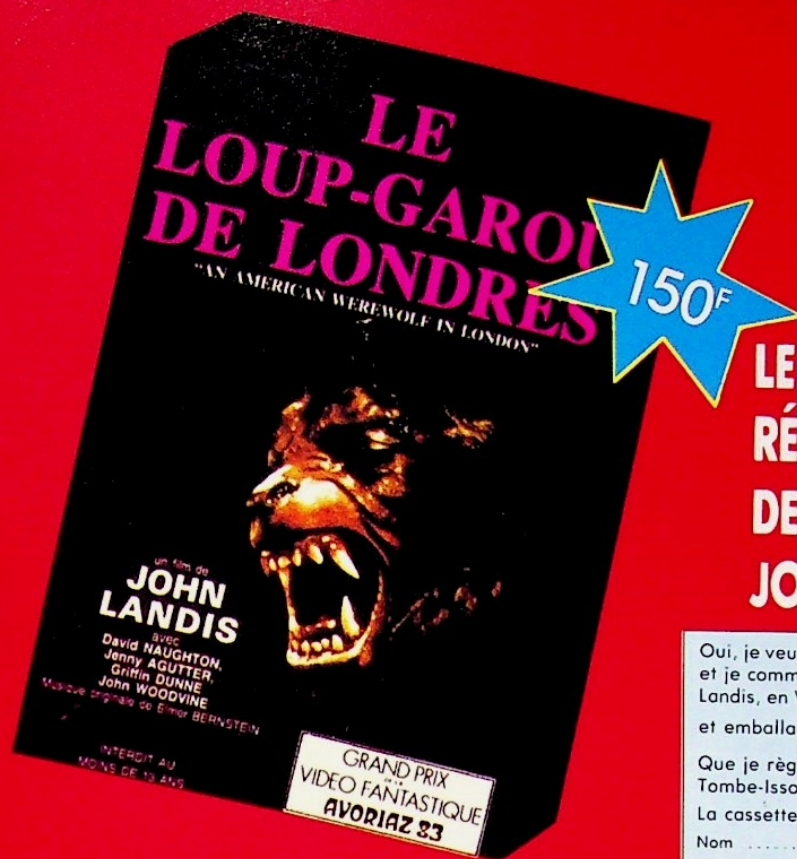
1. Vedette animale monstrueuse japonaise (nom original). Peut être au-dessus d'un nid de coucou. 2. Lettres de retra. Vase mystique recherché par les Chevaliers de la Table Ronde. 3. Voici, en latin. Ses adorateurs étaient de fanatiques tueurs (aux Indes). 4. Variété de buffle. Note de musique. Lettres d'Ogilvy. 5. L'une des trois Gorgones, vue dans *Le choc des titans*. 6. Film de William Der avec Fred Ward (titre original) (1982). 8. Film où Ken Marshall affronte une araignée de cristal (1983). Elle recèle souvent, à l'écran, des monstres géants. 9. *Les tueurs de...* film d'Ed Hunt avec José Ferrer (1980). Début d'ectoplasme. 10. Personnage interprété par Klaus Kinski dans *Les nuits de Dracula* (Jesus Franco, 1970).

VENDS de nombreuses affiches petit et grand format, prix très réduits. Recherche anciens numéros de l'Ecran et Starfix. M. Giuseppe De Gaetano, 16, rue de la Forêt, 67250 Schœnenbourg-Soult-la-Forêt.

RECHERCHE les premiers numéros de *Strange*, *Spidey*, *Titans*, *Nova*, premiers albums de l'Araignée et des Fantastiques ainsi que les autres parutions *Lug* et *Marvel*. Alexandre Sadowsky, 53 bis, rue du Château, 92600 Asnières. Tél. (1) 47.93.66.41 sauf mardi, après 16 h 30.

Solution du n° 46

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
A	T	H	E	W	O	L	F	M	A	N
B	H	O	R	R	I	B	L	E		
C	E	R	L	E	K	E	N	T	O	N
D	G	R	E	T	A			R	I	O
E	O	E				A		O	L	T
F	R	U	S	S	E	L	L			C
G	I	R	E	N	E			H		V
H	L	L	U	R				D	R	K
I	L	B		D	R	A	C	U	L	A
J	A	K	I	M		Y	G	O	R	



**LA PLUS BELLE
TRANSFORMATION
EN LOUP-GAROU
DU CINÉMA**

**DUE A RICK BAKER,
LE LOUP-GAROU DE LONDRES
RÉALISÉ PAR L'AUTEUR
DES BLUES BROTHERS :
JOHN LANDIS**

Oui, je veux pouvoir admirer le travail de maquillage de Rick Baker, et je commande la cassette LE LOUP-GAROU DE LONDRES de John Landis, en VHS, au prix exceptionnel de 150 F + 25 F de frais de port et emballage soit $150 \text{ F} + 25 \text{ F} = 175 \text{ F}$

Que je règle par chèque ci-joint à l'ordre d'I. Média, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris.

La cassette me sera envoyée en paquet poste recommandé.

Nom Prénom

N° Rue

Code Postal Ville

Cette offre limitée est réservée uniquement à la France Métropolitaine et DOM.TOM.



**EVIL DEAD 2
VA VOUS FAIRE TREMBLER
AU CINÉMA...**

**EVIL DEAD 1
EN CASSETTE VIDÉO,
CHEZ VOUS,
VOUS ENTRAÎNE DANS LA
CABANE MAUDITE
GRACE A NOTRE
OFFRE EXCEPTIONNELLE.**

Oui, je veux savoir ce qui s'est passé avant EVIL DEAD 2, et je commande la cassette EVIL DEAD de Sam Raimi, en VHS, au prix exceptionnel de F + 25 F frais de port et emballage : soit F
Que je règle par chèque ci-joint à l'ordre de d'I.Média, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris.

La cassette me sera envoyée en paquet recommandé.

Nom Prénom

N° RUE

CODE POSTAL VILLE

Cette offre limitée est réservée uniquement à la France Métropolitaine et DOM.TOM.

SCHWARZENEGGER

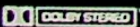
SORTIE
NATIONALE

19

AOUT

PREDATOR

TWENTIETH CENTURY FOX présente une production GORDON-SILVER-DAVIS avec ARNOLD SCHWARZENEGGER dans PREDATOR avec CARL WEATHERS
musique de ALAN SILVESTRI photo DONALD McALPINE, ASC décorateur JOHN VALLONE effets spéciaux visuels R/GREENBERG ASSOCIATES, INC. créature de STAN WINSTON
scénario JIM THOMAS & JOHN THOMAS produit par LAWRENCE GORDON, JOEL SILVER et JOHN DAVIS réalisé par JOHN McTIERNAN

enregistrement  DOLBY STEREO

produit en association avec Amercent Films et American Entertainment Partners L.P.

couleurs par DeLuxe

distribué par TWENTIETH CENTURY FOX FRANCE

